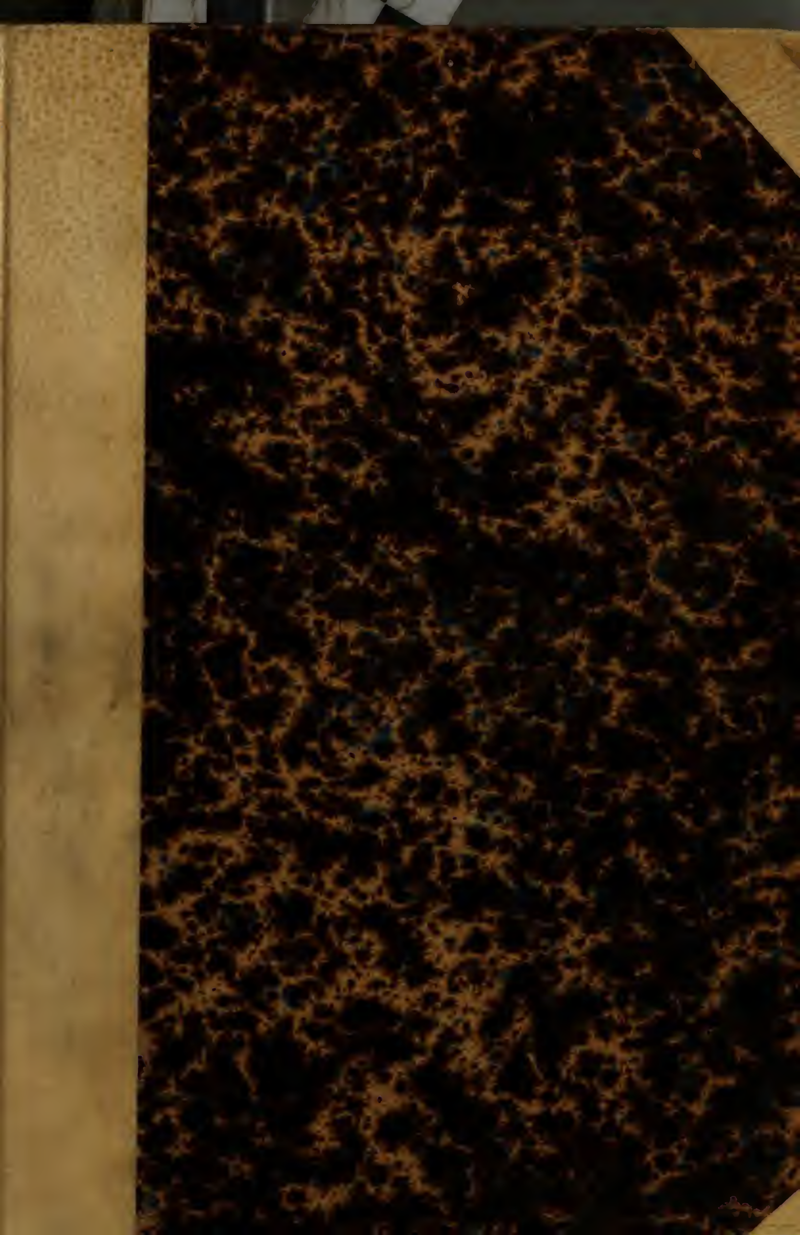
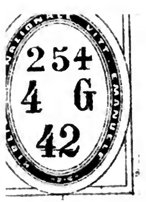



254
4 G
42

AUGUSTE

SA FAMILLE ET SES AMIS

DU MÊME AUTEUR :

TIBÈRE ET L'HÉRITAGE D'AUGUSTE. 2e édition. Un volume in-8o.

L'ACROPOLE D'ATHÈNES. Un volume in-8o, avec planches chez Firmin Didot.

PHIDIAS, drame antique. Un volume in-18 chez Hachette.

LES MONNAIES D'ATHÈNES. Un volume in-4o, avec gravures, insérées dans le texte, chez Rollin, 12, rue Vivienne.

CAUSERIES SUR L'ART. Un volume in-8o, chez Didier.

Clichy.— Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac d'Asnières. 12.

AUGUSTE

SA FAMILLE ET SES AMIS

PAR

M. BEULÉ

DE L'INSTITUT

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

AVANT-PROPOS.

Ce n'est point un livre que j'offre au public, c'est une série d'entretiens qui ont été sténographiés et qu'on m'a demandé de réunir. Je leur laisse leur forme primitive, qui rappellera sans cesse au lecteur mes titres à son indulgence; il est équitable, en effet, d'accorder certaines licences à l'improvisation et de penser que la rapidité même de l'expression, si elle sert parfois les idées, peut souvent leur nuire. Je prie les historiens et les critiques de ne point m'ap-

pliquer leurs instruments de précision, mais d'écouter la voix de leur propre cœur. Les portraits que je retrace sont surtout des études morales, et ce sont les enseignements de l'histoire que je m'efforce d'y faire ressortir. Les consciences fermes en tireront quelque consolation, les consciences ébranlées de salutaires clartés, car les poëtes, les adulateurs, les faux légistes de tous les temps ont fait d'Auguste un type qui ne peut qu'attrister ceux qui pensent, justifier ceux qui flattent, tromper ceux qui règnent.

Je dédie ces pages à mes auditeurs de la Bibliothèque impériale : elles leurs appartenaient déjà, mais cet hommage me permet de les remercier publiquement de la sympathie qu'ils m'ont témoignée depuis quatorze ans et de la force qu'ils m'ont prêtée. Peut-être les ai-je

aidés quelquefois à admirer ce qui est beau : en échange, ils m'ont toujours appris à n'aimer et à ne louer que ce qui est bien, car le respect que le public imprime est pour l'orateur une source d'inspirations et une règle pour ainsi dire infaillible.

AUGUSTE

SA FAMILLE ET SES AMIS

I.

AUGUSTE ET SON SIÈCLE.

A la fin de la république romaine, un jeune homme, qui s'appelait Octave, débuta dans l'histoire comme Néron finit. Pendant les guerres civiles, épreuve redoutable pour la jeunesse, il montra une résolution et une férocité précoces. Il avait une absence complète de scrupules et de moralité, ce qui est commode dans toutes les positions politiques, et surtout dans les temps

où les partis se combattent les armes à la main. Pour couvrir sa conduite d'une apparence de justice, il donnait pour prétexte la vengeance à tirer des meurtriers de César ; ce n'était qu'un manteau sous lequel se cachaient ses propres rancunes; les crimes qu'il ordonnait n'avaient d'autre but que de déblayer le chemin devant lui. Il avait du reste autant de disposition à verser le sang, que de plaisir à le voir couler. Ces jeux du Cirque, dont les Étrusques avaient transmis l'usage aux Romains, avaient développé chez eux un fonds de cruauté qui n'a jamais disparu, et que les combats des gladiateurs entretenaient sans cesse. Octave prenait plaisir à assister aux supplices qu'il ordonnait; il a fait combattre un fils contre son père ; il a, dit-on, arraché lui-même les yeux à un malheureux qu'il croyait armé contre lui. Je n'ai pas besoin de vous rappeler les noms de ses vic-

times; des villes entières, comme Pérouse, furent en quelque sorte dépeuplées; son tuteur même ne fut pas épargné, et Cicéron, son premier protecteur, fut abandonné, pour ne pas dire tué, par lui.

De plus, il était débauché; il portait si loin ses honteux ravages, que ses amis n'essayaient plus de le justifier. Ils ne trouvaient d'autre excuse à sa conduite que le dessein de pénétrer les secrets des familles puissantes et de se créer des intelligences même chez ses ennemis.

N'ayant d'autre guide que son ambition, il a trahi successivement tous les partis : le sénat d'abord, pour se faire nommer tribun du peuple, puis le peuple, pour se faire nommer propréteur par le sénat, enfin le sénat, de nouveau, quand il se fut assuré le déplorable appui des vétérans de César.

L'histoire nous a conservé fidèlement l'attitude

féroce du triumvir Octave. Vous vous rappelez également cette mort des principaux amis de Caton, qui saluèrent Antoine du nom de général, et n'eurent que des railleries sanglantes pour Octave *le bourreau*. C'était le nom que Mécène, son meilleur ami, devait lui jeter un jour à la face.

Voilà sa jeunesse. Tout à coup s'opère un changement à vue.

Le sang a coulé à flots. Les autres triumvirs sont morts, la puissance est conquise : un nouvel homme surgit. La chrysalide rompt son enveloppe; il en sort un papillon. Auguste apparaît devant la postérité dans toute sa splendeur; éblouie de tant d'éclat, la postérité l'absout.

J'avoue, messieurs, que c'est un embarras pour les esprits qui veulent étudier la marche des choses humaines sans se soumettre aux préjugés réprouvés par la morale que de se pro-

noncer sur ce changement subit. Car, il n'y a pas à le nier, Auguste est proclamé un des bienfaiteurs de l'humanité. Son nom a été consacré comme un symbole de clémence. Cet homme, dont les mains étaient couvertes de sang, est devenu le type de la générosité. Corneille en a fait le héros d'une de ses tragédies, et le plus grand éloge que l'on puisse adresser à un souverain vivant ou mort, c'est d'essayer de le comparer à Auguste. Au delà de cette louange, il n'y a plus rien. Il faut croire que Néron a été bien maladroit de commencer par la vertu et de finir par le crime. Il suffisait de renverser l'ordre chronologique de ces deux parties de sa vie pour que Néron devînt aussi un bienfaiteur de l'humanité.

A toutes les époques, les hommes ont eu un penchant vers la bassesse, et l'histoire elle-même est pleine d'accommodements avec ceux qui

ont pris la peine de la duper. Quand un procès a été jugé par tant de voix et par tant de siècles, on ose à peine en essayer la révision. Mais enfin, le fond de ce jugement, quel est-il? C'est que le bien fait par Auguste a fait oublier le mal fait par Octave; c'est que les bienfaits de la fin de sa vie ont effacé les crimes du commencement; en un mot, c'est la grande doctrine politique, pratiquée sans cesse : que la fin justifie les moyens. Cet empire conquis *per fas et nefas* deviendra sacré, auguste, voulu par les dieux, par cela seul qu'après beaucoup de mal on fera beaucoup de bien.

Il est difficile de se soumettre, même devant les témoignages innombrables qui ont fixé l'opinion publique sur Auguste. Pour ma part, je ne me soumets point, je m'indigne, au contraire, et, avant d'entrer dans ce siècle, où je vanterai successivement ce qui mérite d'être vanté,

j'éprouve le besoin de faire une protestation de conscience. Je crains, lorsque je viendrai à vous parler de tous les beaux monuments construits à Rome à cette époque, de paraître faire un éloge sans réserve d'Auguste ; aussi dois-je vous demander la permission de m'expliquer préalablement sur ce personnage si mesuré vers la fin de sa vie, si scélérat à ses débuts.

A quoi tient cette popularité d'Auguste ? De son vivant, à son habile politique, et, aussitôt après sa mort, à une espèce de cri public qui s'éleva dans Rome ; car le lendemain même le sénat voulut appeler *sæculum Augusti* l'espace de temps pendant lequel Auguste avait régné. Les successeurs d'Auguste le rendirent encore plus cher à la mémoire du peuple, les uns par leur respect, les autres par leurs crimes. Les chrétiens contribuèrent aussi à former cette auréole ; le Christ était né sous Auguste, et ce

grand empire fondé par ses mains était nécessaire au christianisme, pour convertir le monde. Les barbares, à leur tour, admirèrent en le renversant l'empire romain; les empereurs des temps byzantins et du moyen âge, Charlemagne et les empereurs d'Allemagne, cherchèrent un modèle dans Auguste. La renaissance reprit l'éloge de celui que Virgile avait rendu immortel, et plus tard les sujets de Louis XIV chantèrent ses louanges à l'envi. En un mot, il semble que l'humanité entière, par la bouche de ses plus grands génies, se soit entendue pour faire d'Auguste le type de ce qu'il y a ici-bas de plus parfait, en fait de domination, de clémence et de modération. Il a suffi qu'Auguste ait pardonné à Cinna, fait contesté, pour devenir le plus clément des hommes, lui qui avait versé tant de sang.

Avant de repasser ensemble l'histoire de l'art,

voyons d'abord, messieurs, jusqu'à quel point Auguste avait le droit de donner son nom à son siècle. Avant d'examiner s'il a été l'initiateur du progrès des arts et de la perfection des lettres dans le siècle qui a précédé et suivi la naissance du Christ, résumons sa cause, discutons ses titres à l'admiration de la postérité. Jetons un rapide coup d'œil sur les quatre faces que, semblable à certains Janus antiques, nous présente la personnalité d'Auguste. On peut, en effet, le considérer sous quatre points de vue : comme homme privé, comme homme public, comme administrateur, et enfin comme protecteur des arts et des lettres.

Auguste, devenu empereur, nous apparaît-il, comme homme privé, avec cette figure surhumaine des grands hommes de l'antiquité? Est-ce un Périclès? un Alexandre? un de ces hommes qui portent sur le front le respect et

l'amour de l'humanité? Voit-on briller en lui la grandeur d'âme, l'amour de la liberté ou le noble dévouement à la patrie? Est-ce un de ces caractères que nous appelons par excellence antiques? Non. Il est facile de connaître sa vie; nous n'avons sur ce point qu'à consulter ses propres concitoyens. Même sur le trône, il est resté le plus habile des égoïstes, un hypocrite qui n'a jamais songé qu'à lui. Du jour où son ambition a été comblée, où il eut atteint tout ce qu'un homme peut rêver, trouvant devant lui le monde entier courbé comme une forêt de roseaux, il n'a plus eu qu'à pratiquer la modération et à se donner cette espèce de satisfaction qu'on appelle la tranquillité d'âme. Mais il n'en reste pas moins l'homme composé, l'homme maître de lui, qui, devant conduire les hommes, se conduit lui-même avec précaution. Lorsqu'il pardonne à Cinna, il ne

fait que céder aux prières de Livie, aux instances d'une femme douée d'une rare astuce et capable de grandeur d'âme. Ce qui permet de juger à quel point, dans la vie privée, il était défiant de lui-même, c'est que, lorsqu'il avait à communiquer quelque idée importante à Livie, qui était pour lui comme un vrai conseil d'État, il écrivait d'abord. Il écrivait à l'avance ce qu'il avait à dire, afin que sa pensée ne l'entraînât pas au delà de ce qu'il voulait. Il est donc resté dans la vie privée ce qu'il était dans le sénat, affectant le désintéressement, feignant de vouloir abandonner la puissance au moment même où il y tenait le plus. Toute sa vie se résume dans ces mots qu'il prononça le jour de sa mort : « La farce a-t-elle été bien jouée? Applaudissez! » Il meurt en comédien.

L'art, encouragé par l'éclat des récompenses

contraint par le pouvoir absolu lui-même, pourra venir à son tour consacrer cette figure d'Auguste et en faire un des modèles de la sculpture romaine; mais, quoi qu'il fasse, il ne pourra jamais donner à cette physionomie le caractère de grandeur, de franchise, l'empreinte où se trahit l'âme d'un homme vraiment grand, qui n'a rien à cacher et qui force l'humanité à s'incliner non devant lui, mais devant sa bonté ou son génie. Ne cherchons pas cela dans Auguste. Il sera un type dans l'art, parce qu'un artiste l'aura immortalisé, mais dans la réalité de l'histoire il ne sera jamais qu'un comédien. Il l'a dit lui-même, et le mot est resté à l'histoire et à la postérité.

Si l'on veut se faire une idée exacte d'Auguste, il faut consulter, moins les écrivains qui l'ont flatté, que les artistes qui l'ont embelli aussi, mais qui l'ont copié. Il faut bien distinguer

dans la sculpture du siècle d'Auguste, la double influence de l'art grec et de l'art étrusco-romain. L'art grec, en représentant les souverains, les rapproche d'un type idéal, héroïque ou divin. L'art romain les veut ressemblants, précis, expressifs comme la nature. L'art grec, dans les statues impériales, crée et dispose en maître les proportions, les attitudes, les attributs, les vêtements, en un mot tout ce qui n'est pas le visage. L'art romain, accoutumé à mouler en cire le visage des ancêtres et à les garder dans l'atrium, exige que le masque soit exact et pousse la vérité jusqu'à la dureté. De là une conciliation assez étrange qui seule peut expliquer la plupart des statues des empereurs. Leur corps est conventionnel, leurs traits sont individuels; l'idéal d'Auguste n'a pas échappé à cette loi commune. On sait qu'il était petit, d'une santé délicate, un peu contrefait, boitant

parfois, les jambes entourées de quatre épaisseurs de laine : ses statues le représentent grand, de proportions magnifiques, avec un geste héroïque; mais sa tête a un tel caractère de personnalité, qu'on ne peut douter que les artistes n'aient obéi à la tyrannie des habitudes romaines en traduisant fidèlement les beautés et les défauts de l'original.

L'image d'Auguste la plus authentique à nos yeux est certainement la statue trouvée il y a quatre ans à Prima-Porta, à sept milles de Rome, dans la villa de Livie. Livie, qui s'était instituée prêtresse d'Auguste après sa mort, avait fait exécuter évidemment par le plus habile artiste de l'époque une statue aussi ressemblante que belle.

L'ensemble, en effet, est admirable; la pose est d'un dieu qui règne et qui commande. La cuirasse est couverte d'ornements en relief qui

valent des camées. Mais la tête attire toute l'attention, parce que c'est là qu'on sent l'énergie. réelle du personnage, la vérité historique et les manifestations involontaires d'une âme accoutumée à se masquer.

Ce qui frappe d'abord, c'est la saillie des os maxillaires; ils ont un accent poussé jusqu'à la dureté. La mâchoire peint la contraction et la ténacité. Le front exprime la volonté persévérante et calme, l'habitude des idées personnelles encore plus que des idées élevées. Les yeux sont mornes; au lieu d'exprimer, ils repoussent; ils n'ont ni cette douceur, ni ce voile de sérénité que la sculpture antique excellait à trouver. La bouche est ferme, serrée, inflexible. Que de secrets elle a su garder! Que d'astuce elle recèle! Quelle prudence et quelle réserve! C'est mieux que la bouche de Machiavel, c'est la bouche de l'homme qui écrivait à l'avance

ce qu'il voulait dire à Livie, son conseil et sa complice, de peur que dans l'abandon d'un entretien intime il ne dît trop ou trop peu. Ses cheveux sont courts et descendent jusqu'à la nuque, ce qui était un signe de race chez les Jules. Le cou... mais déjà l'art grec reprend ses droits, car le cou est d'une belle proportion, tandis que nous savons par d'innombrables monnaies qu'il était d'une longueur démesurée.

Le bas du visage mérite une attention particulière : il exprime la débauche, il a quelque chose de matériel, il n'est pas exempt d'une certaine bassesse. On comprend que Livie jugeât prudent de fermer les yeux sur ses infidélités, qu'elle y prêtât même les mains quelquefois et qu'aucune Romaine ne fût à l'abri des outrages de l'empereur : car il suffisait qu'un esclave se présentât avec la litière impériale devant la porte du plus grand personnage de Rome pour

qu'il se crût obligé par le seul souvenir du triumvir Octave de laisser sa femme monter dans cette litière et se rendre au palais.

L'ensemble du visage exprime bien tout ce que les contemporains ont décrit : la cruauté et l'hypocrisie, la passion et la ruse, la concentration et une fougue mal contenue qui s'échappait parfois en éclats terribles de colère ; c'est le maître du monde qui s'étudie à être le maître de lui-même et qui n'y réussit pas toujours.

La férocité native de celui qui ordonnait les proscriptions a laissé son empreinte éternelle : voilà bien l'Auguste qui un jour, en pleine paix, siégeant au tribunal de justice criminelle, s'oubliait ou plutôt se retrouvait, accumulait les arrêts de mort et s'échauffait comme le tigre quand il a flairé le sang. C'est alors que Mécène confondu dans la foule ne put retenir son indignation et lui jeta ses tablettes sur



les quelles il venait d'écrire ces mots : « Lève-toi enfin, bourreau! » Ah! messieurs, quelle révélation! quel trait de lumière que ne pourront jamais faire disparaître ni la poésie ni les flatteurs! « Lève-toi enfin, bourreau, » car nous te connaissons, nous pénétrons ton masque, nous ne sommes dupes ni de ta facile clémence envers Cinna, ni des vers magnifiques de Corneille, ni des lieux communs dont se repaît la postérité, ni de tes vertus funestes, ni de ta réputation usurpée, ni de cette immense et poétique fiction que les écrivains les plus éloquents de ton siècle asservi ont construite autour de toi! Mécène, le confident de toute ta vie, t'a trahi par ces quatre mots, et l'artiste de prédilection à qui Livie avait commandé ton image t'a trahi également, en laissant percer ton âme à travers tes traits.

J'arrive à l'homme public. C'est un grand

procès que chaque génération a jugé à son tour, mais qu'il est impossible de juger en faveur d'Auguste, quand on tient à la main une balance dont les deux plateaux n'admettent que la justice et la vérité.

On dit qu'Auguste, dans sa vie publique, dans ses relations avec l'État, a été un bienfaiteur. Cependant, quand on fouille les événements jour par jour, on s'aperçoit qu'il a été bien coupable envers sa patrie, qu'il a manqué à tous ses serments, qu'il a trahi les plus nobles intérêts qui lui étaient confiés et surtout la liberté et la dignité du peuple romain. Personne ne le conteste, répond-on; mais il ne l'a fait que pour sauver la société, qui allait se décomposant. En fondant l'empire, il a conservé à l'État romain la vie qui allait lui échapper; il a établi, en posant le principe de l'hérédité, la seule base stable sur laquelle on pût appuyer

un gouvernement. L'immense puissance des Romains déchirés par les factions a été préservée par lui; il a été le sauveur non-seulement de Rome, mais du monde entier.

J'avoue que je ne suis nullement convaincu. Il a sauvé Rome, dit-on; mais Rome était-elle donc si menacée au moment où les consuls venaient de lui soumettre toutes les provinces de l'Europe et de l'extrême Orient? Depuis quand appelle-t-on le salut un système qui établit le pouvoir d'un seul, qui annihile le peuple et le fait dépendre d'une volonté unique? Eh! cette prospérité qu'il a, dit-on, prolongée de quatre siècles, n'a pas même consolé deux générations! A peine a-t-elle duré un seul règne, car le lendemain de la mort d'Auguste commence une série de tyrans éphémères et d'usurpateurs qui se renversent les uns les autres. C'est d'abord Tibère, Caligula, Néron; puis, après

quelques batailles perdues ou gagnées, nous voyons apparaître et passer des ombres, Galba, Othon, Vitellius; Vespasien et Titus interrompent cette longue suite de désordres, mais ils ont pour successeur un monstre, Domitien. Après les empereurs incapables qui compromettent les finances et les destinées du peuple romain, on voit quelques bons princes comme les Antonins, mais bientôt un Commode, un Caracalla, un Hélagabale. En un mot, l'histoire de l'empire n'est qu'une succession de chutes honteuses, interrompues par de vains efforts pour se relever.

Pendant ce temps, l'administration romaine, la discipline des armées, l'intégrité des provinces, sont à chaque instant compromises et près de périr. Par conséquent, que vaut ce beau principe d'hérédité, quand l'élection se fait par les armées, et souvent dépend des barbares?

Tout général, en Gaule, en Bretagne, en Syrie, en Afrique, est candidat à l'empire; les guerres civiles ne cessent plus. Est-ce un principe que celui de la force des armes prenant la place du droit des citoyens et substituant son choix à celui du peuple? Est-ce un mode de gouvernement durable que cette succession violente de tyrans, qui se donnent l'assaut tour à tour et ne cherchent, dans les batailles et les massacres, qu'un chemin vers le trône?

L'hérédité, cette chimère et ce bienfait d'Auguste, n'a pas même subsisté pour ses enfants et pour ses petits-enfants. Ils sont tous morts avant de lui succéder, et l'homme qui l'a remplacé est celui-là même dont il se défiait le plus, Tibère, qui ne lui était rien par le sang, qu'il détestait et qui n'était que le fils du premier mari de Livie.

Je le repète, messieurs, ce n'est pas un prin-

cipe de gouvernement qu'Auguste avait introduit par la force, et si l'on pouvait remonter à travers les siècles pour évoquer quelques-uns des membres de la famille des Scipion, des Marcellus, des Caton, si l'on supposait que ces grands esprits se fussent trouvés à la place d'Auguste au lendemain des guerres civiles, alors que le sang avait coulé sur toutes les parties du monde et qu'une sorte de lassitude avait engourdi la fièvre qui s'était emparée du peuple romain, on se demande s'ils eussent tenu la même conduite qu'Auguste. Est-ce qu'à ce moment un esprit désintéressé, amoureux de la chose publique et de la grandeur de Rome, ne pouvait pas se dire qu'il était possible de rétablir la paix dans cette république qui avait besoin de se recueillir, non pas en la mettant sous la main d'un maître, mais en usant seulement d'un pouvoir de courte durée?

Admettez, messieurs, qu'Auguste eût accepté, comme il l'a fait, la dictature ou bien un pouvoir plus pacifique, le tribunat du peuple, qui le rendait inviolable, ou le consulat, qui lui donnait le commandement des armées; admettez même qu'il réunît tous les pouvoirs en un seul, auquel vous donnerez, comme les anciens Romains, le nom de dictature : ne pouvait-il pas, s'il l'eût voulu, relever la république, la rendre plus forte, plus respectée, plus unie que jamais? Était-ce un rôle si difficile? Aurait-il eu autre chose à faire que ce qu'il a fait pour établir l'empire? C'eût été absolument le même effort; seulement il ne gardait le pouvoir que pour dix ans et il le remettait ensuite aux mains du sénat, non pas avec cette hypocrisie dont il a donné l'exemple, mais avec une volonté sérieuse, ferme, inébranlable de s'en dessaisir, et en accompagnant ce grand acte de désintéres-

sement d'un de ces discours comme il savait les faire, pour rassurer le peuple sur la sincérité de son abdication. On avait déjà vu Sylla déposant le pouvoir et César assassiné pour avoir tendu la main vers la couronne royale. Si Auguste, remettant le pouvoir à son tour, faisant réélire en sa présence un successeur qui en aurait fait élire un autre, avait préparé ainsi une série continue de chefs que la république eût choisis, je crois qu'il aurait joué un grand rôle et fondé quelque chose de plus durable que ce qu'il a établi. Ce rôle eût convenu à une âme généreuse. C'était peut-être hardi, mais je suis convaincu que si Auguste l'avait tenté il aurait prolongé la république, non pas pour quatre siècles, mais pour dix siècles. Je suis persuadé que cette grande unité du monde pouvait trouver en elle-même des éléments de durée; que le sénat romain, qu'on avait vicié sous César,

pouvait être épuré ; que l'ordre des chevaliers, qu'on pouvait étendre, comme l'a fait du reste Auguste, aurait pu offrir à toutes les ambitions une large place et fournir des administrateurs excellents, et qu'enfin le peuple, admis dans les comices à des élections sérieuses et non plus forcé de voter pour des candidats présentés et imposés, aurait pu exercer librement son droit, tout en faisant une large part aux peuples latins et aux provinces, qui réclamaient contre les violences et les exactions des proconsuls et des propréteurs.

Il y avait là de grandes choses à faire, un noble rôle à jouer, non point en vue d'un intérêt personnel, mais au profit de la chose publique ; on y fût arrivé à l'aide de ce sentiment vivace et rude qu'on appelait par excellence le sentiment romain. Loin d'être un objet de soupçon, comme il l'a été pour les empereurs, le

christianisme eût été un auxiliaire pour la république, et serait venu répandre parmi les citoyens pauvres et sans espoir ce principe de charité, d'amour, de douceur et d'obéissance que l'ancien peuple romain n'a jamais connu.

Il est, je l'avoue, bien difficile, à distance, de trancher un pareil problème; mais, à coup sûr, celui qui eût essayé de le résoudre dans le sens que nous indiquons, lors même qu'il eût succombé à la tâche, mériterait le nom de grand. Quant à Auguste, il ne mérite pas ce nom, puisqu'il a fait précisément le contraire. Il n'a jamais pensé qu'à lui et il a épuisé à son profit les forces vives de l'État. — Ce sénat, où il y avait tant de beaux noms, tant de traditions, tant de généraux et de politiques, il l'a annulé, il en a fait le complice de ses comédies, il en a fait un flatteur sans respect, un complaisant sans pudeur, il lui a imposé le huis clos; car c'est à

partir d'Auguste que les actes du sénat cessèrent d'être publiés. — Les légistes romains, qui deviennent une classe dévouée à l'empereur, vont servir à faire des procès iniques, à justifier les illégalités, à faire condamner tous ceux qu'on veut atteindre; ils vont créer ces complications de droit qui rendront la procédure hérissée de périls pour les citoyens. — L'armée, qui était la force du pays, qui se composait de laboureurs, de citoyens prenant les armes pour défendre le sol de la patrie, va devenir la soldatesque de l'empereur. Les vétérans de César sont rappelés ; ils sont distribués, avec ceux d'Auguste, dans vingt-huit colonies, et se constituent pour ainsi dire à l'état de menace perpétuelle au service du maître. — Les fonctions publiques se multiplient à l'infini et forment, entre les mains de l'empereur, comme un réseau de liens qui s'étendent, au profit de sa

puissance, sur toutes les parties de l'empire. Le peuple se ressentira de cette pernicieuse influence. Au lieu de l'élever, tous les efforts de l'empereur tendront à l'avilir. Comme le maître, le peuple sera, lui aussi, forcé de jouer la comédie et de venir dans les comices voter avec une apparence de liberté; il ne sera plus qu'un peuple détaché de ses devoirs, attendant son bien-être de l'empereur seul, uniquement préoccupé des jeux qu'on lui prépare, et s'inquiétant surtout de savoir si les blés arrivent de la Sicile ou de l'Afrique.

Eh bien! tout cela est effacé, oublié, pardonné. Tous ces grands intérêts politiques, vous voyez les esprits les plus graves les mettre de côté et dire : c'était nécessaire! il fallait créer la grandeur romaine! Et l'on vous fait apparaître Auguste administrateur.

On vous dit : il fallait que tous ces éléments

dissemblables fussent fondus, il fallait briser et refaire ce moule devenu trop petit pour contenir le monde, il fallait que les formes républicaines disparussent, il fallait sacrifier tous les partis politiques pour créer cette administration qui a été le modèle de l'humanité, et dont nous cherchons à nous rapprocher comme d'un idéal. L'administration romaine de l'empire est devenue en effet une espèce d'idéal vers lequel se tournent toujours les yeux.

Il est vrai qu'au point de vue de l'administration de belles choses ont été faites sous Auguste. Le monde entier se plaignait; la conquête avait entraîné bien des souffrances, et le sénat n'était pas toujours parvenu à satisfaire aux réclamations des peuples conquis. Cependant, il est bien difficile de juger à distance ces fils imperceptibles de l'administration. Vous voyez même chez nous, quand nous voulons embrasser

d'un seul coup d'œil tout ce qui se passe dans l'administration, avec quelle difficulté nous nous rendons compte des nombreux rouages qui la composent. Que sera-ce à une distance si considérable, et quand nous voulons remonter aux derniers temps de la république? Il semble pourtant que dans l'art de régir les peuples cette république romaine n'était pas aussi incapable qu'on veut bien le dire; que ce sénat, qui avait conquis tant de royaumes, qui les avait soumis à sa domination, qui avait rendu tant de peuples tributaires des Romains, que ce sénat, dis-je, qui avait reculé le nom romain jusqu'aux dernières limites du monde connu, avait bien une force administrative en lui; que cet ordre des chevaliers avait bien quelque science et quelque talent des affaires, et qu'en définitive toutes les provinces, tous les pays que, pendant trois siècles, Rome avait tenus

sous sa domination, n'avaient pas été si mal administrés. Qu'il y ait eu des abus, que des proconsuls avides de richesses, ayant le goût de l'illégalité, que des Verrès par exemple, aient parfois violé de la manière la plus flagrante les règles de cette administration, je n'en disconviens pas; mais c'était l'exception, et il n'est pas possible d'admettre qu'un peuple aussi petit en nombre que le peuple romain ait pu s'emparer du monde connu et le maintenir en sa puissance sans posséder des qualités administratives essentielles. D'ailleurs, soyez-en persuadés, s'il n'y avait pas eu déjà un cadre qui constituât l'administration, Auguste n'aurait rien fait. Je veux bien reconnaître en lui le régulateur, l'homme d'ordre qui a su établir une unité merveilleuse, mais je n'oublie pas non plus que rien n'a été possible qu'après la république, qui avait tout fondé, tout développé, et

que la toute-puissance concentrée dans les mains d'un seul homme ne saurait expliquer cette grandeur.

Qu'Auguste ait développé singulièrement, par son habileté, ce que j'appelle l'*oreiller politique,* ce sentiment doux, facile, aimable, qui dispense les citoyens du souci de leurs affaires, qui, aux jours de crise et de danger, où il faut montrer qu'on a du cœur, les dispense de l'énergie nécessaire pour résister; qu'il leur ait dit : vivez tranquilles, voilà du grain, voilà des jeux, la paix est assurée, le temple de Janus est fermé; tout cela est fort bien, c'est le sommeil sous le mancenillier. Mais vous savez aussi que Rome et les provinces ont vu s'élever des fortunes scandaleuses, surtout parmi les amis du prince. Nous en trouvons le témoignage même chez les admirateurs d'Auguste; dans ses *Satires,* Horace y fait allusion d'une façon transparente.

Étendre ainsi sur un empire un réseau de fonctionnaires dévoués, couler tout dans un même moule, faire tout aboutir à une seule main, est-ce une condition de grandeur durable? C'est à quoi répondront les siècles suivants et la décadence immédiate de ce colosse factice qu'on appelle l'empire. Je n'ai peut-être pas, messieurs, dans ces matières délicates une autorité suffisante à vos yeux. Aussi me rangerai-je derrière un esprit éminent qui vivait sous la monarchie et qui a jugé admirablement les Romains. Écoutez Montesquieu ; c'est lui qui nous fournira sur ce point notre conclusion :

« Auguste, rusé tyran, conduisit les Romains à la servitude. Il n'est pas impossible que les choses qui le déshonorèrent le plus aient été celles qui le servirent le mieux. S'il avait montré d'abord une grande âme, tout le monde se serait défié de lui. Il établit l'ordre, c'est-à-

dire une servitude durable, car dans un État libre où l'on veut usurper la souveraineté, on appelle *règle* tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes, et l'on nomme trouble, dissension, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets. »

J'arrive au quatrième point de vue : Auguste protecteur des lettres et des arts.

Ici, messieurs, il fait grande figure ; ici, il s'est ménagé un singulier avantage, car remarquez bien que ce sont les poëtes, les littérateurs et les artistes qui ont contribué plus que personne, j'oserai dire qui ont contribué seuls, à créer pour la postérité ce personnage fantastique d'Auguste, à imaginer cette chimère de l'autorité absolue et divinisée, devant laquelle dix-huit siècles se sont agenouillés.

C'est parce qu'Auguste a protégé les lettres et les arts qu'autour de lui s'est élevé un con-

cert de voix éloquentes et poétiques, et que des mains habiles l'ont reproduit à l'aide du marbre et du bronze comme un type de la beauté; c'est par ce cortége d'hommes de génie, de talent et d'esprit, qu'il a imposé à la suite des siècles la mémoire de son nom; car les œuvres qu'il n'a pas inspirées, mais où il a su prendre place, ont acquis l'immortalité.

Sans se dérober à ce qui paraît juste, il faut cependant regarder en arrière et se montrer équitable envers le temps qui a précédé. Je ne veux pas refuser mes éloges à Auguste protecteur des arts et des lettres, mais à condition qu'on rende aussi justice aux époques antérieures. Il ne faut pas méconnaître tout ce qu'il y avait de grandeur, d'originalité, de conception hardie dans l'art des derniers siècles de la république. Il ne faut pas oublier comment le sentiment étrusque avait su se plier à

l'art latin, et comment l'art grec lui-même avait dû, bien que s'introduisant en vainqueur, subir cette influence secrète de grandeur que Rome possédait. Il faut se rappeler que tous les types d'architecture avaient été trouvés sous la république. Sous l'empire, on a pu les développer, leur donner de l'emphase, employer des matériaux plus beaux, chercher des dimensions propres à en imposer davantage à l'imagination et aux sens; mais l'invention, la grandeur, enfin tout ce qui était vraiment romain, remonte aux derniers siècles de la république.

Auguste avait-il le goût des lettres? Oui, il l'avait, comme tous les Romains de cette époque. Parmi ses contemporains, il n'y avait plus de jeune Romain qui n'eût la passion des lettres grecques, qui n'eût des précepteurs choisis parmi les plus lettrés des peuples con-

quis, qui ne fût allé à Athènes et en Asie Mineure, enfin qui ne fût élevé avec un soin dont on ne peut même se faire une idée aujourd'hui.

Auguste non-seulement aimait sérieusement les lettres, mais il les cultivait. Il a fait des vers; il en a fait de fort licencieux. Ce sont les seuls qui nous soient restés. C'est Martial qui nous les a transmis, et personne n'oserait les traduire. Il a fait un essai de tragédie d'*Ajax*. C'était une œuvre assez médiocre, à ce qu'il paraît, puisqu'un jour il y passa l'éponge. A ce sujet, il dit à ses flatteurs : « Ajax n'existe plus, mon éponge l'a tué. » Il a fait un poëme sur la Sicile, il a composé des discours, il a écrit des lettres, les unes injurieuses, qu'il adressait à Antoine avant d'être son complice, les autres flatteuses, qu'il adressait à Cicéron avant de le laisser assassiner.

Ce qu'il y a de plus élevé dans ses œuvres, ce sont ses discours politiques, qui malheureusement n'ont pu être conservés, et ce fameux testament, qui est un récit de toute sa vie et des actes les plus importants de son règne. C'est là seulement qu'on peut juger de la simplicité et de la hauteur de son style. Quand on est placé dans certaines sphères et qu'on parle de haut, le style prend tout naturellement l'empreinte de la situation où l'on se trouve.

Quant aux arts, il les aimait comme les grands seigneurs de la république. Il ne les pratiquait pas, mais, comme les personnages du temps, il se procurait par tous les moyens les chefs-d'œuvre de la Grèce. Il attira les artistes grecs et provoqua, sinon une école, du moins une singulière production d'œuvres d'art.

Tous ces poëtes, qui chantaient autour de

lui, chantaient nécessairement ses louanges. Horace, l'ancien républicain, le vieux camarade de Brutus, n'hésite pas à joindre ses accents à ceux de tant d'autres flatteurs et à écrire ce vers qui va le déshonorer à nos yeux, et dans lequel, pour se faire pardonner par Auguste d'avoir combattu près de Brutus, il s'accuse d'avoir jeté son bouclier. C'était la plus honteuse, mais la plus délicate flatterie. Virgile, ce jeune propriétaire des environs de Mantoue, dépossédé par les vétérans d'Octave, témoigne sa reconnaissance à celui qui lui rend son bien, après l'en avoir dépouillé. Que dire d'Ovide, le triste amant de Julie? En somme, ces grands esprits, qui auraient pu soutenir et répandre les idées généreuses et relever le peuple en lui rappelant sa grandeur et ses luttes passées, n'ont été que de complaisants adulateurs. Ce poëme épique, où Virgile raconte l'histoire

de la Rome royale afin de faire remonter la famille d'Auguste à Énée et à Vénus, n'est plus qu'une inspiration par ordre et une flatterie à l'adresse de l'empereur.

Cependant, dans le patronage des lettres et des arts, Auguste se montra avisé; ce qui a servi à sa réputation et à sa gloire presque autant que les vers qui chantaient ses louanges, c'est le choix qu'il a fait de ses amis. Il n'est point allé prendre les anciens conspirateurs, les fauteurs des guerres civiles, ou les amants de Julie, pour leur confier cette mission si délicate qui consiste à caresser les esprits, à les attirer, à les séduire, à les charmer. Non; il a pris, par exemple, Mécène, qui est resté un type; car on dit aujourd'hui un Mécène tout comme on dit, depuis Molière, un Amphitryon. C'est un terme général. C'est par Mécène qu'arrivaient les bienfaits aux poëtes indigents et les

inspirations aux poëtes reconnaissants. Auguste avait également choisi pour le seconder un homme plein d'énergie, bon à la guerre comme à la paix, et dont l'activité se faisait sentir dans tout l'empire, Agrippa, son gendre. Celui-ci avait la direction des travaux publics, et il a fait exécuter un grand nombre d'œuvres considérables, tant à Rome que dans les provinces. C'était un homme honorable, qui a mérité d'universels regrets. Des choix aussi habiles ennoblissaient la servitude imposée aux esprits.

Il est plus difficile de suivre et d'indiquer l'influence d'Auguste sur les architectes célèbres ou sur les sculpteurs du temps, parce que nous n'en connaissons pour ainsi dire aucun, Vitruve excepté. Leur nom n'a pas eu de retentissement et n'est pas arrivé jusqu'à nous. C'est vous dire que leur vie est inconnue et que nous ne savons rien de l'action qu'a pu exercer sur

leurs inspirations personnelles le pouvoir d'Auguste ou de ses ministres. Mais nous pouvons signaler du moins les tendances générales de chaque branche de l'art.

L'architecture va devenir magnifique. Ce ne sera plus cette architecture de la république si appropriée à l'esprit de Rome. Tout va prendre des proportions immenses, devenir emphatique, grec par la forme, impérial par les prétentions et le caractère. Les villes vont se transformer. Auguste se vantera d'avoir reçu Rome de briques et de l'avoir laissée de marbre. C'est vrai. Auguste et Agrippa ont fait d'innombrables constructions à Rome, trop peut-être, car souvent, quand nous cherchons sur des emplacements bien connus la trace des monuments de la république, nous ne la trouvons pas. Soit que ces monuments fussent devenus insuffisants par leur exiguïté, ou que les matériaux

aient paru peu dignes de l'époque impériale, soit qu'ils évoquassent un souvenir importun, on a supprimé généralement sous Auguste les constructions de la république pour bâtir des édifices plus beaux, plus riches, plus étendus, mais portant tous l'empreinte de la griffe impériale. Tout ce qui datait de la république était condamné à disparaître; le temple de Vesta, qui est encore à Rome, a été refait sous l'empire. Presque tous ces nouveaux monuments auront pour but de rappeler les victoires de l'empereur, la grandeur de César, ou les bienfaits du souverain pendant la paix. Ils porteront le nom des divers membres de sa famille, de sa femme, de sa fille, de son gendre. La dynastie entière pourra se classer d'après ces édifices. Il y aura les portiques d'Octavie, les bains de Livie, le Panthéon d'Agrippa, le théâtre de Marcellus, la basilique de César. le forum

d'Auguste, etc... Partout dominera le caractère personnel. D'un autre côté, le public trouvera aussi sa part de jouissances. Il aura des abris pour la pluie, des basiliques pour parler de ses affaires privées et commerciales, mais non pas de la politique! Il aura de beaux forums, il en aura cinq; il aura d'autant plus de forums qu'ils pourront moins servir à la liberté. On y causera, on s'y promènera; mais s'assembler et délibérer des affaires publiques, rarement. Il y aura des bains et des théâtres en abondance. Et quand il s'agira de voter, le Champ de Mars étant malsain et humide, des abris seront ménagés où l'on ira voter en suivant des barrières, comme nous en voyons de nos jours à l'entrée des théâtres. Voter pour qui? Qu'importe? on sera à l'abri, c'est l'essentiel.

Quoi qu'il en soit, l'architecture du temps

d'Auguste, tout imprégnée d'art grec, a été fort belle. Elle a été surtout admirablement propice aux jouissances des citoyens C'est ainsi que s'est formé cet oreiller dont je vous parlais tout à l'heure, oreiller où l'on n'a plus de soucis, mais où, en même temps, on perd le sentiment des devoirs politiques.

Quant aux fontaines érigées ou réparées sous le règne d'Auguste, elles sont innombrables; Rome va être inondée. Le chiffre s'élève à plus de sept cents. C'est une avalanche de cascades, d'aqueducs, de jets-d'eau, de bassins. Il y aura de l'eau pour tous les besoins de la vie. Ces eaux animeront le paysage, répandront partout la fraîcheur, et seront agréables au peuple romain. Je m'en réjouis : Rome profite des bienfaits d'Auguste, elle fait bien; mais Rome, pendant de longs siècles, s'était passée de toute cette eau; il est vrai qu'a-

lors elle ne serait point passée de la liberté.

Administrer la ville est le grand souci; il se manifeste partout. Du reste, comme le disait Aristote, qui a quelque chose de la pénétration de Machiavel quand il parle du pouvoir absolu, et l'on commençait à le connaître du temps d'Alexandre : « Il faut qu'un usurpateur (les Grecs étaient impolis, ils se servaient du mot tyran) administre sa ville comme si c'était sa propriété. » C'est ce qui s'est vu à Rome du temps d'Auguste. Tout est transformé. Ce Champ de Mars qui, à l'époque républicaine, était un vaste champ de gymnastique où la jeunesse, simple et vigoureuse, se livrait à tous les exercices du corps pour aller ensuite, trempée de sueur, se jeter dans les eaux du Tibre; cette immense plaine qui était en quelque sorte l'école de la force, du courage, de l'héroïsme romain, Auguste, qui avait cependant besoin

de soldats, mais qui préférait faire garder les frontières et se faire garder lui-même par des vétérans, Auguste trouvait le Champ de Mars trop grand, et il mettait ses soins à l'encombrer d'une multitude de constructions. La partie que borde le Tibre, la vaste place qui représentait tant de siècles de labeurs se couvre de monuments agréables. Il y a des marchés où les vendeurs sont à couvert, il y a des promenades plantées d'arbres, il y a des bains, il y a l'immense mausolée de la famille impériale, avec ses jardins; en un mot, on pourvoit aux jouissances des citoyens, mais sous ce prétexte on envahit cette place consacrée jadis à la vie publique et à la liberté.

Nous admirerons donc l'architecture d'Auguste dans ses détails, mais nous n'oublierons pas que, dans son ensemble, cet éclat extérieur cache des piéges tendus aux citoyens.

Quant à la sculpture, c'est autre chose. La sculpture, on peut l'appeler, par excellence, l'art impérial. Partout, dans les monuments de cette époque, c'est le sentiment grec qui domine. Auguste avait la passion de l'ancienne sculpture grecque. Il aimait les artistes de Scio, ceux de l'école de Samos, les anciens artistes ioniens; il a fait enlever de Grèce, et placer sur le Palatin, mais non dans sa propre maison, des ouvrages sortis de leurs mains. Quant aux artistes qui vivent près de lui, à en juger par les nombreux monuments qui nous restent de cette époque, ils ont dû passer une partie de leur vie à représenter à l'envi les traits des différents membres de la famille impériale. Ce qu'on retrouve à Rome et dans les villas voisines indique qu'il y a eu une production considérable de ces statues et de ces bustes. Dans les marbres qui représentent

Auguste, si on les examine avec un peu d'attention, on reconnaît la main d'artistes consommés dans l'art d'imiter la nature; mais on remarque en même temps qu'ils ont cherché à donner à ces portraits une expression grandiose. C'est là un trait particulier du génie grec; les Grecs n'ont jamais pu se défendre d'imprimer un certain caractère d'idéal à la face des tyrans, même les plus exécrables.

L'art devient donc en même temps décoratif et personnel. Mais Auguste ne voudra pas que ses traits seuls soient reproduits par le ciseau; il sera généreux. Il choisira avec discernement un certain nombre de Romains illustres parmi les morts, dont il fera faire des statues pour orner son Forum, et il rédigera lui-même les inscriptions, afin de leur rendre justice comme il l'entend.

Quant aux personnages qui ont leur tombeau

sur la voie Appia, quant aux statues et aux bustes qu'on trouve sur ces tombeaux le long des voies romaines et qui sont des portraits de morts, ils sont d'un ordre secondaire. Il est évident que les artistes qui travaillaient pour des personnages subalternes, tels que des affranchis ou des femmes inconnues, n'étaient pas les mêmes que ceux qui faisaient des statues pour les personnages de la cour.

La peinture prendra, elle aussi, le caractère de l'époque. Ce ne sera plus la grande peinture grecque, créatrice, héroïque, inspirée, représentant les dieux ou les scènes de l'épopée. Ce sera surtout une peinture décorative, et vous savez à quel degré de perfection elle était arrivée par les fresques de Pompéi, qui vous révèlent ce qu'elle devait être dans la capitale du monde.

Enfin, les arts subsidiaires, qui s'accom-

modent généralement au goût des souverains. fleuriront sous Auguste. L'art de graver des camées, des pierres, des sceaux où seront représentés, soit l'effigie du souverain, soit le symbole qu'il préfère ou le signe sous lequel il est né, sera porté très-loin par les artistes grecs, parmi lesquels figurent Solon et Dioscoride, les graveurs favoris d'Auguste.

Pour les médailles, on y remarque surtout une parfaite entente de l'indication du sujet. Il y a là un talent incroyable, non moins grand que dans l'art de graver les camées.

Auguste, en arrivant au pouvoir, a trouvé tous les éléments de cette grandeur dont on voudrait faire remonter l'initiative à lui seul. Il n'a fait que continuer ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. Il a dépouillé la Grèce de ses chefs-d'œuvre, il a fait venir des artistes grecs, et toute sa gloire a consisté dans l'organisation

de ce patronage qui a fait donner à son époque le nom de *siècle d'Auguste.*

Entendons-nous toutefois, messieurs, sur ce qu'on est convenu d'appeler un grand siècle. J'avoue que je me sens toujours blessé quand, dans les arts comme dans les lettres, la moralité est absente. J'aime à trouver qu'une chose belle est en même temps juste. Je voudrais qu'il n'y eût de grand, de respecté par l'unanimité des esprits, que ce qui est honnête. Je ne puis donc admettre une conciliation parfaite entre la perfection dans les œuvres de l'esprit ou de l'art, et les préoccupations basses de servilité, d'intérêt, de flatterie, auxquelles s'ajoute le sacrifice de la liberté, qui me paraît en toutes choses la nécessaire inspiration du génie.

Quand je compare les siècles qui ont eu un nom dans l'histoire, je serais effrayé si j'étais forcé de reconnaître que telle époque basse a

été plus grande et plus féconde dans les lettres et dans les arts que telle autre époque où les hommes ont su honorer la justice, aimer la patrie et défendre la liberté. Certains esprits ont le penchant contraire : on devine pour quel motif. J'ai cherché, messieurs, à résoudre ce problème délicat; j'aurais voulu vous apporter quelque chose d'absolu : j'apporte du moins des propositions consolantes sur lesquelles je voudrais éveiller vos propres réflexions.

Considérez, par exemple, les siècles de Périclès et d'Alexandre, ces deux siècles où l'esprit humain, ayant besoin de se résumer, prend un homme comme type des autres : qu'y trouvez-vous? A l'époque de Périclès, nous avons toutes ces joies, toutes ces sérénités supérieures qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même : l'amour du grand et du beau dans la politique, le respect de la liberté, la vérité, bril-

lent de toutes parts. A l'époque d'Alexandre, il y a aussi une véritable grandeur. Alexandre représente, non pas le despotisme, quoiqu'il se soit emparé de la Grèce, mais la force d'expansion du génie grec. C'est ce qu'il va porter jusqu'au fond de l'Asie, jusque sur les bords de l'Indus. Cette vie si rapide et si courte n'a pas eu le temps de créer la servitude; sous le règne d'Alexandre, les artistes gardent une sorte d'indépendance. Il y a encore des inspirations fortes, de grandes choses créées, quoique déjà le caractère des artistes fléchisse un peu en inclinant vers le souverain.

Avant Auguste, que trouvons-nous? L'époque étrusque, qui, il est vrai, est peu connue, mais qui est une époque de liberté. Les peuples étrusques formaient une fédération. C'est une civilisation à part, qui a son caractère propre, qu'on ne confond avec aucune autre, qui ne

relève que de soi, et qui, par conséquent, est créatrice. Les peuples étrusques n'ont créé que dans une certaine mesure, mais enfin ils ont créé.

A cette époque de la république qu'ont illustrée les Scipion et les Caton, l'art a eu un grand essor. L'empire, dans tout ce qu'il a fait de grand et de beau, n'a fait que développer, en acceptant ses principes, tout ce qu'avait inventé l'art de la république.

Que représente Auguste dans les arts? La création? Non, mais l'imitation. Sous lui, on imite. On fait venir l'art grec tel qu'il est, déjà amoindri; les chefs-d'œuvre de la Grèce inondent Rome par l'ordre de l'empereur. Tout ce qui se fait à Rome, c'est de l'imitation. Horace imite les poëtes grecs dans ses odes et ses élucubrations anacréontiques; dans ses *Églogues*, ses *Géorgiques*, son *Énéide*, Virgile imite les

plus célèbres poëtes grecs. Les contemporains d'Auguste sont surtout des imitateurs, la plupart des artistes de la même époque ont passé leur vie à copier les chefs-d'œuvre de la Grèce.

Si vous passez à la Renaissance italienne, oh ! celle-là, elle a été créatrice. Elle est dans son ensemble une des plus belles créations du génie humain. Mais où s'est faite cette création ? Est-ce sous Léon X, à Rome ? Non, c'est dans les républiques de Pise, de Florence, de Sienne, de Venise, de Gênes. Là fut le berceau de la Renaissance, et non pas à Rome, où elle n'a été qu'une importation. Si Léon X a su s'emparer de Raphael, de Michel-Ange, de Bramante, qui sont les derniers coryphées de la Renaissance, ç'a été une appropriation faite au profit de Rome qui, étant la capitale de la chrétienté, s'efforçait d'être la capitale des arts;

mais la vraie origine de la Renaissance doit être recherchée dans les républiques de la haute Italie. Là seulement il y eut création féconde, et de là tous les artistes sont partis pour décorer Rome.

Tel est donc le germe que je voudrais déposer dans vos esprits : la liberté fait créer, le despotisme fait imiter. Vous développerez, messieurs, par vos méditations ce principe et vous en conclurez qu'il doit y avoir une morale, dans l'art et dans la littérature.

Je sais bien qu'on ne peut empêcher les poëtes et les littérateurs d'être sensibles aux caresses, aux encouragements, aux récompenses. On ne peut pas les rendre insensibles aux commandes du souverain. Par conséquent, quand un souverain le veut énergiquement et qu'il dispose de moyens puissants, il peut encourager, échauffer, épuiser un artiste, ou plutôt

une menue monnaie d'artistes. Mais quelle que soit la force d'une volonté, il y a quelque chose qu'elle ne pourra jamais produire : c'est la création originale des poëtes, des artistes, comme nous la voyons sous Périclès, à Athènes, et à l'époque de la Renaissance, dans ces républiques libres du XV[e] siècle. Les Étrusques même ont eu leur développement original ; ils sont créateurs. Les Romains de la république l'ont été aussi, beaucoup plus qu'on ne le croit généralement : je vous l'ai montré, messieurs, depuis deux ans.

Ces époques de la liberté vraie sont les époques de la création vraie. C'est alors qu'apparaissent les types, les formes qu'on imitera plus tard. C'est alors que les idées se manifestent. On ne fera ensuite que des amplifications de rhétorique, des reproductions plus ou moins exactes, pour satisfaire tel ou tel sou-

verain ; mais c'est à ces sources généreuses et pures qu'il faudra demander l'inspiration et les modèles.

Les temps de servilité, où un seul homme commande à un pays, peuvent être des époques brillantes, éclatantes, relativement fécondes, qui s'imposent à l'humanité, qu'on lui fait goûter et admirer ; mais elles ne sont brillantes que par l'extérieur, par la forme, par le don d'imiter. Elles n'inventent pas et sont incapables de rien créer. Il peut y surgir, par hasard, un génie qui lance un jet, mais c'est l'exception.

Nous ne saurions trop le répéter, messieurs, les grandes époques pour les arts et les lettres sont et doivent être de grandes époques aussi pour la liberté.

II.

AUGUSTE DANS SA MAISON.

Je ne puis m'empêcher de louer l'exemple qu'a donné Auguste, exemple qu'on aurait dû proposer aux souverains de préférence à bien d'autres, quand je le vois essayant de ramener chez les citoyens la simplicité des vieilles mœurs romaines, habitant une maison modeste, se contentant du nécessaire, faisant de grandes dépenses pour les monuments publics, de petites pour les choses privées. Il y a certainement dans ce côté de la vie d'Auguste une sagesse réelle, quelle que soit la cause de

sa conduite, qu'il ait été guidé par l'instinct politique, par ses goûts ou par le calcul. Pour moi, j'aime mieux croire que ce fut sa volonté, car la sagesse voulue est plus honorable que la prudence instinctive. C'était donc le chef de l'État qui voulait ramener le peuple qu'il gouvernait à une certaine simplicité, la jugeant propre à maintenir, dans les mœurs romaines, l'esprit d'obéissance, à maintenir aussi une certaine grandeur relative du peuple romain qui ajoutait à l'éclat de sa servitude.

Suétone nous apprend quel était le genre de vie d'Auguste et nous donne quelques détails sur sa maison : « Elle n'était remarquable ni par sa grandeur ni par sa décoration ; les portiques étaient petits, les matériaux étaient la pierre commune d'Albe ; les chambres n'étaient ornées ni de marbres ni de beaux dallages. Pendant plus de quarante ans il occupa la

même pièce, été comme hiver. Quand il voulait travailler sans témoins et n'être pas interrompu, il avait une retraite dans un pavillon très-élevé, qu'il appelait sa ville de Syracuse, ou bien il se retirait dans les faubourgs, chez quelqu'un de ses affranchis. Quand il était malade, il demeurait chez Mécène. Il n'aimait pas les habitations vastes et somptueuses : il fit raser une maison que sa petite-fille Julie avait fait construire avec trop de luxe. La sienne, quoique petite, était embellie, non de statues et de tableaux, mais de xystes, de bosquets et de curiosités, telles que des ossements de monstres gigantesques trouvés à Caprée, et des armes d'anciens héros.

« Les tables et les lits, qui existent encore, montrent combien il était économe dans le choix de son mobilier, que dédaigneraient la plupart des particuliers. Il ne couchait que sur un lit

bas et très-simplement recouvert. Ses vêtements étaient presque tous faits à la maison par sa femme, sa sœur et ses petites-filles. Il se servait d'une chaussure un peu haute, pour paraître plus grand qu'il n'était. Il mangeait très-peu et des choses communes, du pain de seconde qualité, des petits poissons, du fromage, du lait, des figues fraîches. Il écrivait dans une lettre : « Il n'est point de juif qui jeûne plus rigoureusement le jour du sabbat que je n'ai jeûné aujourd'hui ; » et ailleurs : « J'ai mangé dans ma litière une once de pain et quelques raisins secs, » ou bien : « J'ai mangé du pain et des dattes dans ma voiture. » Il prenait pour se rafraîchir du pain trempé dans de l'eau, un morceau de pastèque, une tige de laitue, ou un fruit acide.

« Il avait des taches sur le corps, semées sur la poitrine et sur le ventre comme les sept

étoiles de l'Ourse. Des sortes de dartres le forçaient à se frotter souvent et à abuser du strigile. Il avait la hanche, la cuisse et la jambe gauches assez faibles; il boitait même quelquefois. De temps en temps il avait un doigt tellement engourdi et glacé, qu'il fallait l'envelopper d'un morceau de corne pour écrire. Il se plaignait tantôt de la vessie, tantôt d'obstructions au foie. Il avait des infirmités annuelles et périodiques. Dans l'hiver, il portait quatre tuniques sous une grosse toge. Il soutenait sa santé fragile par beaucoup de soins. Il renonça au cheval et à l'exercice des armes aussitôt après les guerres civiles, et se contenta de jouer à la paume et au ballon ; bientôt il ne fit plus que se promener en litière ou à pied. »

On voit clairement cette maison modeste, mais il ne faut pas exagérer la simplicité de l'architecture à cette époque. C'est une simplicité

qui est un peu celle des maisons grecques. Il est certain que les maisons de Pompéi auraient paru infiniment simples aux contemporains d'Auguste, et pour nous, n'est-il pas vrai? ces maisons sont un charme, une ivresse; il nous semble qu'on y mènerait la vie la plus poétique du monde, avec ces colonnes, ces peintures, ces statues, ces fontaines d'eaux jaillissantes, ce soleil qui inonde les portiques. Il y a dans cette vie antique, révélée par un municipe de province bien chétif auprès de Rome, tout un rêve de bonheur poétique dont s'accommoderaient les modernes, même amis du luxe.

La maison d'Auguste, qu'il n'avait pas faite, qu'il avait achetée, avait certainement ces caractères. Dites-vous bien que c'était une maison contemporaine de l'introduction de l'art grec en Italie, comportant la grâce et la poésie que les Grecs faisaient pénétrer partout avec

eux. Ce n'était pas encore le temps où abondaient les bois précieux, le porphyre, l'albâtre, les marqueteries de l'Orient, les meubles somptueux, etc. Mais ce qu'il y avait de plus charmant, c'était le cadre dans lequel était placée cette demeure, c'était sa situation sur le Palatin, qui lui donnait une beauté de plus, la beauté pittoresque. De là, on jouissait d'une des plus belles vues de Rome. Le Palatin est situé au milieu du cercle des sept collines : de la place qu'occupait la maison d'Auguste, de l'extrémité du Palatin qui regardait le grand cirque, on voyait le Capitole, le mont Aventin avec ses jardins, ses temples, la plaine avec les magnifiques monuments que les Romains y avaient élevés le long de la voie Appia jusqu'à dix-neuf milles de distance, et enfin les collines des bords du Tibre.

Cette situation, si favorable au plaisir des

yeux, avait tenté, dès l'origine, les premiers personnages de Rome; il y avait même des traditions sur le nom du Palatin. On disait que le vieil Évandre avait, pour la première fois, établi là sa demeure, et que c'était son fils Pallas qui avait donné son nom à la colline. Cinq des rois de Rome habitèrent le Palatin. Les souvenirs de la royauté s'attachaient si bien à cette colline, que lorsque le meilleur des citoyens, Valérius Publicola, voulut y bâtir une maison, les murmures du peuple le forcèrent à la démolir. Pendant les premiers siècles de la république, il y eut donc comme un mauvais renom attaché à cette partie de la ville. Vouloir l'habiter, c'était pour les grands personnages de la république donner prise au soupçon d'ambitionner la royauté. Il fallut que l'exemple vînt des chefs démocratiques, que le soupçon ne pouvait atteindre parce qu'ils étaient

les organes des passions populaires. Contre le gré du sénat, les Gracques bâtirent sur le Palatin ; les mauvais souvenirs furent conjurés, dès que le drapeau populaire y fut planté. Des parvenus et des enrichis vinrent à leur tour y construire leurs maisons. Ce fut le cas de Scaurus, dont la maison était vantée dans l'antiquité comme un type de richesse et d'élégance ; ce fut le cas de Cicéron, de l'orateur Hortensius son rival, de Publius Clodius qui, en cela peut-être, voulait imiter les Gracques, mais qui fut le plus fâcheux des voisins pour Cicéron. Vous savez que la bataille a été longue entre eux, que Cicéron fut exilé, que Clodius brûla sa maison, et que le grand orateur fut en butte, de la part de ce dangereux voisin, à des vexations journalières.

La maison qu'Auguste habitait était celle de l'orateur Hortensius. Il avait demeuré d'abord

dans la région du Palatin, dans un lieu qu'on appelait *Têtes de bœufs,* sans doute parce que la frise de quelque édifice voisin était ornée de bucranes. C'était la maison de l'orateur Calvus, maison petite, mal située, car les Octavii étaient pauvres.

Auguste acheta donc la maison de l'orateur Hortensius. C'est cette maison, qui n'avait pas été faite pour l'empereur, dont l'empereur se contenta; mais j'ajoute de nouveau que ce qui avait pu suffire à un orateur illustre, ayant le goût des belles choses, riche, comptant des peuples pour clients, comblé de présents, qui avait fait venir des artistes grecs pour décorer de moulures et de sculptures les parties essentielles de sa maison, que ce qui avait pu, dis-je, suffire à un ami de l'art grec tel qu'Hortensius, pouvait parfaitement convenir à l'empereur Auguste, avec ses goûts et ses calculs de simplicité.

A côté se trouvaient des jardins dont l'étendue n'était point très-considérable, mais suffisante pour y construire des édifices. Auguste en construisit. Un temple occupait le centre des constructions ; autour du temple se développaient de grands portiques sur quatre côtés; à ces portiques étaient jointes des salles qui composaient une bibliothèque.

Le temple était consacré à Apollon, à un Apollon particulier qu'Auguste avait nommé Palatin.

Pourquoi avait-il préféré Apollon aux autres dieux? C'était le dieu de la poésie, des arts, des muses; mais cette dévotion datait de plus loin. Dans sa jeunesse, au milieu des débauches sanglantes du triumvirat, il avait donné une fête qui avait scandalisé les Romains et rappelé ce qu'avait fait Alcibiade dans ses nuits de débauche à Athènes. Il avait eu l'idée, avec onze de ses amis, comme lui conspirateurs ou

fauteurs de guerres civiles, de célébrer un banquet secret, le banquet des douze dieux. On avait vu arriver les douze amis (et quand je dis amis, je ne définis pas le sexe, les douze dieux comprenant les déesses) costumés en divinités. C'était un sacrilége d'autant plus blessant pour les Romains, qu'une des grandes solennités de Rome était la fête des Lits, *Lectisternium*. Aux jours de victoire ou de suprême danger, on préparait un festin, on allait chercher au Capitole les statues des douze grands dieux et déesses, on les transportait avec pompe, et on les mettait sur un lit où on leur offrait un festin.

Auguste, cet homme qui devait être plus tard si sobre, qui, dans sa vieillesse, en vint à vivre de dattes et de figues, avait trouvé plaisant de parodier dans une orgie ce banquet des douze dieux. Soit que sa beauté, soit que des raisons

de famille l'y poussassent, il avait pris le costume d'Apollon, et, entre Latone et Diane, il avait siégé comme dieu de la lumière. Cette licence avait été connue dès le lendemain, le scandale avait été grand, et il nous est resté des monuments incontestables de l'irritation publique. Marc-Antoine d'abord, qui, dans ce temps-là, n'était pas encore le complice d'Octave, n'avait pas manqué de divulguer un secret qu'il avait su des premiers. Il avait fait contre ce sacrilége des vers que Suétone nous a conservés. Les vers ne sont pas très-bons, car on peut être à la fois méchant triumvir et méchant poëte. Mais tandis qu'Antoine faisait de la poésie, le peuple en faisait de son côté, qui n'était pas moins éloquente. Les convois de blé avaient manqué à Ostie, et l'on écrivit sur les murs : « Il n'est pas étonnant que les citoyens meurent de faim, les dieux ont mangé

tout le grain. » On ajoutait « que le plus glouton de tous les dieux, c'était Apollon Bourreau. » Il est remarquable que de très-bonne heure le peuple ait donné à Octave ce nom, qu'à la fin de sa vie Mécène devait lui jeter à la face, un jour qu'au tribunal criminel le vieil empereur condamnait imperturbablement à mort tous les accusés. Le peuple avait donc gravé sur les murs : « Apollo Tortor. » Il y avait là une espèce de jeu de mots qui tient à la topographie de Rome.

En effet, de même que dans beaucoup de villes il y avait la rue des Bonnetiers, des Selliers, il existait à Rome une rue où l'on vendait des cuirs, des lanières, des verges, des instruments de supplice. Les marchands de ce genre de produits y étaient groupés et nombreux ; souvenez-vous qu'en effet la guerre civile avait rendu ces instruments d'un usage très-fré-

quent. D'ailleurs, les grandes maisons de Rome contenaient des prisons particulières pour les esclaves, et les maîtres y rassemblaient toutes les variétés d'instruments de torture. Dans cette rue on vendait donc des fouets, des faisceaux, des haches de licteurs, et Dieu sait combien les licteurs se multiplièrent et furent employés pendant les proscriptions d'Octave et d'Antoine! Comme ce quartier avait un petit temple consacré à Apollon, le dieu avait été surnommé le Bourreau.

Octave ayant pris le costume et les attributs d'Apollon, le peuple l'avait immédiatement assimilé au dernier des Apollons de Rome, à l'Apollo Tortor.

Plus tard, après la bataille d'Actium, qui décida du sort de l'empire romain et le mit aux pieds d'Octave, nous savons qu'il consacra sa victoire à *Apollo Actiacus*.

Que ce soit pour ces raisons ou pour des raisons que nous ignorons, Octave avait un culte particulier pour Apollon. A côté de la maison qu'il avait achetée et sur les terrains libres, il fit donc élever le temple d'Apollon Palatin, et l'entoura de portiques qui devaient précéder une bibliothèque. Je cherche à vous faire comprendre, par quelque plan analogue que nous aurions sous les yeux, l'aspect du temple d'Apollon Palatin et de son noble encadrement. Figurez-vous le Palais-Royal avec ses quatre rangs d'arcades changées en portiques que supportent des colonnes avec des chapiteaux au lieu d'arcs en plein-cintre; songez que les colonnes ont l'avantage d'être moins lourdes, plus élégantes, de laisser passer le soleil et la lumière, et de donner quelque chose de plus monumental. Au lieu des boutiques qui sont dans le Palais-Royal, supposez des constructions plus spa-

cieuses, et vous aurez des salles comme ces boutiques sous les arcades, salles destinées à contenir les manuscrits, les papyrus, les collections d'objets précieux, notamment de pierres gravées. Au milieu du Palais-Royal, supposez un temple, un parallélogramme avec son péristyle, et vous aurez le temple d'Apollon Palatin, détaché des quatre portiques particuliers qui l'entourent et qui forment les quatre côtés de la bibliothèque. Là se réunissaient les citoyens lettrés, les travailleurs et les oisifs de l'intelligence, qui venaient, soit pour écouter des lectures, soit pour entendre les poëtes réciter leurs vers, soit pour chercher des matériaux dans les salles de la bibliothèque, soit pour se délasser ensemble par la conversation. Il y avait; en outre, dans l'espace à ciel ouvert qui séparait le temple des portiques de la bibliothèque un colosse de bronze représentant Apollon. Ce

n'était pas celui du sanctuaire, mais un colosse isolé qui, au dire d'un commentateur d'Horace, aurait reproduit les traits d'Auguste.

Ce fait n'est rapporté que par un obscur commentateur, Acron; par conséquent il y a lieu d'en douter. Je trouve qu'il était encore trop tôt. Qu'au temps de Néron, quand les esprits sont rompus à la servitude, on érige le colosse de Néron assimilé au dieu Soleil, que ce colosse soit doré du haut en bas, qu'il ait 110 pieds de hauteur, cela me paraît naturel; mais du temps d'Auguste, agir ainsi eût été prématuré; au moment où il faisait acte de sollicitude envers les hommes intelligents de Rome, il était difficile qu'il s'assimilât à un dieu, surtout sous cet aspect du colosse, qui est la forme la plus majestueuse. La statue avait 15 mètres de hauteur, et les anciens disent que

c'était un bronze fondu en Étrurie; on admirait également la beauté de la forme et la perfection du travail. En un mot, il semblerait, d'après ce témoignage, qu'au siècle d'Auguste l'art étrusque avait encore des fabriques, qu'il pratiquait toujours l'art de fondre qui lui était propre aussi bien qu'à l'art grec, et qu'il était capable d'exécuter un colosse de 15 mètres.

Tel était l'ensemble du monument. Le temple, au milieu; un grand espace vide, des bosquets, des fleurs, des fontaines; dans un angle, un piédestal et une statue colossale à ciel ouvert; autour de cet espace vide, quatre rangs de portiques formant une enceinte continue. Ces portiques n'étaient que la devanture d'une série de salles contiguës les unes aux autres, ayant leurs portes et leurs débouchés sur les portiques, servant pour l'usage des bibliothécaires et du public.

Les colonnes des portiques étaient magnifiques. C'étaient des colonnes de marbre africain, beau marbre, veiné avec des taches rouges, violettes, noires, d'une richesse extrême, dont on voit encore à Rome des spécimens, et il est certain que, dans les églises de Rome, plus d'un revêtement a été fait avec ces colonnes du Palatin. Entre chaque colonne de marbre africain, il y avait une statue. Ces statues avaient été apportées de Grèce par Auguste, mais nous ne savons pas où il les avait prises. Elles représentaient les cinquante Danaïdes; la cinquante et unième statue était leur père, Danaüs. On les avait placées entre chaque colonne. Pourquoi, messieurs? N'y avait-il pas là une intention symbolique? Ces Danaïdes s'efforçant de remplir incessamment leur tonneau qui se vide toujours, n'est-ce pas le symbole de la science qui cherche à se rassa-

sier et n'atteint jamais son but? N'est-ce pas le symbole de notre mémoire, qui va sans cesse puiser dans les bibliothèques, et qui laisse échapper ce qu'elle y puise?

Enfin cette disposition de portiques entourant un temple est empruntée aux constructions de Métellus Macédonius; elle avait frappé les esprits, car elle a été reproduite pour le temple de Trajan. Ce temple, dont on a découvert de magnifiques fragments l'hiver dernier à Rome, était entouré aussi de portiques sur trois côtés, et le seul côté qui fût ouvert donnait sur la Basilique et sur la place de la colonne Trajane.

La bibliothèque était publique. Aussi ne manquera-t-il pas de gens pour s'écrier : « voilà une chose libérale, » et pour me dire : « voilà les bienfaits du pouvoir d'un seul! Il a « fallu Auguste pour qu'il y eût une bibliothè-« que à Rome; ce splendide monument ouvert à

« tous les amis de l'art grec et de l'art latin « rachetait bien des choses et faisait pâlir de « dépit vos républicains romains. » Mais rappelez-vous, messieurs, que je vous ai promis de démontrer que tout ce qui a été fait sous l'empire a pu être plus grand, plus majestueux, fait avec des matériaux plus coûteux que sous la république, mais que le type en existait toujours dans les monuments de la république. Il en est ainsi pour la bibliothèque Palatine : elle n'est point une invention propre à Auguste. Il n'a pas fallu l'action du pouvoir absolu pour obtenir ce bienfait d'une bibliothèque publique à Rome ; on en avait eu déjà, et par l'initiative de particuliers qui étaient riches, et par le dévouement de particuliers qui aimaient les lettres.

Ainsi, l'on avait vu Lucullus se faire construire, dans son immense palais, une bibliothèque. Il l'avait copiée sur les bibliothèques

de la Grèce; je ne dis pas sur celle d'Alexandrie, qui était un monde, mais probablement sur celles d'Athènes, de Séleucie, de Pergame, et de toutes les cités où avaient été élevés ces sanctuaires du travail et de la pensée. On nous parle souvent, dans nos classes, des festins de Lucullus, de la cuisine de Lucullus; c'est prendre l'histoire par ses petits côtés; il faut voir aussi les beaux côtés de la vie des grands seigneurs de la république. Voici ce qu'a fait Lucullus : il a fait construire une bibliothèque exactement semblable à celles de la Grèce, avec des portiques. Et ces portiques avaient une raison d'être : c'est que dans les climats ardents, où le soleil et l'ombre sont également nécessaires, les portiques sur quatre côtés, offrent l'ombre du côté du nord quand la saison est chaude, le soleil bienfaisant du côté du sud quand la saison est froide, tandis que

les portiques intermédiaires de l'ouest et de l'est servent pour les saisons douteuses et pour les personnes qui redoutent les températures extrêmes. Les bibliothèques, dans l'antiquité, ne ressemblent pas aux bibliothèques dans les temps modernes. Ce n'est point une énorme agglomération de bâtiments, où s'accumulent les volumes, et une salle unique pour la lecture, où la première loi c'est le respect du voisin et le silence. Grâce à leurs dispositions étendues, grâce à la multiplicité de leurs subdivisions, les bibliothèques antiques étaient en partie exposées à l'air, en partie fermées.

Il y avait des salles où se retiraient ceux qui voulaient travailler; il y avait des portiques où s'établissaient au soleil ceux qui voulaient faire des lectures amusantes et qui ne craignaient point d'être distraits; il y avait des portiques pour causer. C'est là que se réunis-

saient les philosophes et les beaux esprits; c'est là qu'on venait, au temps d'Auguste, parler à l'oreille, échanger de sourdes colères, de trop véridiques médisances; on ne l'aurait pu au temps de Tibère, parce que chaque colonne aurait recélé un délateur.

Lucullus avait construit une bibliothèque, non pas pour lui seul, non pour quelques amis, mais sa bibliothèque était publique, tout le monde pouvait y entrer, les citoyens romains aussi bieu que les citoyens du monde entier et les Grecs surtout, les Grecs alors si écoutés, si séduisants, et autour desquels on venait se grouper sous les portiques de Lucullus. Un autre Romain, le premier protecteur de Virgile, Asinius Pollion, avait fait, à son tour, construire une bibliothèque plus grande encore, et quel beau nom il lui avait donné! Elle s'appelait l'*Atrium* (nous dirions le sanctuaire) *de la Liberté*,

comme pour dire qu'il n'y a de liberté possible que là où la pensée se recueille et s'élève au-dessus des faiblesses des hommes.

Enfin celle d'Auguste est la troisième. Ce sera la plus riche, elle contiendra les monuments les plus précieux, les plus nombreux, elle sera peut-être aménagée avec plus d'ordre et de méthode, parce que, venant après les deux autres, elle a profité de l'expérience acquise, parce qu'Auguste peut tout, parce qu'on l'a revêtue des dépouilles du monde. Il y avait, pour orner les salles, des bustes de tous les grands hommes, soit de la Grèce, soit de Rome, usage qui remontait aux Grecs, aux bibliothèques de Séleucie, de Pergame et d'Alexandrie. Il y avait, comme ameublement, les armoires et les boîtes (*scrinia*), où l'on déposait les manuscrits. Ces armoires faisaient partie de la décoration, parce qu'elles étaient de matières

précieuses, de marqueterie, de bois des pays lointains ajustés selon les nuances, les couleurs, de façon à former des dessins. Vous pouvez vous former une idée de ce genre de décoration par la bibliothèque du Vatican, renfermée dans une série d'armoires, trop bien closes pour ceux qui veulent étudier, mais couvertes d'arabesques, s'élevant un peu plus haut que la tête humaine, mais pas au delà, et contenant chacune un petit nombre de livres. Il y a là une donnée antique. On a, dans les manuscrits des v[e], vi[e] et vii[e] siècles, des peintures qui représentent des armoires avec des manuscrits, et c'est ainsi que nous pouvons nous faire une idée des bibliothèques des anciens.

Dans les armoires, il y avait de petits rayons, non pas séparés par un assez large espace comme les nôtres, mais, au contraire, très-rapprochés, parce que les manuscrits roulés

étaient posés à plat entre chaque rayon; au bord du manuscrit était attaché un fil de soie ou de métal, et une étiquette qui descendait au-dessous du rayon portait le nom de l'ouvrage. Par conséquent, dans une armoire, on pouvait mettre quatre ou cinq fois plus de manuscrits que nous ne pouvons mettre de volumes. Ces armoires étaient faites avec des bois de qualités voulues. Nous n'avons pas beaucoup à craindre aujourd'hui que les livres soient mangés des vers. Nos livres sont faits de papier préparé le plus souvent avec du chlore qui le ronge, mais écarte les insectes. Chez les anciens, les manuscrits étaient sur parchemin, matière animale plus susceptible d'être attaquée par les vers. On construisait donc les armoires des bibliothèques avec des bois incorruptibles, du cèdre, du cyprès, dont l'odeur et l'amertume éloignaient les insectes.

On ne se servait pas seulement d'armoires pour renfermer les manuscrits, mais aussi de boîtes, et vous avez vu dans les peintures de Pompéi, et à côté des statues antiques qui représentent un orateur ou un poëte, l'image exacte d'un écrin contenant des manuscrits. C'est une boîte complétement ronde avec un couvercle. Ce couvercle a une patte qui s'adapte dans une serrure, et l'on peut enfermer dans cette boîte ronde quinze ou vingt manuscrits, selon ses dimensions.

J'arrive au temple d'Apollon, un des plus magnifiques qu'on ait faits sous Auguste.

Le temple était de marbre blanc. En avant du temple, il y avait un autel. Auguste avait trouvé ingénieux de consacrer le souvenir des hécatombes qu'on venait offrir aux dieux les jours de fête, en mettant aux quatre angles de l'autel quatre statues de vaches du célèbre

sculpteur Myron, admirables de réalité, de beauté même. C'étaient comme des animaux toujours prêts pour le sacrifice.

Le fronton était surmonté d'une dalle plate, comme vous la voyez sur les monuments romains figurés sur les médailles, et sur laquelle était un quadrige.

Quand on avait monté les degrés du temple, on avait devant soi les portes. Elles étaient d'ivoire travaillé, faites de morceaux rapportés et ajustés avec l'art exquis des anciens Grecs, et sur lesquels on avait sculpté des bas-reliefs, qui, divisés en panneaux et en compartiments, représentaient : sur un des battants, l'histoire d'Apollon et de Diane vengeant leur mère Latone sur les enfants de Niobé ; sur l'autre battant, la défaite des Gaulois chassés du mont Parnasse. Les Gaulois avaient voulu piller le temple de Delphes, Apollon était venu au

secours de son temple et les avait frappés de la foudre sur le Parnasse. On les avait représentés en déroute, se précipitant de rocher en rochers tombant sur leurs armes et s'entretuant dans leur vertige.

Ces portes, évidemment enlevées à la Grèce, rappellent un peu celles du Baptistère de Florence, bien que je n'ose les leur comparer ni pour le style ni pour la forme.

Quand on entrait dans le temple, on apercevait la statue d'Apollon dans le fond, à sa droite Latone, à sa gauche Diane.

Mais, messieurs, de qui étaient ces statues? Étaient-elles l'œuvre d'artistes romains contemporains d'Auguste, ou d'artistes grecs venus à Rome par ses ordres et capables de faire encore d'aussi grands travaux? Non, on employait ces artistes à multiplier les statues d'Auguste et de sa famille. La statue d'Apollon était de Scopas,

la statue de Diane était de Timothée, un autre sculpteur athénien qui avait travaillé avec lui au *Mausolée,* et la statue de Latone était de Praxitèle, le rival de Scopas, qui représentait dans l'art athénien le côté délicat, efféminé, voluptueux, tandis que Scopas représentait la fougue, la passion, la violence des mouvements.

Cet Apollon de l'intérieur du temple s'appelait l'Apollon Musagète (qui conduit les Muses). Nous n'avons pas cette statue; mais, du temps d'Auguste même, on a dû la copier pour la répéter dans les sanctuaires privés, et l'on faisait sa cour à Auguste en copiant ce beau marbre de Scopas. Il y a en effet au Vatican, un marbre conforme aux descriptions que nous ont laissées les anciens de l'Apollon Musagète. C'est un Apollon à la chevelure abondante, couvert d'une grande tunique qui lui tombe jusqu'aux

pieds, et qui est comme agitée par le vent ou par un souffle intérieur; elle est si ample, qu'elle ressemble à un vêtement de femme. La poitrine est soutenue par une large ceinture semblable à celle que portent les acteurs dans les peintures de Pompéi.

Il y avait encore, à droite et à gauche des trois divinités, le chœur des Muses leur formant comme un cortége éternel.

Dans l'intérieur du temple se voyait aussi un monument célèbre qui était plutôt le chef-d'œuvre d'un artisan que d'un artiste : c'était un grand candélabre de bronze affectant la forme d'un pommier; au lieu de fruits, il portait, suspendues dans ses branches, autant de lampes, et quand on allumait ces lampes, qui avaient la forme de pommes, il semblait porter des fruits lumineux. Ce candélabre était d'origine grecque; Auguste l'avait pris dans le

temple de Cymé, en Asie Mineure, où Alexandre l'avait consacré à Apollon. Enfin, on voyait encore, dans les frontons du temple, des statues très-anciennes, œuvres d'artistes grecs nommés Bupalus et Anthermus, qui remontaient au siècle de Pisistrate. Auguste avait enlevé à l'île de Scio ces produits des écoles primitives.

Pour terminer cette nomenclature, ajoutons qu'auprès des manuscrits de la bibliothèque il y avait un dépôt de pierres gravées. Le jeune Marcellus, neveu d'Auguste, avait eu la passion des camées et des pierres gravées, il en avait fait une collection, et comme il mourut jeune, on réunit cette collection à la bibliothèque Palatine, et la salle où elle fut exposée s'appela Dactyliothèque, nom grec, chose grecque, souvenir grec.

Ainsi, messieurs, voilà l'habitation d'Auguste sur le Palatin. La maison, qui est modeste,

mais qui avait de belles proportions, qui avait suffi à Hortensius et qui suffit à l'empereur, est contiguë au temple d'Apollon et aux salles de la bibliothèque.

Il y avait, entre la maison et l'édifice public, une communication analogue à celle qui existait au Louvre, lorsque les souverains l'habitaient, entre leur demeure privée et les parties de ce monument consacrées à des usages publics. C'est ainsi qu'il y avait dans le Louvre des collections précieuses, et des séances de l'Académie de sculpture et de peinture. L'empereur, quand il fut devenu vieux, n'aimait pas à descendre le Palatin. Quand il devait convoquer le sénat, il le convoquait dans le sanctuaire d'Apollon. En sortant de sa maison, il se trouvait en face du péristyle du temple et n'avait que quelques pas à faire pour présider aux réunions du sénat.

Quel est aujourd'hui l'état du sol? Quels renseignements pouvons-nous y trouver?

Vous savez que l'emplacement antique est occupé aujourd'hui par la villa Mills, transformée en couvent de la Visitation. Lorsque vous êtes auprès de l'arc de Titus, si vous regardez à vos pieds, vers une petite ruelle qui mène entre deux murs au couvent des Capucins et à celui de la Visitation, vous apercevez un dallage antique formé de blocs de forme polygonale admirablement ajustés. On ne distingue que trois mètres de longueur. Bientôt ce dallage disparaît sous les terres qui ont été rapportées dans les temps modernes. Si vous jetez un coup d'œil dans les jardins voisins, vous voyez que M. Rosa, qui fouille les jardins Farnèse pour l'empereur Napoléon III, a fait, dans l'intérieur, reparaître un dallage polygonal. C'est le même chemin qui se continue, et ce chemin

dallé n'est autre chose que la route qui menait, dans l'antiquité, à la bibliothèque Palatine, au temple d'Apollon et à la maison d'Auguste. Mais tout à coup ce dallage passe sous les murs du cloître, et l'on est arrêté. Ce cloître, c'est le couvent de la Visitation, jadis la villa Mills.

C'est en 1857 que les religieuses de la *Visitation* ont acheté le terrain et s'y sont établies : l'on peut dire que jamais nom n'a été mieux mérité que celui de ce couvent. Je vous ai raconté l'année dernière, messieurs, quel siége pacifique ces pauvres religieuses avaient à supporter; comment M. Rosa, d'un côté, avait grande envie de faire des fouilles dans la direction de la maison d'Auguste; comment, du côté opposé, dans un jardin qui était jadis le jardin des Irlandais et que le pape avait acheté, le chevalier Guidi, ancien agent du marquis Campana et agent du pape Pie IX, voudrait entamer le cou-

vent et avait commencé des souterrains, espérant passer sous le mur mitoyen afin de fouiller secrètement à vingt pieds sous le sol du monastère. On attaque ainsi les religieuses du côté du nord et du sud. C'est le seul point sur lequel s'accordent l'Empire et la Papauté. Sur le versant qui regarde la vallée du Cirque sont les débris d'un escalier par lequel on montait au Palatin dans les derniers temps de l'empire romain. Malheureusement, il y a aujourd'hui un mur à pic et un jardinier qui ne veut pas se laisser corrompre. On ne peut entrer. Un jour j'ai sonné à la porte de la façade principale, quoique sur la porte fût inscrit le mot *clausura*. J'ai pu jeter un coup d'œil dans le premier préau. J'ai vu un espace cultivé, des artichauts, des *broccoli*, mais de ruines point, le terrain avait été complétement égalisé pour le besoin de la culture.

On voudrait déplacer les religieuses dont la présence rend les recherches impossibles; on leur persuade que le lieu n'est pas sain, qu'elles ont les fièvres; tout le monde s'inquiète de leur santé, le pape, Napoléon III, les antiquaires romains; on espère les transporter ailleurs. Enfin, on s'occupe singulièrement de la maison d'Auguste : cela peut toucher beaucoup certaines personnes; j'avoue, pour moi, que la maison elle-même m'intéresse peu. Ce ne sera pas autre chose qu'une maison de Pompéi. Qu'Auguste y ait dormi, vécu, question de fétichisme. Ce qui sera intéressant, ce sera le temple d'Apollon Palatin, ce seront les portiques de la bibliothèque.

Il n'y a pas très-longtemps, du reste, que la villa est fermée; elle a été visitée et décrite, et quand on l'a visitée et décrite, il y avait peu de ruines. C'est en 1777 qu'on a fait des fouilles; on a trouvé trois chambres qui devaient appar-

tenir au rez-de-chaussée, et n'offraient rien de particulier, excepté pour les cœurs qui palpitent au seul souvenir d'Auguste; mais pour l'art, il n'y a point d'illusion. J'ai oublié de vous dire que la maison d'Auguste avait brûlé l'an 756 de Rome. Auguste avait soixante-trois ans. L'incendie ne fut pas considérable, car dans une maison antique il n'y a pas beaucoup à à brûler; il y a les étages supérieurs, mais les portiques, les cours, offrent des espaces à ciel ouvert qui arrêtent la flamme. Je n'ai pas besoin de vous apprendre, messieurs, que ce fut une douleur immense, universelle, et, comme on savait qu'Auguste avait la fortune de tous dans sa main, chacun lui offrit sa fortune privée. Les corps constitués, les sénateurs, les chevaliers, les centurions, les décurions, vinrent supplier Auguste d'accepter leurs biens pour rebâtir sa maison. Auguste comprit très-bien,

lui qui était bon comédien, qu'on jouait la comédie avec lui, il ne prit à chacun qu'un denier d'argent, il refit sa maison, un peu plus élégante qu'elle n'était auparavant, parce qu'il était souverain pontife, et qu'il convenait à un souverain pontife, disait-il, d'être bien logé, mais il ne consentit à l'embellir qu'à titre de souverain pontife. Ce n'est pas sur l'emplacement de la maison d'Auguste proprement dite que des fouilles offriront de l'intérêt, soit au point de vue historique, soit au point de vue artistique; c'est sur le terrain qui se trouve en avant de cet emplacement, parce que c'est là qu'était le temple d'Apollon Palatin, avec ses magnifiques colonnes de marbre africain, et l'admirable décoration que nous avons décrite.

Je ne doute pas que les excavateurs du moyen âge n'aient enlevé presque tout. Mais les renseignements topographiques subsiste-

ront, et nous avons quelque espoir de connaître les dispositions du temple d'Apollon Palatin, de même que nous connaissons si bien, par les fouilles de M. Rosa, les constructions du palais des Flaviens.

Ainsi, messieurs, cette maison d'Auguste, dont j'ai voulu vous faire comprendre la magnificence pour tout ce qui était public et livré aux citoyens, la simplicité élégante, grecque, de bon goût, pour la partie réservée à l'empereur, nous allons voir maintenant ce qu'elle cachait. Nous verrons comment on vivait dans cette maison qui a été l'objet de tant de curiosité; quel était l'intérieur de cet homme qu'on représente comme le plus heureux des souverains, le plus inattaquable des sages et des modérés. En d'autres termes, je tâcherai de vous montrer les principales figures qui entouraient Auguste, les membres de sa famille,

soit par le sang, soit par les alliances; nous essayerons de retrouver les traces de cette vie intime, soit à l'aide de l'histoire, soit à l'aide des monuments, contrôlant l'histoire par les monuments, et, quand elle garde le silence, suppléant à ce silence par ce que nous enseignent les monuments. Vous reconnaîtrez qu'il y a une moralité, même dans ce grand jeu de la destinée qu'on appelle l'histoire. Vous verrez que l'art de tromper les hommes a ses compensations, que la conscience ne se voile pas d'une fausse sérénité, et que les attentats contre la patrie trouvent leur expiation, du vivant même du coupable. Nous pénétrerons dans les châtiments secrets de cet homme que la postérité dupée exalte au rang des dieux.

III.

LIVIE ET LES JEUNES CÉSARS.

Auguste maître de lui, maître des autres, vivait en apparence dans une grande sécurité, au-dessus de tous les remords, à l'abri de toutes les épreuves, dans cette tranquillité d'âme qui est le milieu entre l'égoïsme et l'absence d'inquiétude. Il semble donc qu'un bonheur parfait ait récompensé une vie qui n'avait été exempte ni d'audace ni de crime.

Mais, messieurs, il y a des expiations ; il y en a dans tous les temps, dans toutes les situations, et, quoique la rémunération du bien et

du mal ne soit pas toujours apparente aux yeux de l'observateur, il y a, dans l'histoire comme dans la vie humaine, un châtiment à côté des fautes commises : cela est évident pour Auguste. Si vous passez en revue les personnages qui ont vécu dans son intimité, qui ont composé sa famille, qui ont été pour lui un espoir ou une crainte, vous verrez qu'il y avait dans sa vie de grandes douleurs, adoucies par l'égoïsme, mais très-sensibles, qu'il y avait dans la maison impériale des fléaux qui ont été l'expiation de ce pouvoir qu'Auguste avait conquis d'une façon violente à la fois et détournée.

Livie et les deux Julie, sa femme, sa fille unique et sa petite-fille, ont été pour lui des fléaux. Les deux premières méritent surtout d'être étudiées. Ce sont deux types historiques, je pourrais dire deux prototypes, qui résument à l'avance la plupart des femmes et des filles

des empereurs futurs, ambitieuses ou débauchées, scélérates ou éhontées. Nous avons leurs portraits, qui complètent l'histoire. Je commencerai par l'impératrice Livie, qui fut, selon Tacite, *une marâtre funeste à la famille d'Auguste et à l'État.*

Auguste avait eu trois femmes. Dans sa jeunesse, il avait épousé une personne de la famille Claudia, à peine nubile, qu'il répudia encore vierge pour épouser une autre Romaine parente de Pompée, Scribonia, dont il eut la fameuse Julie. Il répudia Scribonia à son tour pour cause d'adultère, et surtout parce qu'il avait le projet d'épouser Livie. Livie, sa troisième femme, lui avait inspiré une passion folle. Elle était mariée à Tiberius Claudius Nero et enceinte de six mois lorsque Octave envoya à Tiberius Nero l'ordre de répudier sa femme. Les historiens disent que Tiberius en eut une

douleur profonde, mais qu'il dut obéir, ne pouvant s'opposer à la volonté du triumvir. Tacite ajoute qu'on ne sait pas si Livie se prêta ou ne se prêta pas à ce divorce, « *incertum an invitam.* » Au bout de trois mois, quand Livie fut accouchée, on envoya l'enfant à son père. Voilà comment Livie devint le personnage le plus considérable de l'empire avec Auguste, et, dans ma pensée, avant Auguste.

Livie avait des qualités. On n'inspire pas de la passion à un homme comme Octave et à un grand seigneur romain comme Tiberius Claudius sans mériter de l'inspirer. Nous savons par des monuments qu'elle était belle; elle n'était pas seulement belle, mais très-intelligente, d'un esprit cultivé; elle aimait les lettres, la poésie, les arts; elle l'a prouvé par les monuments qu'elle a fait élever, et, quand elle se fut, sur la fin de sa vie, retirée à la campagne, par tous

les objets d'art dont elle s'est entourée. Elle avait de l'esprit, du sang-froid ; c'était une personne supérieure dans la force du terme.

Elle avait, ne lui mesurons pas ce mérite, car nous n'aurons pas longtemps à la louer, elle avait de l'honnêteté. Les historiens anciens en ont quelquefois douté, et Dion lui-même, qui a fait l'éloge des empereurs, paraît se poser une question quand il parle de l'honnêteté de Livie, disant qu'elle a assez caché sa vie pour qu'on n'ait rien pu prouver. Je ne crois pas qu'il faille s'arrêter à ce doute. Il faut laisser à Livie cette chasteté, qui n'est pas en contradiction avec son caractère et qui le complète. Il y avait en effet chez elle des visées tellement hautes, que les émotions subalternes, comme la satisfaction de passions éphémères, ne pouvaient compter pour elle. La froideur, la domination sur les sens, étaient des nécessités

pour une femme qui voulait être grande comme l'a été Livie. Elle avait su, à peine entrée dans la maison d'Octave, effacer le scandale de son mariage et s'entourer de dehors imposants. Elle avait une vie simple, digne, et tâchait de rappeler les anciennes matrones; elle filait elle-même la laine des vêtements d'Auguste, elle affectait une haine profonde pour le luxe qui avait envahi la maison des dames romaines, elle était chaste sans exagération. C'était une matrone bien composée, avec une simplicité qui était le comble de l'art et qui pouvait faire croire à la réalité de tous les sentiments qu'elle affectait. On en eut la preuve un jour. Sur son passage, des hommes se montrèrent tout nus. Était-ce pour l'insulter, ou par mégarde. L'histoire ne le dit pas. C'était grave; c'était un crime de lèse-majesté. Livie défendit qu'on poursuivît ces audacieux, en disant :

« Pour une femme chaste, ces hommes ne sont rien de plus que des statues. » Le mot est digne d'une Virginie ou d'une Cornélie.

Voilà le beau côté : il y a le revers. Tacite dit que c'était une épouse pleine de facilité, une épouse commode, *uxor facilis;* elle fermait les yeux sur les passions et les infidélités de son mari. Elle fit plus : elle se prêta soit à satisfaire la passion que lui inspiraient d'autres femmes, soit à la faire naître.

Ce qu'elle avait surtout de commun avec son mari, c'était l'ambition et la politique. Tacite a dit en deux mots (*artibus mariti*) ce que l'on ne peut guère traduire que par le nom de Machiavel; elle était dissimulée, politique bien plus qu'Octave, elle avait tout le machiavélisme d'Auguste; et je crois qu'avec le caractère que lui reconnaît l'histoire, et dont ses images témoignent aussi, elle a dû avoir sur Octave

une puissance plus grande qu'on ne le raconte. Dans cette transformation merveilleuse du caractère violent, emporté, sanguinaire du jeune Octave, qui devient maître de lui, capable de douceur, de modération et d'une habile hypocrisie, il y a l'influence d'une femme.

Vous savez ce que peut la femme sur celui dont elle partage l'existence pendant de longues années : or Livie a, pendant quarante-neuf ans, vécu de la vie d'Auguste. Certainement elle a eu une grande action sur tout ce qui l'entourait et, avant tout, sur son mari. Rappelez-vous, si vous voulez pénétrer ce caractère, qu'elle est la mère de Tibère, qui est resté pour le monde un modèle achevé d'hypocrisie profonde et astucieuse, et que Caligula, qui était son arrière-petit-fils, qui ne l'aimait pas, mais qui devait un jour la louer publiquement après sa mort, avait coutume

de l'appeler Ulysse en cotillon, voulant dire qu'elle avait la ruse et toute la perfidie d'Ulysse.

Les images qui nous restent dans les musées répondent-elles aux descriptions des anciens? Quelle était sa figure et cette beauté tant vantée? En général, on trouve sur les traits du visage comme une empreinte de l'âme, surtout quand il s'agit d'une âme fortement trempée. Malheureusement, si nous avons un certain nombre de monuments antiques qui représentent Livie, il n'y en a pas beaucoup qui nous inspirent une entière confiance.

La plus belle image qui existe d'elle, nous l'avons à Paris, au Louvre : c'est la statue qui se trouve aujourd'hui dans la salle basse qu'on appelle, je crois, la salle des Empereurs, et qui était jadis dans une autre partie du musée. Cette statue, avant les guerres de l'Empire, se trouvait dans la villa Pinciana. Elle

a été une des rançons données au premier consul, et elle est restée à la France. C'est la statue restaurée en Cérès. Les épis qu'elle tient à la main sont d'un sculpteur moderne, et elle a sur la tête une couronne de fleurs.

Une autre statue, qui a moins d'intérêt parce qu'elle a été faite pour une province, c'est la statue trouvée à Otricoli. Dans la curie municipale, il y avait un certain nombre de statues qui se faisaient pendant et représentaient la famille impériale. Ainsi, l'on a trouvé en face d'Auguste une femme costumée en prêtresse; c'est Livie, prêtresse d'Auguste. Dans les niches plus éloignées étaient deux statues de jeunes gens; dans l'une, on a reconnu Caligula, dans celle qui est en face on a voulu voir Mar cellus. Nous dirons tout à l'heure ce qu'il faut en croire. Mais cette statue de Livie a moins d'intérêt que celle du Louvre, car Livie n'a

été prêtresse qu'après la mort d'Auguste.

Les monnaies ne représentent pas souvent Livie. Celles sur lesquelles se trouve son effigie sont des monnaies frappées sous Tibère, dont elle partageait la toute-puissance, associée à l'empire jusqu'au point d'importuner son fils. Des monnaies frappées sous Tibère représentent la prêtresse Livie avec l'inscription : *Diva Augusta*. Elle avait dû prendre ce nom, parce qu'Auguste lui avait laissé par testament la plus grande partie de sa fortune. Un semblable testament, d'après la loi romaine, constituait l'adoption, et, en devenant la fille d'Auguste, Livie prenait son nom. Mais elle ne put le prendre qu'après le testament qui institua l'adoption, et par conséquent après la mort de l'empereur. D'ailleurs, sur la médaille est inscrite l'époque à laquelle elle a été frappée : on voit qu'elle date de Tibère, de la vingt-qua-

trième année de son tribunat. Tibère avait été seize fois tribun sous Auguste et huit fois quand il était lui-même empereur. Livie avait donc soixante-seize ans, et si vous regardez la médaille, vous voyez une jeune femme de vingt-cinq ans.

Quant aux camées, ils sont plutôt de la vieillesse de Livie, car elle porte la couronne de prêtresse, et cependant ses traits sont ceux de la jeunesse. C'est que les artistes grecs qui travaillaient à Rome ne représentaient pas volontiers les infirmités du corps et ces marques de décadence que les années impriment sur le visage ; ils avaient une façon d'idéaliser leurs modèles qui consistait à les rajeunir. Il y a cependant un camée qui laisse voir Livie déjà âgée. Un double menton y trahit la maturité. La tête est couronnée de laurier, ce qui veut dire que Livie est prêtresse d'Auguste, la couronne

de laurier étant le symbole du pontificat. C'est là, par conséquent, une représentation faite encore après la mort d'Auguste.

Mais la statue qui est au Louvre mérite toute notre attention. C'est un grand monument, plus beau que les autres, mieux conservé, sauf les attributs de Cérès, qui ont été restaurés. La coiffure est jolie. Les cheveux présentent ces ondulations qui sont particulières à ces magnifiques chevelures noires à reflets bleuâtres des femmes italiennes; des fleurs forment une couronne épaisse. Il y a, dans le visage, un embonpoint agréable, aimable, que le sculpteur n'a pas dissimulé; les traits en sont beaux, le cou a ces deux belles lignes qu'on appelle le collier de Vénus. Tout annonce une personne qui a pu inspirer de grandes passions. Le front est net, limpide, lisse; il a quelque chose d'inattaquable, comme la pureté matérielle de l'acier

bien poli; il semble que ni le ressentiment ni la colère ne sauraient y marquer leur empreinte, qu'une passion ne saurait s'y creuser, ni une idée s'y trahir; c'est ce qu'on appelle un front d'airain dans le bon sens du mot, un front prêt à tout et surtout à ne pas rougir. Les yeux sont un peu saillants; ils n'ont pas ce large encadrement de l'orbite des yeux grecs, et comme les artistes grecs sont portés à idéaliser leurs modèles, je suppose que Livie avait les yeux un peu plus saillants que ceux de la statue. Néanmoins, ce sont de beaux yeux, qui ont de l'harmonie, du caractère, de la puissance et même une assez grande tranquillité. Autant que la sculpture laisse émaner quelque chose du marbre silencieux, on devine un regard qui devait pénétrer facilement celui des autres et ne pas se laisser pénétrer lui-même.

Le nez est aquilin, légèrement relevé au

milieu de sa courbe, mais il a un autre caractère : les narines en sont pincées, comme si elles allaient rentrer dans le visage. L'habitude de se maîtriser, de se retirer sur soi-même, se trahit dans le jeu des cartilages qui forment l'extrémité du nez. En effet, si dans le visage humain la partie supérieure du nez est immobile, la partie inférieure, au contraire, se contracte sous l'influence des passions; il y a une très-grande expression de colère, de sensualité ou de compression morale dans les narines. Le nez de Livie accuse une véritable méchanceté; il a une expression opposée à l'expression du reste du visage, qui a de la grâce et du calme. Mais si vous arrivez à la bouche, alors la vérité se révèle. C'est une bouche jolie, exagérée dans sa petitesse; on se demande si la vérité pouvait en sortir. Dans les commissures de cette bouche si petite, sur ces lèvres minces, il

n'y a pas place pour l'expression d'un sentiment, pour le sourire, et soyez bien convaincus que ce n'est pas à plaisir qu'un sculpteur du temps d'Auguste s'est plu à faire cette bouche si différente de ces nobles bouches grecques bien ouvertes, qui présentent cette ligne célèbre qu'on appelait, du temps de David, l'arc d'Apollon, et qui était de tradition dans la sculpture de cette époque. Dans cette bouche, on voit plus que de la méchanceté, et si, dans le visage de Livie, un trait exprime la scélératesse, c'est celui-là.

Aussi, messieurs, prenez l'ensemble de la physionomie ; elle est à la fois sereine et impitoyable ; vous sentez dans cette figure quelque chose qui vous serre le cœur et vous charme tout à la fois, parce qu'elle réunit ces deux caractères extrêmes, la hauteur d'intelligence et la scélératesse.

Le charme principal de Livie, charme que la sculpture ne peut rendre et qu'on se figure aisément d'après le type romain d'aujourd'hui, c'était l'éclat du teint, la douceur de la peau, une fleur d'épiderme tendue sur un visage plein, avec un coloris discret incapable de trahir les mouvements du cœur. Le charme de la statue, c'est la beauté des draperies, l'élégance, l'expression de cette vertu qu'on appelle la vertu des matrones. Tout cela a été bien traduit par le sculpteur, si toutefois ce ne sont pas là des caractères impersonnels.

Un autre trait qui frappe, c'est une ressemblance singulière avec un oiseau de proie, non pas avec l'aigle, mais, grâce à la petitesse de la bouche et du nez, à la forme de l'œil et de l'arcade sourcilière, avec la chouette. Et ce n'est pas une satire que je veux faire. Ne croyez pas que ce soit là un type de laideur comme

chez les races du Nord. Il n'en est pas de même des races orientales; j'ai vu, en Orient, des femmes offrir cette ressemblance de la manière la plus frappante; Lavater, les rencontrant dans la rue, se serait arrêté devant elles. Cependant elles étaient très-belles. Je me rappelle, à Athènes, deux jeunes filles, deux sœurs fort jeunes, qui étaient charmantes, et qui avaient cette petitesse de la bouche et du nez que l'on remarque dans la statue de Livie; elles rappelaient la chouette.

Livie a été, dès les premiers jours de son mariage avec Auguste, possédée d'une ambition effrénée. Elle n'a point eu de vanité, elle n'a point eu le goût de l'ostentation et du luxe, elle a, toute sa vie, poursuivi un seul but, le pouvoir de son mari qu'elle inspirait, et le pouvoir de son fils Tibère, qu'elle espérait maîtriser comme elle avait guidé secrètement

Auguste. Mais ce qu'elle a aimé, dans son mari comme dans son fils, ce qu'elle a voulu garder au prix du sang et du poison, ç'a été la toute-puissance pour elle-même.

C'est en 716 que Livie a épousé Octave. — De 716 à 725, époque à laquelle les partis de Sextus Pompée et d'Antoine furent abattus, s'étend un espace de neuf ans. Pendant ces neuf années, messieurs, soyez persuadés que Livie, par sa prudence, ses bons conseils, sa modération apparente, sa connaissance des hommes, a exercé une action considérable sur son mari, dont la passion pour elle a été sans bornes; car jusqu'à son dernier jour Auguste a été aveuglé sur Livie (cela est remarquable pour un homme si défiant), jusqu'au dernier jour elle a eu sur lui un pouvoir absolu. Je suis convaincu que pendant ces neuf années s'est opérée la transformation du triumvir, qui auparavant

ne connaissait qu'un procédé politique, tout tuer, même son tuteur, même Cicéron, même ses amis, du moment qu'ils étaient un obstacle pour son ambition. Livie comprit que pour arriver à confisquer les forces de la république au profit d'un seul il fallait des moyens plus durables, et qu'il valait mieux s'assurer le cœur du peuple après avoir supprimé les âmes viriles qui avaient osé défendre la liberté. Remarquez combien on sent, dans les dernières guerres du triumvir, l'influence de Livie. C'est Livie qui fait des présents à Antoine, lorsque Antoine, maître de l'Orient, accable d'humiliations Octave qui n'est pas prêt, et lorsque Sextus tient la mer. Qu'est-ce que lui conseille alors Livie? La ruse, la temporisation, le silence. Elle fait épouser à Antoine la sœur d'Octave : il la chasse une première fois, on la lui renvoie avec des présents, avec de l'argent et des

troupes, c'est-à-dire avec ce qu'il y a de plus précieux pour lui, de plus dangereux pour Octave. Pourquoi? Parce qu'on n'est pas prêt, parce qu'il faut tromper un adversaire qu'on ne peut encore vaincre. Julie, fille d'Octave, est fiancée, à deux ans, au fils d'Antoine, Antyllus, qui en a dix. Tout devient diplomatie, réserve, piége, jusqu'au jour où les esprits des Romains sont excités contre Antoine et les forces d'Octave capables de vaincre. C'est Livie qui soumet au frein ce jeune triumvir féroce et impétueux, qui lui conseille la politique expectante et la patience. Ce n'est pas elle qui a épousé le machiavélisme d'Auguste, comme le veut Tacite, c'est lui qui a épousé le machiavélisme de Livie, et qui insensiblement a été façonné par elle, de manière à devenir le maître de Rome et du monde.

Mais, messieurs, si vous voulez aller jusqu'à

la fin de la carrière d'Auguste, vous verrez que de temps en temps il échappe à cette domination, que son vrai caractère reparaît quand Livie n'est pas là et que ses passions le surprennent à l'improviste ; le lendemain il y a une correction, un tempérament, un retour de prudence, parce que la femme ramène le mari dans la ligne de conduite qui lui a donné le pouvoir et qui peut le lui conserver. On sent que l'âme de l'empereur est une étoffe rude que double, retient, assouplit une étoffe plus douce mais plus forte encore, l'âme de Livie. L'association de ce couple terrible a fondé l'éternelle servitude du peuple romain.

Aussi semble-t-il qu'il faille s'incliner et s'écrier : « Heureux Auguste ! il a le monde « dans sa main, il a un foyer chaste, une « femme qui est le meilleur des conseillers « et lui suggère une politique admirable, qui

« l'aide à déjouer les conspirations, qui l'avertit de la valeur des hommes, qui écarte ceux qui sont dangereux, lui indique ceux qu'il doit choisir et qui peuvent lui être utiles. Enfin, cette vieille légende romaine de Numa consultant la nymphe Égérie est devenue une réalité. Égérie, c'est Livie, et il semble que l'empereur ait ici-bas le bonheur le plus parfait auquel un souverain absolu puisse prétendre, la tranquillité au dehors et au dedans, la paix dans l'empire et dans sa maison. »

Eh bien, messieurs, c'est là qu'il faut chercher le contre-poids moral, et qu'il faut découvrir le châtiment, non le châtiment dans la personne de Livie, puisque jusqu'au dernier jour Octave et Auguste, confondus en un seul, seront éblouis par Livie et aveuglés sur ses défauts et sur ses crimes. Le châtiment, ce seront les crimes que Livie va commettre les uns après les autres

pour briser tous les appuis d'Auguste, pour supprimer ce qu'il a de plus cher, sa race et l'hérédité dynastique, jusqu'à ce qu'elle arrive à son but; quand l'empereur deviendra un obstacle, elle fera disparaître l'empereur lui-même, quelques jours ou quelques mois avant l'heure marquée par la nature.

Neuf obstacles ferment à Tibère le chemin du trône. Livie ne les a pas tous supprimés, la fatalité a aussi travaillé pour elle; mais il y en a six pour lesquels elle a aidé la fatalité. Livie n'entra que sur le tard dans la voie des crimes domestiques. Pendant les premières années de son mariage, elle pouvait espérer des enfants d'Auguste. Celui-ci ne devint maître du monde qu'à l'âge de trente-cinq ans; plusieurs années furent nécessairement employées à pacifier les esprits, à affermir l'avenir, à discipliner le sénat. Tout cela suffisait à remplir

les rêves de Livie, et la préoccupation de la succession d'Auguste ne s'imposa pas à son esprit. Mais le jour où Auguste commence à vieillir, elle qui se sent toujours jeune et capable d'aller jusqu'à la fin du siècle se demande ce qu'elle deviendra quand un des héritiers légitimes de son mari, quand un prince d'un sang qui n'est pas le sien montera sur le trône; elle s'aperçoit que l'instrument sur lequel elle s'appuie lui fera défaut, elle frémit, elle en cherche un autre, et cet autre ce sera Tibère, le fils de son premier lit.

Je vous ai dit que neuf obstacles séparaient Tibère et Livie du trône. Il y avait d'abord deux têtes qu'Auguste chérissait, qui lui tenaient de bien près et qui étaient l'objet de tous ses soins. C'était sa sœur Octavie et le fils de sa sœur, le jeune Marcellus.

Octavie avait épousé Marcellus, descendant

du vainqueur de Syracuse, un des plus beaux noms de Rome. Elle en avait eu plusieurs enfants, un fils qui portait le même nom que son père, et deux filles. Après la mort de Marcellus, elle épousa Antoine, dont elle eut deux filles. Comme elle n'avait qu'un enfant mâle, il était désigné pour être le successeur d'Auguste.

Octavie était une personne d'un caractère doux, charmant, qui a été toute sa vie le jouet des événements politiques. Mariée à Antoine, qui n'était pas un personnage fort recommandable et qui était un détestable mari, elle supporta ses insultes sans se plaindre, en faisant ses efforts pour rapprocher les deux rivaux. Elle apparaît comme l'ange de la conciliation entre les beaux-frères, allant de l'un à l'autre, portant le rameau d'olivier d'Occident en Orient, et d'Orient en Occident.

Nous voudrions avoir une image d'Octavie.

dont la douce personnalité repose les yeux, comme la vue d'une oasis dans le désert, au milieu de ces figures d'hommes et de femmes sanguinaires. Malheureusement cela est difficile. Octavie ne s'est pas prêtée à être représentée par l'art. Quand elle était jeune, son frère n'était pas arrivé à la toute-puissance. Dans les dernières années de sa vie, qui fut courte, elle ressentit une douleur profonde de la perte de son fils Marcellus, et ne voulut donner accès ni aux poëtes, ni aux artistes. Sa mort coïncide, non avec la fin, mais avec le commencement du règne d'Auguste, et c'est à la fin de ce règne que se multiplient les images de tous les membres de la famille impériale, pour Rome et pour les municipalités. La seule médaille d'Octavie que l'on ait, et qu'on ne croit même pas authentique, est une médaille d'argent qui est au musée de Vienne,

et qui a été publiée par Eckhel, conservateur de ce musée, mais avec toutes sortes de réserves.

D'un côté de cette médaille on voit deux têtes affrontées, une tête de femme avec un petit croissant, une tête d'homme avec l'étoile des *Iulii*. C'est Octavie et son frère Octave. Sur le revers, il y a une seule tête, celle de Tibère, et l'on se demande ce qu'Octavie a eu de commun avec Tibère.

On peut répondre que cette monnaie a peut-être été frappée sous ce prince, afin de le rattacher plus étroitement à la famille d'Auguste.

Dans la collection de M. Louis Fould, qui a été vendue il y a quelques années, on admirait un très-beau buste de basalte vert qui est maintenant au Louvre. Ce buste, on a toujours voulu que ce fût celui d'Octavie. La coiffure est, il est vrai, celle du temps d'Auguste, mais

rien ne prouve que ce soit la représentation de cette princesse. Et cependant il y a dans ce buste je ne sais quel charme qui me persuade et me séduit. C'est que cette tête, quoique de basalte, c'est-à-dire sculptée dans une matière ingrate qui résiste au ciseau de l'artiste et qu'il faut travailler à la molette, comme le diamant, a une telle expression de douceur et de bonté, qu'elle répond à ce que l'histoire nous dit d'Octavie. De beaux yeux respirent une douceur que les années ne feront pas disparaître. La bouche comme le regard ont quelque chose d'aimable, de dévoué, qui trahit une personne toujours prête à se sacrifier pour les autres ; on y sent cette bonté que j'appellerai la bonté italienne, pleine d'abandon, de grâce irréfléchie, d'insouciance de soi et d'attrait vers les autres.

Je voudrais que le buste du Louvre fût un

portrait authentique d'Octavie, parce que c'est bien la physionomie que, d'après l'histoire, on prête à cette sœur d'Octave, si peu semblable, si opposée à son frère.

Auguste avait donc pour héritier présomptif Marcellus. Marcellus avait été fait pontife avant l'âge, tribun avant l'âge : son oncle le préparait ainsi à l'exercice du pouvoir suprême qui l'attendait.

Mais ce jeune homme tomba malade brusquement. Son médecin était le médecin de Livie; il s'appelait Musa. Comment fut-il soigné? Très-bien, évidemment, mais il mourut sans cause apparente, sans qu'on pût expliquer quelle maladie l'avait emporté. Il avait vingt et un ans. La statue que l'on croit le représenter montre un jeune homme très-fort, très-bien constitué, mais il mourut.

De tous les côtés, dans Rome, on répandit le

bruit qu'il avait été empoisonné, et les écrivains qui ont voulu louer la famille impériale, Dion entre autres, ont trouvé d'assez singulières raisons pour écarter cette accusation de la personne de Livie : « Cette année-là, dit-il, il y eut « beaucoup de maladies à Rome, et l'année « suivante surtout fut extrêmement malsaine. » Mais il est resté chez les autres historiens la conviction que Marcellus était mort violemment. Or qui avait intérêt à le perdre? Une seule personne, celle qui voulait ouvrir les voies à Tibère. Marcellus mort, Octavie eut une douleur dont la poésie nous a gardé le souvenir; elle ne voulut donner accès auprès d'elle ni aux sculpteurs, qui prétendaient représenter les traits de son fils, ni aux lettrés, ni aux poëtes, qui proposaient des consolations à son deuil. Elle se renferma dans la solitude la plus profonde et mourut dix ans après Marcellus.

Qui ne connaît la légende que l'art et surtout les vers de Virgile ont immortalisée? C'est un des traits les plus sympathiques du règne d'Auguste que cette scène où Virgile est représenté lisant ses vers dans la maison du Palatin, en présence de l'empereur et de sa sœur, Octavie s'évanouissant tout à coup sur les genoux d'Auguste, celui-ci versant des larmes de regret et payant au poëte pour chacun de ses vers une somme qui équivaut à deux mille francs de notre monnaie.

C'est là, en effet, un des épisodes les plus touchants du règne d'Auguste; mais j'ai bien peur qu'il ne soit pas vrai. Il est un écrivain qui, plus que personne, a fait l'éloge d'Octavie et de Marcellus. C'est celui qui fut plus tard le précepteur de Néron. Sénèque nous a laissé le récit le plus détaillé de la douleur d'Octavie; il nous décrit ses démarches, il nous apprend

qu'elle s'est enfermée dans un isolement absolu. Or Sénèque ne dit cependant rien de cette scène. Il ne fait même pas allusion à la lecture de Virgile.

A quelle époque cette lecture a-t-elle été racontée? Elle l'a été pour la première fois l'an 304, par un certain commentateur qui s'appelait Donatius. Ce Donatius, commentant Virgile, raconte cette légende trois siècles après la mort de Marcellus, pour la première fois. Et comment Donatius avance-t-il ce fait? Dans ses notes, en employant la forme incertaine : *On dit*. Plus tard, sous le règne d'Honorius, se présente un autre commentateur de Virgile, Servius. Quoique plus éloigné encore, il change la forme incertaine de la légende en affirmation. Il dit : *il est certain* que Virgile a lu ces vers. Comment pouvait-il savoir à l'époque d'Honorius ce qu'on ne savait pas un siècle avant?

Cette tradition a donc aussi peu de valeur que celle de Bélisaire aveuglé par l'ordre de Justinien et mendiant aux portes de Constantinople. Mais quelle que soit son authenticité, elle vivra, parce que la poésie et l'art s'en sont emparés, et ce n'est pas nous qui la répudierons, car elle a fourni le motif d'une des plus belles compositions de M. Ingres.

Je ne trouve qu'un seul monument iconographique qu'on rapporte à Marcellus : c'est une des statues découvertes dans cette basilique d'Otricoli, dont je vous ai parlé à propos de Livie. La tête est forte, carrée, trapue, dans les épaules; la statue est bien posée du reste, la bulle d'or pend sur la poitrine. On est convenu de reconnaître dans cette statue l'image de Marcellus, mais cela me paraît difficile. D'abord, les statues de la basilique d'Otricoli paraissent d'une date postérieure à la mort d'Auguste.

puisque Livie n'a été prêtresse qu'après cette mort. Ce serait donc sous Tibère qu'aurait été fondée cette basilique, alors que Marcellus était mort depuis longtemps, et que bien d'autres personnages de la famille d'Auguste avaient disparu après lui. D'ailleurs pourquoi cette bulle d'or? Marcellus étant mort à vingt et un ans. c'est avec les attributs de cet âge qu'on l'aurait représenté et non vêtu de la robe prétexte et portant la bulle, insigne des enfants. J'ajouterai que la tête a une expression de concentration et de dureté surprenante. Le front surtout offre un grand travail de muscles; il est contracté et deux grosses bosses surmontent les sourcils. Tout cela exprime l'effort et fait penser aux bustes de Caracalla. Ce n'est point la physionomie qu'on suppose à Marcellus, ce beau lis qui s'incline sur sa tige. Si cette statue était bien celle du jeune prince, j'aurais peine à croire

que ce prince eût été destiné à ramener l'âge d'or sur la terre. Dans ce cas, voyez ces pauvres Romains où ils en sont déjà réduits : à n'adorer comme de bons princes que ceux qui meurent avant l'âge ! Marcellus meurt : ah ! il aurait fait le bonheur du monde ! Après lui, Caïus César meurt à vingt-trois ans : quel grand homme ! Puis Lucius César meurt à vingt ans : quand les Romains en parlent, c'est avec l'expression de la douleur la plus profonde. Il en sera ainsi de tous, ainsi de Drusus, frère de Tibère, ainsi de Germanicus, qui, du moins, mérite réellement ces regrets. Britannicus lui-même est resté dans l'histoire comme le type des princes destinés aux délices du monde, quand ils seront ses maîtres. Les peuples asservis ressemblent aux femmes romanesques qui se consolent de la réalité par des soupirs et par des rêves.

Il reste donc sept obstacles devant l'ambition

de Livie. Les deux plus redoutables sont Agrippa et Mécène, Agrippa surtout, qui aurait succédé à l'empire comme gendre d'Auguste, esprit clairvoyant, main ferme, général consommé. Mais la fatalité servit bien Livie. Agrippa mourut avant Auguste, et Livie n'eut plus à se défier d'un homme énergique, capable de veiller sur toute sa famille et de la protéger. Quant à Mécène, le négociateur fin et pénétrant, le conseiller habile et le courtisan sincère d'Auguste, son ami dévoué et vigilant, autant que le permettait un indolent égoïsme, il est à craindre plus que personne. La fatalité est là, Mécène meurt après Agrippa, et ces deux hommes considérables laissent la voie libre à l'ambition de Livie. Alors les coups vont être frappés presque sans répit. Voici d'abord la fille d'Auguste, Julie, la trop fameuse Julie, dont nous retracerons bientôt la vie scanda-

leuse, mais qui était une mère, qui aurait défendu ses enfants avec la fureur d'une lionne, Julie, femme d'une grande fierté, d'une intelligence vive et d'une rare audace, qui écrasa Livie de ses mépris. Quand l'heure fut venue, Livie, qui avait fermé les yeux sur les débordements de Julie, jugea opportun de lever le voile, montra à Auguste ce qu'il était censé ignorer, et suscita dans son âme une de ces colères qu'elle se gardait de dompter. L'empereur, dans l'indignation de sa majesté offensée, exila sa fille et envoya au sénat la liste de ses amants, avec un mémoire à l'appui, lu solennellement par le questeur. Julie une fois déportée, ses enfants, quoique adoptés par l'empereur, se trouvèrent sans défense.

Le premier atteint est Lucius César. A peine dans sa vingt et unième année, il va à Marseille et tombe malade très-légèrement. On ne

sait quel est son mal, il meurt. Son frère, Caïus César, a fait une première expédition, il a livré quelques combats heureux aux Parthes, il a senti le fer de l'ennemi, il a été blessé, mais sa blessure est insignifiante, une pointe de flèche l'a effleuré, il est soigné avec beaucoup d'attention, il tombe en langueur, et il meurt. Personne n'entend qu'une écorchure faite par une flèche qui n'était pas empoisonnée pût produire la mort, mais il meurt. On s'aperçoit trop tard qu'il avait pour compagnon un homme qui était l'âme damnée de Livie, Lollius, et que Lollius avait présidé à tous les soins qu'on lui avait donnés.

Le troisième fils de Julie est adopté à son tour. Celui-là est à Rome sous les yeux d'Auguste, qui le garde avec un soin particulier, parce qu'il est le dernier espoir de sa race. Mais un jour Auguste découvre, ou plutôt on

lui fait découvrir que ce petit-fils, qui s'appelait Agrippa Posthumus, a un naturel dur et farouche. Agrippa aime la pêche à la ligne; ses camarades, ses petits flatteurs, l'ont surnommé Neptune; il va souvent à Ostie et se promène en barque. On voit là quelque chose de terrible! Auguste se sent si bien prévenu contre son petit-fils, qu'il le déporte. Il avait été désigné pour l'empire, doté richement, il avait des revenus considérables; on casse l'adoption, on confisque tous ses biens, on les donne à la caisse militaire, on le transporte à Sorrente, et bientôt, comme l'on s'aperçoit que Sorrente est trop riant, on l'envoie plus loin dans une île presque déserte, voisine de la Corse, dans l'île Planaria.

Les monuments ne nous font point connaître Agrippa, car on ne peut citer qu'une médaille frappée dans la province, sur laquelle on voit une tête qui rappelle Julie, et trois petites têtes,

dont on distingue à peine les traits, qui sont celles de ses fils, Lucius et Caïus César, et Agrippa Posthume, qu'on nommait ainsi parce qu'il était né après la mort de son père. Quant aux deux bustes charmants qu'on montre au Vatican à côté de celui d'Auguste enfant, et où l'on reconnaît Caïus et Lucius César, ce n'est qu'une supposition, car il n'y a pas de preuves.

Agrippa est écarté, mais cela ne suffit pas, parce qu'Auguste peut mourir à l'improviste ; l'armée et le sénat peuvent aller chercher Agrippa à Planaria, qui n'est pas assez loin, et alors malheur à Tibère !

Aussi l'histoire n'a-t-elle pas craint d'insinuer que le dernier forfait de Livie a été d'empoisonner son mari lui-même. Il semble invraisemblable qu'une femme se résolve à cette extrémité après cinquante ans de mariage. Mais considérez attentivement, messieurs, la déduc-

tion des faits. Auguste avait eu un de ces retours que les cœurs les plus fermes ont dans leurs derniers jours. Il avait soixante-seize ans, il voyait tous ses amis disparaître l'un après l'autre; il avait transporté ou laissé tuer ses enfants et ses petits-enfants. Dans cette solitude, un jour de tristesse, il fait venir un sénateur qu'il jugeait digne de sa confiance, Fabius Maximus, descendant de la grande famille Fabienne; il lui commande d'équiper secrètement une galère et il s'embarque. Il part avec lui en secret, sans prévenir Livie. Vous n'avez pas oublié qu'il avait peur de Livie, et j'en ai cité un trait caractéristique : quand il devait causer avec elle de choses graves, il écrivait d'avance ce qu'il voulait dire, et cette précaution lui paraissait une des nécessités de sa vie privée. Mais dans ses derniers jours, lorsqu'il sent que tout l'abandonne, il éprouve un secret

désir de voir son petit-fils; il se cache de Livie et se rend dans l'île Planaria avec Fabius Maximus; il se fait amener Agrippa, il le prend dans ses bras et pleure. Voilà des larmes auxquelles je crois plus qu'à celles que Virgile lui a fait verser sur Marcellus; c'est son dernier espoir, ce petit-fils qu'il a si injustement traité. Il revient et recommande à Fabius de garder le plus grand secret. Mais Fabius sait que l'empereur n'était pas le seul maître, que Livie avait des armes terribles, et il dit tout à Livie. Un jour après il avait cessé de vivre, et l'on entendit Livie s'accuser de sa mort. Mais le lendemain Auguste mourait à son tour. L'histoire raconte qu'il aimait à cueillir des figues dans son jardin, et que Livie, ce jour-là, lui en présenta et qu'elle en mangea avec lui; celles qu'elle lui présenta étaient empoisonnées, celles qu'elle mangea ne l'étaient pas.

Auguste mourut quelques mois plus tôt que ne le voulait la nature, mais il mourut en temps opportun pour les projets de Livie. Elle cacha sa mort, elle fit monter un centurion sur une galère; cette galère fit force de rames, et le dernier acte qui devait donner la toute-puissance à Tibère s'accomplit. Agrippa Posthume fut tué : alors seulement la mort d'Auguste fut publiée et sa succession ouverte. Il n'y avait plus qu'un successeur, adopté par Auguste, maître des légions et du Sénat : c'était Tibère.

Messieurs, telle est cette femme, en apparence le bon génie d'Auguste, en réalité une marâtre pour la famille impériale et un fléau pour la chose publique, car elle a fait disparaître des princes qui auraient pu faire le bien et qui avaient, en tout cas, des instincts préférables à ceux de Tibère. Vous me demanderez quelle fut la fin de Livie. Elle partage d'abord

l'empire avec Tibère et le sénat lui décerne des honneurs tels, qu'elle excite la jalousie de son fils. Tibère va à Caprée pour échapper à cette domination ; quand il se sent le plus fort, il témoigne à sa mère tous les mépris qu'elle mérite, il défend au sénat de l'honorer, la renvoie dans sa villa, et pendant trois ans elle ne voit pas une seule fois ce fils à qui elle a tout immolé, même son mari. Elle meurt sans influence, délaissée, pleine de dépit, sinon de remords. Et après sa mort, il semble qu'elle soit pour le monde un objet d'horreur. Son cadavre se décompose. On attend en vain que l'empereur manifeste sa volonté. L'empereur ne répond pas, et c'est quand le corps tombe en putréfaction, qu'il donne l'ordre de le brûler. Il n'est pas même venu voir sa mère à son lit de mort. Elle a fait un testament, son testament n'est pas ouvert, il reste une lettre morte, dit

Tacite, et il ne fut exécuté que sous Caligula. Il y avait un usage dans la famille impériale : c'était de consacrer les souverains morts, consécration qui les rangeait parmi les dieux; Tibère refusa cette gloire à Livie. Tous les honneurs que voulut lui rendre le sénat, Tibère s'y opposa, de façon que la mémoire de Livie fut avilie par celui même qui avait profité de tous ses crimes.

Livie n'est donc pas seulement l'explication du caractère et du règne d'Auguste, elle est son bourreau. Les crimes qu'il avait commis étant jeune, elle les retourne contre lui. C'est Livie qui fait tuer un à un ceux qui sont appelés à lui succéder, et qui commet autant de forfaits pour détruire la famille d'Auguste, qu'il en avait commis lui-même pour préparer sa grandeur.

L'empereur Claude a fait diviniser Livie, en l'appelant *diva Augusta*. Claude. qui était faible

de tête, avait cru honorer ainsi la famille impériale. Certes, le nom d'*Augusta* est bien mérité, car Auguste sans Livie serait resté le triumvir Octave. C'est qu'en effet elle a été l'inspiration politique d'Auguste, elle a régné avec lui et derrière lui, après l'avoir transformé. Elle a brisé l'instrument quand il est devenu inutile. elle a supprimé sa race pour lui substituer Tibère. Elle fait pressentir, par l'audace de ses crimes, l'époque qui va suivre. Elle est le précurseur des passions égoïstes, effrénées, qui vont déterminer l'histoire de l'empire romain, et, en même temps, il faut qu'elle reste pour la postérité la personnification du châtiment attaché aux flancs d'Auguste.

IV.

JULIE ET SON PÈRE.

On dit souvent que le despotisme est la punition des peuples qui abdiquent, renoncent à leurs devoirs et se complaisent dans un sommeil politique et administratif. Mais quel est le châtiment de ceux qui ont été les instruments de cette punition, et qui sont arrivés à la domination au mépris des lois, de la justice et parfois de l'humanité? Même pour ces grandes sérénités consacrées en quelque sorte par l'assentiment de l'histoire et par les complaisances de la postérité, le châtiment exista toujours.

Pour ce qui regarde Auguste, je vous ai montré que c'est dans sa maison, dans l'intérieur de sa famille, qu'il faut chercher le châtiment que l'histoire ne met pas au grand jour. Je vous ai tracé le portrait de celle qui fut à la fois la femme, la complice et la confidente d'Auguste : Livie, cette amie apparente, avait été son fléau secret, le fléau de sa famille, le fléau de ses descendants jusqu'au dernier degré, et, comme le dit énergiquement Tacite, la marâtre de la chose publique.

C'est l'expiation d'une politique tortueuse, compliquée, hypocrite. Il y eut une autre expiation aussi nécessaire, que l'histoire ne nous refusera pas. Je vous ai dit, messieurs, que dans sa jeunesse aussi bien que dans son âge mûr Auguste avait été un débauché sans scrupules, que les débauches du triumvir avaient été compliquées de sang, et que celles de l'em-

pereur n'avaient pas été moins odieuses, favorisées qu'elles étaient par la complicité de Livie et par le prestige du pouvoir absolu ; il suffisait d'une litière envoyée à la première des matrones romaines pour la forcer de venir au Palatin, et de se livrer comme la dernière des esclaves. Vous ai-je raconté l'histoire d'Apollodore, qui avait été le précepteur d'Auguste, et qui, voyant une jeune femme désespérée d'être mandée ainsi au palais, entra dans la litière à sa place, et montra à l'empereur que des conspirateurs pouvaient faire ce qu'il avait fait, usant du même stratagème pour s'introduire auprès de lui ? Ce fut toute la morale qu'Auguste tira de cette aventure. Mais la grande leçon devait lui être donnée par sa fille unique, par son propre sang, par la belle Julie. Lorsque Auguste, arrivé au déclin de sa vie, parle de ses chagrins trop publics, il prend un vers

d'Homère, et, se l'appliquant, il dit : « De deux choses l'une : ou bien j'aurais dû vivre sans épouse, ou bien mourir sans enfants. »

Ce mot, messieurs, est une révélation : il n'est que trop justifié par les faits.

Auguste avait eu deux femmes avant Livie : une jeune fille de la famille Claudia, qu'il avait répudiée avant qu'elle fût nubile, puis Scribonia, dont il avait eu Julie. Mais à peine Scribonia fut-elle relevée de ses couches, qu'il la répudia pour crime d'adultère. Le crime était-il vrai ? Je le crois, car Octave n'avait pas besoin de prétexte pour répudier Scribonia, le divorce étant passé dans les mœurs romaines; seulement, il faut ajouter qu'immédiatement après avoir répudié Scribonia il épousa Livie, pour laquelle il avait conçu une passion effrénée. Il est donc possible que les accusations contre Scribonia fussent d'autant plus violentes, que

son désir d'épouser Livie était plus grand.

Julie était née l'an 715 de Rome. Dès sa naissance, cette jeune fille destinée à avoir beaucoup d'amants se trouva, par les combinaisons politiques de son père, destinée à plusieurs maris successivement. A l'âge de deux ans, on la fiança à un fils du triumvir Antoine, qui avait dix ans et qui s'appelait Antyllus. Vous reconnaissez déjà l'influence de Livie et cette politique adroite qui enchaînait Antoine par des alliances jusqu'à ce qu'on pût le combattre et le renverser. L'histoire cite ensuite — ce doit être une raillerie d'Antoine — des fiançailles avec Cotison, roi de Gètes; d'autres, à quatorze ans, avec Marcellus, neveu d'Auguste, adopté par l'empereur et destiné à lui succéder.

Marcellus meurt, la main de Julie était libre de nouveau. En 732, elle avait à peine dix-sept ans, Auguste la donne à Agrippa, déjà

marié à sa nièce Marcella, fille d'Octavie, et qui avait des enfants. Auguste le força à répudier Marcella afin d'épouser sa fille Julie et d'être son successeur désigné à l'empire. Agrippa mourut après onze ans de mariage ; même politique d'Auguste : il fait répudier à Tibère sa femme Agrippine, qu'il aimait. Tibère devient à son tour le mari de Julie. Selon les idées modernes, il y aurait là comme une série d'incestes, outre le scandale d'unions ainsi faites et défaites. La réflexion n'est pas de moi, mais de La Harpe, qui laisse échapper cette remarque en rédigeant une note qu'on trouvera insérée dans sa traduction de Suétone.

Julie fut élevée sévèrement. Auguste tint à ce qu'elle eût l'enseignement étendu qu'on donne d'ordinaire aux hommes et, en même temps, les vertus de la femme. Il voulut qu'elle apprît à filer la laine. Livie lui donnait le bon exemple.

Même quand elle fut plus grande, Auguste la surveillait de loin et se faisait donner des rapports exacts sur tout ce qui l'entourait.

Ainsi, un été, afin de la soustraire au mauvais air de Rome, aussi dangereux à cette époque qu'aujourd'hui, on avait envoyé Julie prendre les bains de mer de Baïa. Auguste apprit qu'un jeune patricien de bonnes mœurs et d'un caractère sérieux, de qui l'on ne pouvait se défier, s'était approché d'elle sur le rivage pour la saluer. Immédiatement il écrivit à ce jeune homme pour lui faire les reproches les plus vifs, disant que cette simple démarche était une inconvenance, qu'il avait manqué à ce qu'il devait à elle et à l'empereur. Ce fait montre avec quelle vigilance Auguste gardait sa fille. La culture des arts s'ajoutait à la forte éducation qu'il lui faisait donner. Mais il y avait une chose qu'il oubliait et qu'un autre que

moi saurait bien mieux vous dire, car il se fait en ce moment au Collége de France un cours qui a un très-grand et très-légitime succès, celui de M. Legouvé, sur les pères et les enfants.

Or, M. Legouvé vous rappellera, messieurs, en termes chaleureux et éloquents, ce qu'Auguste oubliait : c'est que les meilleures *leçons* des parents ne sont rien auprès des *exemples* qu'ils donnent. Auguste était sévère pour Julie, mais il lui donnait l'exemple de la plus tranquille et inaltérable immoralité. C'est pourquoi tant de soins furent inutiles. A peine émancipée par le fait de son mariage, parce qu'étant fille de l'empereur elle avait le pied sur la gorge de son mari, Julie ne connaît plus de frein et se lance dans une des vies les plus dévergondées dont l'empire romain puisse donner l'exemple. A peine est-elle mariée à Agrippa, déjà Rome

peut nommer son amant préféré, Sempronius Gracchus, un des beaux noms de Rome. C'était un triste emploi de ses loisirs pour un héritier des Sempronius, mais il n'était pas seul. Bientôt se groupe autour de Julie une foule de jeunes patriciens uniquement amoureux du plaisir, ne recherchant que le scandale, ne respectant ni la patrie ni l'honneur. Pour comble de misère, ils sont en quelque sorte excusables. Qu'ont-ils à faire? Rien. Tous les généraux sont des princes de la famille impériale, les fonctions publiques sont toutes dans les mains de l'empereur ou des siens, de sorte qu'exclus de la vie des camps, de la vie politique, de la tribune et des assemblées, ces descendants des grands hommes de la république se jettent avec une passion effrénée dans les plaisirs, inutiles à eux-mêmes, inutiles à leur pays, bons uniquement à former le cortége de Julie. La faute

n'appartient pas seulement à cette génération, mais à la couardise de leurs pères et surtout au despotisme d'Auguste, qui tarit dans sa fleur l'énergie civique, le travail généreux, le patriotisme.

Julie était débauchée, non pas avec mesure, mais plutôt avec un certain calcul, car il faut remarquer que c'était une personne d'infiniment d'esprit. Elle avait de la légèreté dans les idées, mais avec de l'orgueil. Sa vanité n'était pas seulement une vanité extérieure empruntée à sa beauté, se manifestant par une grande affectation de coquetterie dans la toilette : c'était un orgueil profond, convaincu, et, en quelque sorte, de race. A peine son père monté sur le trône, elle se sent au-dessus de toutes les femmes, elle pousse à l'extrême l'estime de son sang, dont la source est proclamée divine et chantée par les poëtes

contemporains. Ce sentiment aristocratique, elle le garde au sein des excès auxquels elle va se livrer, et au milieu desquels elle conserve une telle fierté, une tenue si hautaine, que pendant bien des années elle en impose non à la cour, qui voit tout, mais à son père Auguste.

Il paraît certain, en effet, que pendant longtemps Auguste ne sut point quelle était la conduite de sa fille; il avait vu seulement une coquetterie folle et des symptômes qu'il était impossible à un père vivant régulièrement avec sa fille de ne pas surprendre. L'histoire nous a conservé quelques petites scènes de famille qui ôtent toute illusion sur ce sujet.

Un jour, Julie se présente devant son père avec un costume d'une beauté, d'une richesse et d'un luxe presque blessants, blessants surtout pour Auguste, qui voulait que dans sa maison il y eût de la gravité et une simplicité

propre à rappeler les mœurs de la république.

Auguste fronça le sourcil et fit des reproches violents à sa fille. Le lendemain, elle revint avec un costume simple, digne d'une matrone, d'une mère de famille. Auguste lui en fit des compliments ; elle lui répondit avec une finesse et une hypocrisie qui sentent la fille d'Auguste : « Hier, j'étais costumée pour plaire à mon mari ; aujourd'hui, pour plaire à mon père. »

Une autre fois, deux loges avaient été réservées, au théâtre, pour la famille impériale : dans l'une était Livie ; dans l'autre, Julie. Livie, personne austère, de mœurs irréprochables, qui nourrissait une ambition trop vaste pour la compromettre par des plaisirs inutiles, Livie était entourée d'hommes âgés ; sa tribune avait un aspect de gravité et tout à fait bon air. Au contraire, Julie avait une tribune remplie de jeunes fous, aux vêtements éclatants, les doigts

chargés d'anneaux et de pierres précieuses, attirant les regards et provoquant le scandale par leurs rires. Auguste fut plus scandalisé que personne; il écrivit quelques mots sur ses tablettes et fit porter ces tablettes à sa fille. Il lui reprochait de n'avoir autour d'elle que des hommes trop jeunes. Elle lui répondit avec une sorte d'enjouement : « Soyez tranquille, ils vieilliront avec moi. »

Son père ne lui ménageait pas les réprimandes, et il lui faisait sentir souvent qu'il voulait plus de gravité, et, parfois, mettait le doigt sur la plaie. Un jour, il lui dit : « Ma chère fille, que préférez-vous : être chauve, ou porter des cheveux blancs ? » Elle lui répondit : « Je ne sais où tend cette question, mais je ne voudrais pas être chauve. — Alors, dit Auguste, pourquoi donc vous faites-vous arracher les cheveux par vos esclaves? » et il lui montra

sur sa robe un cheveu blanc qu'on y avait laissé en l'épilant. Julie avait les cheveux noirs, et, comme il arrive aux chevelures de cette nuance, il s'y glissait des fils d'argent.

Croire qu'il y avait entre le père et la fille beaucoup d'affection, ce serait se mettre en contradiction avec les témoignages historiques, car il semble que Julie avait pour son père, tout en étant très-orgueilleuse d'être sa fille, du dédain et même une nuance de mépris. Ce mépris était-il pour sa conduite politique, ou pour sa conduite extérieure, pour cette tenue générale qui, aux yeux du vulgaire, constitue la dignité ? Auguste était très-simple, et cela choquait Julie. Un jour, un ami de son père, peut-être Agrippa lui-même, lui disait : « Pourquoi ne suivez-vous pas l'exemple de votre père ? Voyez comme il se garde de froisser les autres hommes, comme il évite de blesser leur amour-propre par de

trop beaux costumes et de trop riches parures, comme il prend à tâche de ne pas leur faire sentir qu'il est le maître de l'empire ! » Alors Julie répondit : « Mon père ne sait ce que c'est que de conserver sa dignité ; quant à moi, je sais et je n'oublierai jamais que je suis la fille de l'empereur. »

Cet orgueil de race, dont elle était possédée et qui était un des traits saillants de son caractère, lui inspirait du dédain et même une sévérité plus vive pour cette hypocrisie qu'affectait son père et qui le faisait tomber à genoux devant le peuple, en le suppliant de ne pas l'appeler dictateur, alors qu'il était, en réalité, bien plus qu'un dictateur.

Elle poussait cet orgueil jusqu'aux dernières limites ; il était effréné comme ses passions ; elle l'a prouvé par un mot effrayant à redire. Cependant il faut aller jusqu'au bout : ce qu'a

dit une personne de famille impériale, pourquoi n'oserais-je pas vous le répéter? Elle avait cinq enfants d'Agrippa, trois fils que je vous ai nommés et dont je vous ai raconté les courtes destinées, et deux filles, Julie et Agrippine. Ces cinq enfants ressemblaient d'une manière frappante à leur père; cela étonnait tout le monde, surtout les familiers de Julie, qui se gênaient peu avec elle, et qui demandaient un jour comment il se faisait qu'avec la vie qu'elle menait ses cinq enfants fussent des portraits véritables d'Agrippa. « Je ne prends jamais de passagers, répondit-elle, que quand le chargement est complet. »

Cela fait frémir, n'est-ce pas? et il y a quelque chose d'horrible dans cet orgueil de race s'associant à la dépravation la plus profonde, et introduisant le calcul dans la débauche. Mais vous allez voir dans la conduite de Julie un

acte plus grave encore que ces paroles, qui sera une expiation pour son père et une cause de ruine pour sa jeune famille.

Julie trouva que le scandale de la vie qu'elle menait ne suffisait pas. Elle se mit à courir les rues, comme le fera plus tard Messaline, et une nuit, entourée de son cortége de jeunes débauchés, elle monta dans la tribune aux harangues, dans ces rostres qui avaient été pendant cinq siècles le sanctuaire de la république, de la liberté, et qui ne servaient plus guère qu'à de tristes cérémonies au temps d'Auguste. Cependant la tribune avait servi la veille même à l'empereur. Il y avait promulgué lui-même, de sa bouche, devant le peuple assemblé, des lois sur l'adultère. Auguste s'était fait décerner par le peuple, qui n'avait rien à lui refuser, le titre de maître des mœurs, *magister morum*. Il sentait ce que ce titre imposait de devoirs,

non pas à lui, car il ne changea pas ses mœurs, mais aux autres. Son premier soin fut donc de rédiger une loi sévère contre l'adultère, et il en fit lui-même la promulgation. Ce fut la nuit suivante que Julie trouva piquant de venir au Forum avec un certain nombre de débauchés, de narguer les lois de son père, de souiller les souvenirs les plus vénérables de la république, et de se livrer à ses amants dans la tribune aux harangues. Ce n'est pas tout, elle avait apporté avec elle des couronnes, et cette circonstance nous fournit peut-être, sur une des particularités du Forum, une explication que l'histoire n'a pas pu nous donner.

Il y avait auprès de la tribune une statue qui représentait Marsyas. Nous avons cherché, et l'histoire ne nous a point appris pourquoi Marsyas était près de la tribune.

L'exemple de Julie permet de soupçonner

qu'au moment de parler l'orateur, quand il avait une couronne sur la tête, que ce fût une couronne gagnée au siége d'une ville ou dans les combats pour avoir sauvé la vie d'un citoyen, que ce fût la couronne triomphale, l'orateur, dis-je, la suspendait au bras de Marsyas ou la posait sur la tête de la statue.

Julie avait aussi ses couronnes. Savez-vous ce qu'elle faisait ? Autant de fois elle s'abandonnait dans les bras d'un nouvel amant, autant de fois elle allait poser une couronne sur Marsyas.

J'ai besoin de faire ressortir du récit de ces infamies la moralité qu'il contient, et cette moralité est profonde. Il y a quelque chose de providentiel dans cette conduite de Julie. Remarquez bien que cette tribune profanée, c'est celle qu'Auguste a rendue muette. Par une expiation terrible, c'est là, dans cette tribune,

où furent clouées la langue et la main de Cicéron, comme pour dire au peuple romain : « le patriotisme est mort avec l'éloquence, » c'est là que la fille de l'empereur, la fille chérie d'Auguste, vient se prostituer et déshonorer son père à la face de la république, vengée devant la postérité. Les ruines de la pudeur sont le digne complément des ruines de la liberté.

Il est difficile de pousser plus loin l'étude de la vie scandaleuse de Julie. Cependant les accusations portées contre elle ne se sont pas arrêtées à ces horreurs. On a dit que Julie avait conseillé à un de ses amants de tuer Auguste. Je ne le crois pas. Je ne suis pas indulgent pour Julie, et je vous traduis sincèrement ses déportements. C'était une femme hautaine, mais non ambitieuse à ce point. Elle avait une sorte de mépris pour son père ; mais qu'elle fût scélérate, qu'elle eût un désir aussi farouche

du pouvoir, rien dans sa vie ne permet de le dire. Sous cette accusation vous pouvez sentir une haine secrète : c'est vraisemblablement une calomnie de Livie, que l'histoire a enregistrée, car Livie veille dans l'ombre : tout ce que fait Julie, elle le tient caché, parce qu'il n'est pas temps encore de le révéler à l'empereur. Quand l'heure viendra, tout sera démasqué, et la calomnie aura son rôle. Il est donc possible que ce soit Livie qui, à cette époque, ait fait répandre par ses fidèles le bruit que Julie avait songé à tuer son père et conseillé à quelqu'un de ses amants de conspirer contre Auguste.

Il serait intéressant d'avoir une image exacte de cette personne qu'on réputait pour sa beauté et qui a été un avant-coureur de toutes les licences de l'empire romain.

J'ai cherché sur les médailles. Il y a des monnaies romaines qui représentent Julie, fille

d'Auguste ; malheureusement rien ne nous permet d'y saisir avec quelque certitude la ressemblance. Ainsi, l'an 727 de Rome, Julie avait alors vingt-deux ans, le triumvir monétaire, C. Marius Trogus, fit frapper une monnaie de bronze à l'occasion de l'adoption des deux fils aînés de Julie, Caïus et Lucius César. Cette monnaie est très-petite, elle porte trois têtes ; au milieu est celle de Julie, à droite et à gauche sont celles de ses enfants. Mais vous devinez que ces trois têtes sont d'une telle dimension qu'on peut à peine en reconnaître les traits, et que, par conséquent, le graveur a plutôt cherché ce qu'on appelle une commémoration qu'une imitation. Il a représenté les personnages sans avoir ni la place ni la possibilité de donner un véritable portrait dans une si faible réduction. Je sais bien une monnaie où Livie et Julie sont le sujet principal. C'est une

monnaie frappée par la ville de Smyrne, avec des inscriptions grecques. Elle représente de chaque côté une tête de femme. Ce qui fait différer ces têtes, c'est l'inscription, qui nous apprend que Julie est identifiée avec Vénus et Livie identifiée avec Junon.

Cela est parfaitement clair, et il semble que nous soyons sûrs d'avoir leurs portraits; mais, si l'on regarde les deux têtes, on s'aperçoit qu'elles sont exactement semblables et qu'elles ne ressemblent pas plus à Livie, que nous connaissons, qu'elles ne doivent ressembler à Julie. Il est évident que Smyrne, voulant frapper une monnaie commémorative, a délicatement comparé deux personnes de la famille impériale à deux déesses, et que la noblesse de cette idée a fait négliger la ressemblance ; la flatterie était dans l'inscription.

Il reste donc, mais il est regrettable que ce

monument ne puisse être confirmé avec certitude par les médailles, la fameuse statue de Julie, qui est au Louvre. La statue est restaurée en Cérès, avec des épis à la main ; mais elle n'a rien de cette déesse, c'est un type individuel. Dire que c'est Julie, c'est une hypothèse, les médailles ne pouvant aider à constater l'identité du type. Cependant c'est le nom qui lui a toujours été donné, qui est accepté, et je crois que la principale raison, c'est qu'il n'y a pas d'autre personne de la famille d'Auguste à qui l'on puisse attribuer cette statue. On connaît Livie, Agrippine, les principales femmes du temps de Tibère, de Caligula et de Claude, et cette figure, si charmante, si jeune, à l'ajustement si coquet, ne se rapporte à aucune d'elles ; on a donc été conduit à penser que ce ne pouvait être que Julie.

Je crois bien, pour ma part, que c'est elle.

En effet, elle a un air vain et provoquant, fier et délicat à la fois. Sa bouche est extrêmement fine, serrée, prête à railler comme à sourire. C'est la bouche d'une coquette spirituelle, toujours sous les armes. Julie avait les cheveux noirs, vous le devinez par l'anecdote d'Auguste que je vous ai citée tout à l'heure. Le menton est un peu fort, ce qui, pour nous, est une preuve que la statue est la représentation d'un type individuel, car ce menton ne ressemble en rien à ce que l'art grec a enfanté; il est plus plein, plus empâté que le haut de la figure ne le comporte; il y a quelque chose de matériel, de sensuel, et qui n'est point éloigné, si l'on y regarde avec attention, du type d'Auguste. Vous vous rappelez que, cherchant à démêler le caractère d'Auguste dans les traits de son visage, je vous ai signalé son menton comme empreint de sensualité et de volupté, et contras-

tant avec sa figure si grave, si maîtresse d'elle-même. Dans le bas de la figure de Julie on trouve aussi quelque chose d'épais, qui indique la matière dominant l'âme.

La statue est couverte d'un manteau admirablement drapé, avec de petites franges sur la bordure. L'un des bras est rapproché de la taille de manière à ramener, avec une élégante symétrie, les plis contre le corps; l'autre est relevé vers le menton, geste qui, dans la statuaire grecque, exprime tout à la fois l'abandon, la grâce et la coquetterie.

Par son profil, par l'ajustement de la coiffure, les proportions du nez, du front, de l'arcade sourcilière, cette statue suggère une comparaison assez singulière. C'est tout à fait le type, l'arrangement, la coiffure des femmes célèbres par leur beauté au temps du Directoire et du Consulat.

Julie, par le type, est de la famille de Mme Tallien, de Mme Récamier et de toutes les beautés de ce temps, et ce ne sont pas les Français seulement que cette analogie frappe, un Allemand a fait la même remarque. M. Adolphe Stahr a publié, en 1854, un ouvrage sur la sculpture, intitulé *Torso*. Il dit en parlant de la statue de Julie qu'elle a « une expression d'amabilité et de grâce, qui sont par excellence choses françaises. »

Nous n'avons aucune envie de donner droit de cité à une femme aussi perverse que Julie; cependant, cette observation n'est pas sans vérité. C'est qu'à l'époque du Directoire il y eut un courant dans l'art et, par suite, dans la mode, qui poussait à l'imitation de l'antiquité. Tous les costumes du Directoire cherchent à reproduire les costumes grecs ; seulement, on connaissait mal la Grèce, et, pour les archéo-

logues de l'Empire, la Grèce c'était Rome; c'était à Rome qu'on prenait ses modèles. Il est certain que cette statue de Julie a été un des types qu'on a le plus copiés dans l'art, et qui a inspiré le plus les élégantes du XVIIIe siècle. Il en est résulté qu'en copiant Julie, il s'est trouvé un certain nombre de femmes qui lui ont ressemblé. Chaque mode, en effet, fait ressortir ou rentrer dans la foule des types divers, selon qu'elle leur est favorable ou contraire. Dans chaque génération se trouvent toutes les variétés de types et tous les genres de beauté. Il dépend d'une coiffure ou d'un ajustement essentiel de faire briller, en les dégageant, les types d'une même classe, ou de les reléguer au second plan, parce que l'ajustement et surtout la coiffure leur sont contraires. De là ce flux et ce reflux parmi les beautés.

C'est un principe pour nous en histoire, n'est-il

pas vrai, messieurs? que nous n'admettons pas, — malheureusement, à mesure que nous avancerons dans l'étude de l'époque impériale, j'aurai trop souvent l'occasion de vous prouver que nous avons raison, — nous n'admettons pas qu'il y ait crime sans qu'il y ait punition.

Aussi sera-ce un sujet d'étonnement pour nous que pendant vingt ans, — car cette vie de débordement de Julie a duré vingt ans, — Auguste n'en ait rien su. Comment ce maître tout-puissant qui pénétrait les consciences, qui interrogeait les visages, qui surveillait tout ce qui se passait autour de lui, comment cet œil qui ne se fiait qu'à lui seul pour tout voir et pour tout prévoir, comment cette police si bien faite qui fouillait au sein des autres familles, qui déjouait la conspiration, qui prévenait même les mauvaises pensées, qui commandait aux intentions, comment ce prétendu *magister morum*, ce

maître des mœurs, entouré de courtisans si zélés, comment Auguste n'a-t-il rien su de la conduite de sa fille? Comment pendant vingt ans n'a-t-il pas deviné les crimes qui le déshonoraient aux yeux du monde? Dion fait à ce sujet une réflexion assez naïve; il dit : « Quoi-« que les princes ne s'étudient guère à cacher « leur conduite à leur famille, ils sont cepen-« dant les derniers à connaître la conduite de « leurs parents. » Cette satire involontaire a du vrai. C'est qu'en effet, auprès d'un prince qu'on craint et que l'on flatte, souvent la plus habile des flatteries, c'est le silence. Ne rien dire de ce qui peut être pénible, cacher ce qui blesse le prince, n'expose à aucun danger. J'en vois d'autres raisons pour ce qui regarde Auguste. Il y avait autour de lui, toujours en éveil, des ambitions qui avaient intérêt à tout lui cacher, même l'honnête Agrippa, dont nous ferons l'éloge

quand son tour sera venu. Ce grand général savait tous les débordements de sa femme. Il ne pouvait rien ignorer, et l'on ne se gênait pas avec lui ! Agrippa frémissait en secret, mais il n'aurait jamais osé se plaindre, dénoncer Julie, car c'eût été amener une répudiation et par conséquent perdre l'empire. Il ne pouvait succéder que par Julie, à titre de gendre d'Auguste; pendant dix ans il souffrit, attendant l'empire, et il mourut sans l'obtenir.

Agrippa mort, Auguste fait passer Julie dans les bras de Tibère. Ce n'est pas Tibère qui se plaindra. Tibère a une ambition plus violente encore, et d'ailleurs Livie est là, Livie, la prudente, qui a supporté de la part d'Auguste bien d'autres injures et qui sait par conséquent supporter la honte de Julie. Livie maintient Tibère, Tibère qui exècre Julie, et qui le lui prouvera bien quand il deviendra le maître du monde.

De sorte qu'il y a une conspiration générale du silence dans la famille impériale, parce que ceux qui auraient dû éclairer l'empereur ont successivement devant les yeux cet appât suprême : l'empire.

J'ajouterais même que si quelquefois il arrivait jusqu'à Auguste un symptôme fâcheux qui pût l'alarmer, Livie était la première à détourner le nuage, à tout expliquer, à endormir la vigilance d'Auguste et à excuser cette chère Julie, qui était sa belle-fille.

Mais tout d'un coup les rôles vont changer. Agrippa est mort, Mécène est mort, Marcellus est mort, Octavie vit dans la retraite, sans ambition, et ne voulant pas se mêler aux intrigues du palais. Par conséquent les amis, les conseillers, les héritiers présomptifs d'Auguste ont disparu; il n'y a plus entre Tibère et le trône que quatre obstacles. Le premier, c'est Julie la

mère, qui, si dépravée qu'elle soit, est une femme intelligente, pénétrante, spirituelle, propre à déjouer Livie.

Les autres obstacles sont ses trois fils, Caïus et Lucius César, Agrippa Posthumus, tous les trois successivement désignés pour succéder à Auguste. Livie estime que la première précaution pour atteindre d'une façon sûre ces trois enfants, c'est d'écarter Julie, et le jour où cette pensée lui vient, le masque est jeté. Julie est perdue en une heure, par un éclair. Ce fut l'an 752 de Rome.

Livie, tout d'un coup, va trouver Auguste, et là, sans pitié, lui révèle toute la conduite de Julie. Elle savait comment il fallait s'y prendre pour exciter la fureur d'Auguste. Cet homme modéré conçut une colère effroyable que rien ne put contenir. Un terrible drame domestique éclata sur le Palatin. Des esclaves furent mis à

la torture; des lettres furent trouvées, des cassettes fouillées. Auguste prit un plaisir farouche à recueillir lui-même ce que nous appelons, dans un procès scandaleux, les pièces de conviction. Il y eut une affranchie de Julie, Phœbé, qui fut tellement poussée à bout par le désespoir ou par la colère d'Auguste, qu'elle se pendit à une poutre et Auguste s'écria dans sa fureur : « Plût au ciel que je fusse le père de Phœbé! » Il ne voulut rien moins que mettre à mort Julie; il rédigea lui-même un mémoire détaillé, où il exposait toutes les infamies commises par sa fille. Ce mémoire fait, il le fit porter au sénat rassemblé par un questeur chargé de le lire publiquement, ne craignant pas, dans l'aveuglement de sa colère, de détruire le prestige de sa famille et son honneur de souverain! Si Auguste s'est laissé emporter à cette fureur, messieurs, soyez-en sûrs, c'est

que le frein qui, toute sa vie, l'avait contenu, lui a manqué; c'est que Livie l'a laissé à ses emportements.

Comme toujours, elle est restée au second plan; elle croyait avoir perdu Julie, et en effet elle l'avait bien perdue. Le repentir, pour Auguste, ne fut pas tardif. Le lendemain ou le surlendemain, il s'aperçut de l'immense effet produit dans tout l'empire. Il s'aperçut de la folie insigne qu'il avait commise, et alors, messieurs, il eut un cri qui est encore une révélation sur sa vie privée : « Ah! si Mécène et Agrippa eussent vécu! » s'écria-t-il. C'est qu'en effet la mort de ces bons conseillers l'avait laissé en quelque sorte sans défense, abandonné aux instigations et aux terribles ruses de Livie.

Le sang-froid lui revint peu à peu; il s'enferma dans sa maison, ne voulut voir personne et parvint à recomposer son esprit et son visage.

Mais Auguste de sang-froid n'était pas plus tendre qu'Auguste en colère : Julie s'en aperçut, et non-seulement Julie, mais tous ses amants. Il y en avait un qui était le petit-fils du triumvir Antoine. Il s'appelait Jules Antoine ; jusque-là, on l'avait épargné, élégant, fastueux, méprisé probablement. Celui-là, on lui fit de telles menaces de la part de l'empereur, qu'il prit son épée et se donna la mort. D'autres, qui n'eurent pas le même courage, furent transportés ; on les envoya dans les îles. Le poëte Ovide, amant de la seconde Julie, devait être exilé plus loin encore, aux bords du Pont-Euxin, où il écrivit à loisir ses *Tristes*, et je ne sais si certain vers d'Ovide ne fait pas allusion à quelque grief secret de l'empereur, qui aggravait singulièrement le crime d'avoir été l'amant de sa petite-fille ; car il dit qu'il a été puni moins pour ce qu'il a fait que pour ce qu'il a vu.

On a supposé qu'Ovide avait découvert que Julie était la maîtresse de son père. Rien n'autorise une pareille supposition. Il n'est pas besoin d'imaginer à plaisir des incestes; Ovide avait pu sans cela voir assez de choses honteuses, pour que le mot qu'il a laissé échapper soit justifié.

Julie elle-même fut reléguée dans une île qui était située sur les côtes de la Campanie : on l'appelait Pandataria. Elle y fut soumise aux traitements les plus durs ; on lui interdit l'usage du vin, aucun homme ne put avoir accès dans l'île, et quand par hasard on était obligé d'y introduire quelqu'un, un médecin par exemple, il fallait qu'on envoyât à l'empereur la description exacte de cette personne, son âge, sa taille, sa qualité ; il fallait un véritable signalement de police.

A peine Julie fut-elle punie, qu'on se prit à

la regretter. Elle manquait probablement aux distractions et aux spectacles de Rome. La populace était friande de scandale. Chaque fois qu'Auguste se montrait en public, soit dans les comices, soit dans les promenades, on lui redemandait sa fille. Il était intraitable, et disait qu'on verrait plutôt le feu couler sur le Tibre que Julie revenir à Rome. Alors on imagina de construire sur le Tibre un radeau sur lequel on entassa des matières inflammables et d'y mettre le feu, et le peuple criait : « Le Tibre roule des flots de feu, rendez-nous Julie! » Tibère lui-même, le prudent Tibère, demanda la grâce de sa femme, vous verrez tout à l'heure ce qu'il en pensait ; mais Auguste fut inflexible, il répondit aux Romains qu'ils méritaient d'avoir tous des filles et des femmes telles que Julie. La seule faveur qu'il lui accorda, ce fut un changement de résidence. Il la fit transporter de

l'île de Pandataria à Rhégium, d'où elle pouvait contempler les navires et les barques à la voile couleur de safran qui traversaient le détroit de Messine.

Mais là, elle eut à subir un châtiment plus dur que ceux qu'Auguste lui avait imposés : ce fut d'assister de loin à la destruction de sa famille, ce fut de savoir ses fils empoisonnés l'un après l'autre, à vingt et un, à vingt-trois ans, sans qu'elle pût les défendre, sans qu'elle pût tenter ce que tente la bête fauve pour le salut de ses petits. L'achèvement du châtiment, ce fut l'avénement de Tibère. A peine maître du pouvoir, il jeta le masque, donna carrière à son ressentiment contre Julie ; il fit rechercher Sempronius, son premier amant, et le fit mettre à mort parce qu'il l'avait un jour dépeint, dans une lettre à sa maîtresse, sous des couleurs trop vraies ; il fit enfermer Julie dans une prison, lui

retira les subsides que lui envoyait Auguste, si bien qu'elle mourut, à cinquante-deux ans, de misère, d'abandon et de faim.

Est-ce tout, messieurs? Non! Elle avait appris encore que sa fille Julie avait marché sur ses traces, et qu'on l'avait transportée aussi loin de Rome, dans un endroit désert.

Voilà, messieurs, l'histoire de Julie. Ainsi se complète la biographie des femmes qui entouraient Auguste, et qu'Auguste désignait par une expression énergique : ses trois plaies, ou pour employer l'expression latine, ses trois *cancers*. Ces trois cancers, c'était sa femme Scribonia, sa fille Julie, et la seconde Julie, sa petite-fille.

Ce fut là une autre partie de l'expiation d'Auguste, de celui qui avait porté à la morale et à la famille tant d'atteintes, que ses amis ne l'excusaient qu'en disant qu'il avait agi par

politique, afin de se ménager des intelligences chez ses ennemis ou chez ses sujets.

Vous voyez comment cette société romaine, recomposée, selon certaines théories, par la toute-puissance d'Auguste, se décompose au contraire. Dans la famille impériale s'installe l'adultère, avec une audace de scandale qui ne s'était jamais rencontrée depuis que Rome était fondée.

Il faut donc chercher là l'explication de ce mot qui traduit si bien le droit de pouvoir tout sur les autres et de ne pouvoir rien sur soi-même, ce mot dont les Romains se servaient pour désigner la licence et le déchaînement des passions, le mot *impotentia,* impuissance morale, impuissance de refréner ses goûts, son ambition, ses appétits, sa scélératesse.

Eh bien! la famille impériale vous donne l'exemple le plus effrayant de cette *impotentia :*

Scribonia répudiée pour adultère, Livie livrée à une ambition qui ne recule pas devant les crimes, et enfin Julie.

Oui, Auguste a trouvé sa punition, et sous la forme la plus cruelle pour un souverain. Il a été sanguinaire pendant une grande partie de sa vie, même alors qu'il était modéré par Livie, plus d'une fois il a frappé et fait frapper : il a été puni par les morts prématurées qui ont moissonné sa famille, jusqu'à ce que Tibère, qui ne lui est rien, et qu'il a en profonde aversion, puisse prendre sa place.

Il a été cauteleux, habile, plein d'une hypocrisie qui en fait un des types les plus complets du machiavélisme, et il est puni parce qu'il a à côté de lui Livie, plus forte que lui, qui l'arrête et le déchaîne, qui le fait sévir ou pardonner comme il lui plaît, qui, jusqu'au dernier jour, réussit à lui tenir les yeux fermés

sur ses crimes, Livie, une Égérie compliquée d'une Locuste.

Enfin, Auguste a donné à sa famille l'exemple de l'immoralité, et il est puni par son sang même, qui le déshonore dans la première et la seconde génération, par sa fille et par sa petite-fille, qu'il appelle ses cancers.

Vous voyez donc, messieurs, qu'il ne faut pas tant de recherches, qu'il n'y a pas tant de difficultés à vaincre, même aux époques les plus troublées et les plus insolentes, pour trouver le châtiment, pour constater l'existence de cette grande loi humaine qu'il est bon de chercher dans tous les temps et qu'on appelle la pénalité.

Il est possible que des motifs de complaisance et l'éclat extérieur cachent le châtiment derrière la grandeur, que la flatterie des contemporains égare les siècles qui répètent avec

indifférence ces flatteries, que la peur ou la bassesse fassent parfois taire l'histoire. Oui, sans doute, on peut trouver jusque dans la postérité des apologistes complaisants, des avocats des causes véreuses et perdues, des légistes subtils qui aiment à réhabiliter ce qui doit être éternellement condamné.

Mais soyez bien convaincus, avec toutes les consciences honnêtes, que toujours pour le crime il y a le châtiment; et, si vous ne le trouvez pas dans les conclusions des historiens, demandez à l'archéologie de vous ouvrir les portes et les fenêtres des palais : elle vous fera voir la Justice d'un côté, le Châtiment d'un autre, assis au foyer de quiconque a été criminel et a violé les lois de la morale en même temps que les lois de la patrie.

V.

AGRIPPA ET LA FONDATION DE L'EMPIRE.

Il n'y a pas, pour le despotisme, d'auxiliaire plus puissant et plus irrésistible qu'un homme droit, énergique, estimé, plein de grandes facultés, mais à qui manque la clairvoyance politique et cette clairvoyance supérieure encore que donnent les principes, puisqu'il ne sent pas que c'est une honte de mettre son intelligence et toutes ses facultés au service de l'ambition d'un seul.

C'est là, en effet, un des instruments les plus redoutables et les plus terribles pour l'établisse-

ment du pouvoir. Ce que les esprits hardis et sans scrupule ont osé, l'honnête homme le consacre. Ils ont tout renversé, l'honnête homme établit quelque chose à la place de ce qu'ils ont détruit. Ils ont mis le trouble dans l'État, l'honnête homme vient fonder cette organisation en apparence sage, en apparence féconde, qui n'est autre chose cependant que la servitude bien réglée et organisée pour jamais.

On rencontre souvent dans l'histoire de ces hommes qui sont nés pour rester au second rang par la faute de leur époque, et qui, dans des temps plus réguliers, auraient pu briller au premier. Agrippa, dont je veux vous parler aujourd'hui, Agrippa, gendre d'Auguste, et d'abord le compagnon de sa jeunesse, est un de ces caractères. Vous le verrez par sa vie aussi bien que par les images qui nous ont été conservées de lui par la sculpture. C'est un de

ces tempéraments capables de dépenser les plus grands efforts au service de qui les mène; ils brisent les obstacles sans chercher le but et la cause; ils creusent leur sillon à la façon du bœuf laboureur, sans s'inquiéter de la moisson qui y germera. C'est pour Agrippa que Virgile paraît avoir écrit ce vers :

Sic vos non vobis fertis aratra, boves.

Et, en effet, vous verrez dans les bustes d'Agrippa quelque chose de la constance, de la fermeté et de la résignation un peu farouche du bœuf dont parle Virgile.

Agrippa était né l'an 691, quelques mois avant Auguste. Il s'appelait Marcus Vipsanius, et on l'avait surnommé Agrippa, surnom qui s'appliquait à une catégorie d'individus. On désignait ainsi les enfants qui venaient au monde les pieds en avant. Le fameux Ménénius

Agrippa, l'auteur de l'apologue des membres et de l'estomac, portait ce surnom pour le même motif. Mais il n'y avait rien de commun entre les deux familles. La famille Vipsania était obscure; la famille Ménénia avait, au contraire, acquis de l'illustration. Le bonheur, ou plutôt le malheur d'Agrippa voulut qu'il fût en relation dès son enfance avec la famille Julia. Il fut le compagnon d'études et de jeux du jeune Octave. Nous le voyons pour la première fois paraître dans l'histoire lorsque Octave part pour l'Espagne, où il va rejoindre César. Agrippa l'accompagne. L'année suivante, Octave est envoyé en Épire, à Apollonie, où il y avait une école célèbre de rhétorique et de philosophie. Il emmène avec lui Marcus Vipsanius Agrippa. Ces deux jeunes gens se livrent ensemble à l'étude et puisent l'amour de l'art grec, qui laissera dans l'âme d'Agrippa une

trace assez durable, dont sa carrière vous montrera l'effet.

Tout à coup, l'an 711 de l'ère romaine, on apprit à Apollonie le meurtre de César : c'est alors qu'entre deux jeunes gens, dont l'aîné avait dix-neuf ans, au milieu des études les plus charmantes, se prit cette résolution terrible d'aller revendiquer l'héritage du dictateur et de disputer l'empire du monde. Octave héritait; Agrippa, lui, n'héritait pas, mais soyez convaincus, messieurs, que si Octave se décida à partir pour Rome seul, sans troupes, sans défense, et à se présenter pour recueillir l'héritage de César quand Rome appartenait à ses meurtriers, c'est qu'il y avait derrière lui un conseil viril, qui était celui d'Agrippa. C'est Agrippa, plus mûr et moins indécis, qui tranche, par ce fatal conseil, les futures destinées du monde. Il est aussi l'homme de courage; il est

l'homme d'action; c'est lui, le premier, qui donne le signal de l'attaque en accusant un des meurtriers de César, Cassius. Il va, en accusant Cassius, faire ce qu'on appelait, sous la république, ses preuves de bonnes humanités. C'était l'usage, quand on entrait dans la vie politique, d'aller chercher un citoyen qui avait commis des malversations et de l'accuser. On donnait par là un signe de courage, et, si l'on était capable d'éloquence, une preuve d'éloquence. C'est ainsi que se produisit Agrippa. Bientôt l'éloquence fut hors de saison, les armées furent rassemblées, les vétérans arrivèrent autour d'Octave, et la guerre civile commença. Au siége de Pérouse, qui fut sanglant, ce fut Agrippa qui détermina le succès. Son ami Octave le nomma aussitôt préteur. Et vous allez voir paraître à cette occasion les deux côtés dominants du carac-

tère d'Agrippa, l'héroïsme dans la bataille et l'abnégation auprès d'Octave. C'était beaucoup d'être nommé préteur à vingt-trois ans. Mais il y avait des complications. Chaque triumvir nommait les siens de son côté; quand ils concluaient entre eux des traités de paix, il fallait faire des sacrifices et réduire le nombre des magistrats au chiffre réglé par les lois. Immédiatement Agrippa s'effaça, déposa la magistrature pour ne pas créer d'embarras à son ami, et rentra dans la vie privée. Il n'y perdit rien. Après qu'Octave l'eut envoyé dans les Gaules, où il pacifia une province insurgée, puis sur les bords du Rhin, qu'il franchit le premier après César pour y transporter une tribu de Gaulois, il fut nommé consul à l'âge de vingt-cinq ans; Octave qui, dans ce temps-là, avait besoin de satisfaire ses amis, lui décerna même le triomphe. Agrippa, par abnégation encore,

refusa le triomphe comme il avait déposé la préture, alléguant que la cause d'Octave était trop compromise pour qu'il fût permis de triompher comme au lendemain d'une victoire qui aurait ajouté à la puissance de la république.

Il est vrai qu'à cette époque, l'an 717, les affaires d'Octave étaient dans un si triste état qu'il était perdu sans Agrippa. Agrippa était parti pour les Gaules et la Germanie; Octave, resté seul à Rome, s'était vu peu à peu refouler et restreindre. Ses troupes avaient diminué de nombre; sa flotte avait été ruinée par une tempête; il avait perdu son prestige sur le peuple. L'Orient appartenait à ses rivaux; la mer, jusqu'aux passes d'Ostie, appartenait à la flotte de Sextus Pompée. Octave, qui était capable de grandes audaces, mais qui n'avait pas la résolution froide et opiniâtre qu'exigent les circonstances difficiles, perdait courage. Il

envoya courrier sur courrier à Agrippa pour qu'il revînt en toute hâte. Celui-ci, en arrivant, trouve les affaires de son ami à peu près perdues. C'est alors qu'il se montre ce qu'il était, un homme de résolution et d'action. Il se fait nommer par Octave général en chef des armées de terre et de mer. Il reconnaît qu'Ostie est un port trop petit, dangereux, accessible aux incursions des flottes ennemies; il va à Baïes, étudie le littoral et s'aperçoit que près de Baïes deux lacs, le lac Arverne et le lac Lucrin, sont séparés de la mer par une montagne; qu'avec des hommes et de la célérité on peut tailler cette montagne et mettre ces lacs en communication avec la mer; qu'on aura ainsi un port admirable où il sera impossible de faire des descentes, de venir brûler les arsenaux et d'atteindre les flottes.

En une année, le port, les arsenaux sont

construits; tous les préparatifs nécessaire pour charger les navires d'armes et de vivres sont terminés. En même temps, les soldats sont exercés à combattre sur les galères. Agrippa est prêt et livre, en pleine mer, à Sextus Pompée, deux batailles qui sont deux victoires, Mylæ et Naulochus. Non content d'avoir triomphé sur mer de Sextus Pompée, il prend terre à Messine et bat ses troupes de terre comme il avait battu ses flottes. C'était l'anéantissement du parti du sénat et de ceux qui voulaient restituer la liberté; ils n'avaient cédé qu'à la valeur et aux talents militaires d'Agrippa.

A peine revenu à Rome, il est accueilli par le triumvir, qui n'espérait pas une telle victoire et qui lui décerna non-seulement la couronne rostrale ordinaire, mais une couronne d'or d'une beauté particulière dont les médailles du temps nous ont gardé le souvenir. Je vous citerai tout

à l'heure des médailles frappées du vivant et après la mort d'Agrippa, qui le représentent couronné de ce rare insigne de sa victoire navale.

A peine avait-il pris pied à Rome, Octave l'envoie de nouveau en Illyrie, car ce sera le rôle d'Agrippa d'être à peu près l'unique général d'Octave et l'homme de toutes les circonstances difficiles. L'Illyrie fut pacifiée et il sembla que la paix était rétablie dans le monde. Le partage s'était fait à l'amiable : Antoine régnait en Orient et Octave en Occident. Il y eut, pendant trois ans, une ère de diplomatie, de réconciliations hypocrites, d'injures sourdes, de piéges tendus de part et d'autre. Tout cela constituait ce qu'on appelait la paix. Que pouvait faire Agrippa pendant ces deux années de repos? Je vous l'ai dit, messieurs; il fallait qu'il fût un instrument dans la main d'Auguste

et un instrument toujours en mouvement, comme ces machines qui ne doivent pas s'arrêter sous peine de se rouiller. Octave voulut, pendant ces deux années, s'attacher le cœur des Romains. Il sentait bien que, pour aller atteindre Antoine en Orient, il y avait un danger terrible : c'était de laisser Rome derrière soi avec un peuple qui n'attendait que le moment de s'affranchir. Octave fit part de ses craintes, de ses scrupules personnels à son ami. Je ne sais s'il trouva dans Agrippa un bon conseil, ou si la pensée vint d'Octave, homme très-fin, très-avisé, très-politique, mauvais général sur le champ de bataille, mais plus capable de pénétrer l'état moral d'un peuple, aussi bien pour le conduire que pour le tromper. Il s'aperçut qu'il était temps de faire goûter aux Romains, après les malheurs des guerres civiles, les charmes de la bonne vie bourgeoise, d'embellir Rome,

d'en faire un séjour agréable, de la doter de plaisirs de toutes sortes, de ces plaisirs qui peuvent corrompre le peuple, mais qui doivent lui rendre la vie si douce, l'énerver si agréablement, qu'il ne préférera jamais s'exposer aux révolutions, de peur de perdre ce charme de tous les jours. Il regarda autour de lui pour chercher des agents actifs et laborieux. Il jeta les yeux sur les amis et les complices qui l'entouraient, sur les courtisans qui commençaient à naître, et ne trouva pas l'homme qu'il lui fallait. Il avait des hommes capables de bâtir un temple, des théâtres, des bibliothèques, des bains, et d'exercer une action très-partielle sur les plaisirs du peuple, mais non d'un plus grand effort. Il songea à Mécène; Mécène s'était réservé le département des lettres et des bons festins; il était un peu gros, indolent, égoïste, et non le travailleur infatigable, audacieux et

patient dont il avait besoin. Il fixa son choix sur Agrippa, le soldat sauvage, comme disaient les anciens, *miles rusticus,* qui semblait n'aimer que la guerre et le sang loyalement versé sur les champs de bataille, et il en fit une amorce de cette pacification qu'il voulait introduire dans Rome; il lui proposa d'être édile.

L'édilité était la plus basse magistrature de Rome. Tout citoyen qui voulait parcourir la carrière des honneurs sous la république commençait par demander l'édilité au peuple. C'était simplement le droit de se ruiner, pour bâtir des routes, de beaux aqueducs, des temples, des portiques, pour contribuer au bien-être de tous aux dépens de sa fortune, pour prouver ainsi qu'on était plein d'abnégation et qu'on n'avait pas son intérêt personnel en vue quand on se dévouait au service de la patrie.

Agrippa, grand personnage, déjà chargé de

toutes les couronnes militaires, et surtout qui avait été consul, accepte d'être nommé édile par Auguste, afin de complaire à ses calculs politiques dont il était peut-être l'inspirateur. Mais d'où lui vient l'argent qu'il consacre aux immenses travaux qu'il entreprend? C'est une question que nous ne pouvons résoudre à tant de siècles de distance, après le trouble des guerres civiles. Le butin ramassé sur les champs de bataille, le fruit des proscriptions, les impôts levés dûment et indûment, sans doute la fortune personnelle de la femme d'Agrippa, qui était fille du riche Atticus, et surtout les sommes données par le fisc impérial, en furent sans doute les principales sources. Il est si bien le maître de la bourse des citoyens, celui qui a confisqué leur liberté et qui dispose de leur vie! Mais ce qui est certain, c'est qu'il fallut qu'Agrippa eût des ressources immenses à sa

disposition pour inaugurer ainsi, sur toute l'étendue de la cité, un ensemble de travaux qui devaient à la fois occuper les bras et les esprits, répandre l'argent et le bien-être, accoutumer les Romains à des plaisirs qu'ils n'avaient pas connus et leur faire aimer ces plaisirs, de telle sorte qu'ils craignissent l'arrivée d'un nouveau gouvernement et le retour d'une situation politique même plus digne et plus glorieuse.

Agrippa commença par le côté le moins poétique, mais le plus pratique : il commença par réparer et récurer les égouts. Il se mit à ce travail comme Hercule nettoyant les écuries d'Augias, et l'on raconte que, quand il eut achevé cette œuvre, il put se promener en barque sous les cloaques de Rome, et arriver ainsi jusqu'au Tibre.

Je crois que c'est cette tradition qui fait dire

aujourd'hui aux Romains qu'on peut se promener en barque dans la Cloaca Maxima. Probablement, c'est le souvenir de ce voyage souterrain d'Agrippa, passé à l'état de légende.

Une fois les égouts nettoyés, on amena les eaux pures. Il y avait d'anciens aqueducs excellents, et je vous ai montré que les aqueducs de Rome, cinq du moins sur neuf, avaient été construits par les magistrats de la république. Agrippa voulut ajouter un sixième. Il alla chercher, à douze milles de la voie Latine, une source qu'il appela l'eau *Julia*, et qu'il amena d'une façon assez ingénieuse, mais empruntée encore à la république.

Je vous ai déjà dit, messieurs, qu'il y avait un aqueduc construit par *Marcius Rex*, qui apportait l'eau *Marcia;* une autre source s'appelait l'eau *Tepula*, et l'on avait construit, pour en amener les eaux à Rome, un second

rang d'aqueducs qui se posait exactement au-dessus de l'autre; on avait évité les dépenses et l'empiétement sur la voie publique ou sur les propriétés privées. Agrippa suivit cette donnée et construisit un troisième canal au-dessus du second. Ce fut l'eau Julia qui passa par ce troisième conduit.

Vous pouvez encore aujourd'hui juger de ce travail. A côté de la porte *Majeure*, dans le mur d'enceinte bâti au moment de la décadence, on voit un aqueduc qui s'engage. Cet aqueduc est en tuf, avec l'appareil des constructions de la république, et l'on voit très-bien les trois grands canaux : celui de l'Aqua Marcia, celui de l'Aqua Tepula, et celui de l'Aqua Julia, qui passaient l'un par-dessus l'autre sans se confondre, grâce à la solidité des matériaux employés.

Agrippa se trouva donc en possession d'un

volume d'eau immense, et il le fit servir au bien-être et aux jouissances des citoyens.

Les anciens nous rapportent que dans chaque maison on avait des prises d'eau, des réservoirs abondants; que sur toutes les places il y avait des fontaines à profusion, qu'il y en avait dans les rues, dans les carrefours, que non-seulement il y avait des fontaines pour l'usage, mais aussi pour le luxe et pour l'agrément des yeux, qu'il y avait un grand nombre de fontaines jaillissantes et de châteaux d'eau. On a même fait l'inventaire des travaux d'Agrippa. Il paraît qu'il y avait, après son édilité, sept cents fontaines dans Rome. Sur ces sept cents fontaines, cent cinquante étaient jaillissantes, et il y en avait cent trente dont les eaux formaient des châteaux d'eau.

Pour décorer ces fontaines, il avait employé trois cents statues, quatre cents colonnes de

marbres précieux, et cela se fit en moins de trois années. On se demande quels sont les bras dont Agrippa disposait, où il a pu puiser l'argent nécessaire, et enfin quelle est l'activité qu'a dû dépenser ce soldat qui, dans une édilité rapide, a si bien servi les vœux et l'ambition d'Octave.

Le bien-être ainsi satisfait, les plaisirs eurent leur tour. Il fut pourvu largement aux spectacles empruntés aux mœurs grecques comme aux mœurs étrusques, aux combats des gladiateurs aussi bien qu'aux productions de l'esprit, aux représentations sanglantes et prolongées aussi bien qu'aux exercices des histrions. En un mot, tout ce qui pouvait amuser et retenir le peuple avait été prévu par le rude Agrippa.

Ce n'est pas tout ; il introduisit le premier à Rome un usage que Rome avait méprisé jusque-là, je veux parler des thermes, de ces bains dont

les Turcs et les Arabes ont gardé la tradition, où les hommes allaient s'énerver pendant de longues heures dans une température très-élevée, passant par toutes espèces de mains, finissant par s'étendre sur des lits de repos, et restant ensuite amollis, oisifs, dégoûtés des affaires, dédaigneux des devoirs et des fatigues du citoyen.

Les thermes d'Agrippa furent bâtis derrière le Panthéon, ou plutôt le Panthéon, qui allait s'achever quelques années après, n'en est, en réalité, que le frontispice.

Ainsi vous voyez, messieurs, que cette activité terrible d'Agrippa fit une large besogne, et qu'il introduisit dans Rome des jouissances populaires que la populace avait à peine entrevues. Mais, en même temps, il y avait introduit ce sentiment de satisfaction et de quiétude que l'on doit condamner parce que, dans les moments

difficiles, quand il faut se défendre contre l'ambition et se baigner dans le Tibre pour endurcir ses membres, quand il faut que les âmes se roidissent pour se maintenir dans le bien, on en a perdu la force et le courage. Tous les plaisirs donnés par Agrippa devenaient des amorces pour fonder la tyrannie, et c'était bien ce qu'avait compris Octave. Il avait dit à ses partisans : « Sacrifiez votre fortune, je la referai plus tard; tous à l'œuvre ! »

Agrippa a été de tous ses amis celui qui a le plus fait pour obtenir ce sommeil du peuple romain. Mais le sommeil, dans ce temps-là, ne durait pas longtemps. Au bout de deux ans, les alarmes recommencèrent, et Antoine, qui s'effrayait de voir Octave si bien établi dans Rome, lui présenta le combat.

Alors Agrippa rejette le manteau pacifique de l'édile et revêt la cuirasse du soldat. Il faut qu'il

parte ; car, prenez-y bien garde, Octave n'a que lui. Octave n'est pas un général. On a voulu qu'il fût sans courage ; il avait du courage personnel, il brava plus d'une fois le poignard des conspirateurs ; mais ce qu'il n'avait pas, c'était le sang-froid sur le champ de bataille, le coup d'œil, le génie hardi ou inventif, et ce calme de la pensée qui donne les moyens de remporter la victoire.

Remarquez, messieurs, qu'il n'y a pas une circonstance difficile de sa vie, le siége de Pérouse, les guerres de Gaule et d'Illyrie, la guerre navale contre Sextus Pompée, et aujourd'hui cette guerre formidable contre Antoine, où il ne mette Agrippa en avant, comme général en chef de ses troupes de terre et de mer. Quant à lui, il disparaît. En effet, tous les historiens, ceux-là mêmes qui se sont faits les panégyristes d'Auguste, vous disent que la

bataille d'Actium a été gagnée par Agrippa. Quelques-uns ajoutent que, pendant la bataille, Octave est resté sous sa tente, qu'il avait eu de mauvais présages, des rêves prédisant un désastre, et que, fidèle à cet esprit superstitieux que les Romains ont gardé, même sous l'empire, il ne voulut pas conduire les soldats au combat. Ce fut Agrippa qui les conduisit et qui remporta la victoire.

Après la défaite d'Antoine, Octave accorda à Agrippa un insigne des plus rares. Il avait fait broder pour lui un étendard couleur de mer; Agrippa avait le droit de le faire flotter devant lui partout où il allait, aussi bien sur terre que sur mer, à la porte de sa maison aussi bien que sur son navire. C'était, en quelque sorte, le symbole vivant de la bataille navale d'Actium.

Après cette victoire, Octave, songeant que

Rome s'agitait, qu'il avait laissé Livie à Rome seule avec Mécène, et que celui-ci n'avait pas la main assez énergique pour maintenir les vétérans dans la soumission, renvoya bien vite Agrippa. Rome fut tenue pendant un an entier par Agrippa, Livie et Mécène, un général, une femme astucieuse et un simple chevalier, tous les trois sans autre pouvoir que leur audace et la lâcheté des Romains, ce qui veut dire que ce pouvoir était à la fois illégal, violent et immense.

Aussi, lorsque Octave revint à Rome en 725, on pouvait dire que l'empire était fondé.

L'historien Dion Cassius, qui avait commencé sa carrière sous Commode, et qui était sénateur sous Septime-Sévère, aimait beaucoup l'éloquence; mais comme il trouvait peu d'occasions de satisfaire ce goût sous l'empire, même dans le sénat, réduit à tout sanctionner en silence, il a consigné dans son histoire les

morceaux d'éloquence qu'il composait. Dans son cinquante-deuxième livre, il a placé la délibération célèbre qui a inspiré Corneille.

Quand tous ses ennemis ont disparu, quand tous les défenseurs de la liberté sont morts, Octave, d'après Dion, réunit dans un conciliabule secret ses deux amis, Agrippa et Mécène, et il leur posa la question qu'Auguste, dans la tragédie de Corneille, pose à Cinna et à Maxime : « Dois-je garder le souverain pouvoir ? dois-je rétablir la liberté ? »

Les deux prétendus discours d'Agrippa et de Mécène sont reproduits par Dion Cassius. Agrippa défend la république; Mécène plaide la cause de l'empire, parce qu'il est d'une origine aristocratique. Vous vous rappelez le vers d'Horace,

Mæcenas atavis edite regibus,

qui le fait descendre des rois étrusques. Un

coup d'œil suffit pour nous avertir que ce récit n'est pas vrai. Il n'est pas vrai, parce qu'aucun historien avant Dion Cassius n'en parle, parce que les discours que cite Dion n'ont pas le caractère du temps, parce qu'ils n'ont aucune authenticité, je dirai plus, aucune vraisemblance. C'est de la mauvaise rhétorique. Il s'y trouve des allusions contre les chrétiens, et Mécène y exhorte Auguste à les persécuter quand ils n'existaient même pas, l'an 28 avant Jésus-Christ. On reconnaît le style et les sentiments. d'un courtisan de Commode et d'un sénateur de Septime-Sévère.

C'était la grande mode alors de faire des déclamations. C'est pour cela que Juvénal s'écrie : « Moi aussi, quand j'étais jeune, j'ai composé « de belles déclamations, où je conseillais à « Sylla de ronfler dans la vie privée. » On prêtait ses idées aux grandes figures historiques,

comme nous le faisons encore sur les bancs du collége, où nous faisons parler Thémistocle et Périclès dans des termes qui flatteraient médiocrement ces illustres orateurs.

Mais, messieurs, j'en appelle à votre bon sens. Si Octave avait eu l'idée que Dion lui prête et que Corneille a empruntée à Dion, ce n'est pas à huis clos, dans un conciliabule qu'il l'aurait émise. Il est clair qu'Octave, qui n'avait jamais eu qu'un seul but, sa grandeur personnelle et la ruine de la république, ne pouvait songer, après avoir répandu le sang pendant quatorze ans pour arriver à son but, qu'à jouer une comédie, continuation des pleurs grotesques qu'il versait lorsqu'il suppliait à genoux le peuple de ne pas l'appeler *dictateur*, tours de force d'hypocrisie qui se sont perpétués sous Tibère et dont Tibère a dégoûté le monde.

C'est devant le sénat qu'il eût joué cette co-

médie, et non dans un conseil secret, devant les sénateurs, qui ne trouvaient d'accents à leur tour que pour le supplier de garder ce pouvoir qu'il n'avait aucune envie de lâcher.

Agrippa n'a donc point prononcé de discours, surtout dans ce sens : il était trop l'âme damnée d'Auguste, dans le bon sens du mot, car beaucoup de juges trouveront honnêtes ceux qui n'ont commis de crimes qu'envers l'État. Il a été brave et énergique soldat, mais les natures de cette trempe sont des machines d'autant plus terribles qu'elles sont aveugles, qu'elles n'appliquent pas leur intelligence à discerner ce qui est bien d'avec ce qui est mal, et qu'elles vont, je ne dis pas sans réflexion, mais sans principes, frapper le but qu'on leur marque. Auguste le savait et il entourait Agrippa d'honneurs, il en faisait son second en toutes choses. C'est ainsi que trois ans de suite, voyant l'em-

pire établi, il le fit consul avec des droits égaux aux siens, et, sentant qu'on ne pouvait le faire si grand sans le rendre dangereux, il l'attacha à la famille impériale par un lien. Agrippa était déjà marié, il avait épousé la fille d'un homme que l'amitié de Cicéron a rendu illustre et qui était immensément riche, la fille de Pomponius Atticus.

Agrippa répudia aussitôt, sur l'ordre d'Auguste, la fille du riche Atticus, et épousa Marcella, fille d'Octavie, nièce de l'empereur.

Il y eut quelques années de paix, et Agrippa put reprendre à l'intérieur les travaux qui étaient un des grands moyens de gouvernement d'Auguste. Il chercha un terrain assez vaste pour entreprendre sans cesse des constructions et employer d'innombrables ouvriers. C'était difficile à Rome. L'empire avait pu abolir bien des lois politiques, mais il n'avait pas touché

aux lois religieuses et civiles; il avait respecté un droit essentiel sur lequel reposait la législation romaine, c'était le droit de propriété qui était en même temps un droit religieux, car le dieu Terme rendait la propriété sacrée. De sorte que Rome était une ville encombrée de rues étroites qu'on n'osait pas élargir, pleine de souvenirs de la république qu'on n'osait pas encore faire disparaître, et qu'il n'y avait point de place pour de nouvelles constructions. Exproprier était impossible. Il n'y avait de mode d'expropriation admis par la loi que l'expropriation à l'amiable. C'était celui qu'on avait employé sous la république, et dont César avait usé quand il avait bâti son Forum. Il avait séduit les propriétaires par des sommes fabuleuses, qui n'avaient coûté cher qu'aux Gaulois, nos ancêtres. Il est vrai qu'il y avait encore un autre mode d'expropriation qui avait été souvent

pratiqué aux époques de guerres civiles. On tuait les gens et l'on confisquait leurs biens, mais Auguste, empereur, avait renoncé à ces moyens sommaires. Que fit Agrippa? Il trouva hors du vieux mur de Servius Tullius, qui était encore debout, cet immense espace qu'on appelait le Champ de Mars, terrain consacré aux exercices militaires et aux grandes solennités nationales, et il se mit à le remplir de constructions destinées aux jouissances des citoyens. Immédiatement au pied du Capitole, entre le palais de Venise et la Piazza Colonna, il construisit les *Septa Julia*. C'était un ensemble de constructions qui servaient les jours de comice, pour le vote. Il y avait là tout un système ingénieusement combiné pour faire voter avec ordre les citoyens bien abrités. Leur vote était dérisoire, mais eux-mêmes étaient à l'aise. On ne votait jamais que pour le candidat impé-

rial, mais avec infiniment de commodité. Telle est la bassesse des temps où les soucis matériels priment les préoccupations politiques et morales !

Agrippa fit ensuite bâtir un grand portique, qui plus tard s'appela le portique des Argonautes, parce qu'Agrippa avait fait peindre sur les murs du Portique une série de compositions qui représentaient l'expédition de Jason. Un autre édifice fut construit pour les soldats, afin qu'ils fussent à l'abri de la pluie et du soleil les jours où ils venaient y toucher leur paye. On l'appelait *Diribitorium*. Ensuite viennent les Thermes, qui s'étendaient depuis la Piazza Colonna jusqu'aux Septa Julia. Ces Thermes avaient été bâtis sous son édilité. Il y ajouta le Panthéon, qui fut fait après coup, et qui ne fut peut-être qu'une grande salle des Thermes transformée.

Nous parlerons un jour, avec détail, du Panthéon.

Tout à coup cette grande œuvre d'Agrippa fut interrompue : Auguste était tombé malade, et sa maladie était assez grave pour qu'il se crût près du tombeau. Il regarda autour de lui : il n'avait pour héritier que le jeune Marcellus, à peine âgé de dix-sept ans, et incapable de soutenir le fardeau de l'empire. Dans un moment de délire, il prit la main d'Agrippa et fit ce qu'avait fait Alexandre à Perdiccas; il lui glissa son anneau au doigt. C'était le désigner pour son successeur.

Soit qu'il eût regretté ce premier mouvement, soit qu'il voulût calmer la jalousie de Marcellus, Auguste rétabli témoigna à Agrippa une froideur marquée. Celui-ci ne se plaignit pas, n'affecta aucun mécontentement, se rendit à Brindes, s'embarqua et alla s'établir tranquille-

ment dans l'île de Lesbos. Auguste fut enchanté de ce départ, il en fut tellement enchanté, quoiqu'il écrivît des lettres de condoléance à Agrippa, qu'il le fit gouverneur de la Syrie. Sans refuser, Agrippa envoya un lieutenant gouverner l'Orient à sa place, et resta dans son île, quittant parfois Lesbos pour Athènes, où il se faisait aimer de la population, qui lui éleva une statue colossale dont le piédestal existe encore. Pendant quelque temps il vécut ainsi, en apparence résigné à la vie privée, tout entier à ces plaisirs qui étaient ceux de la Grèce, les plaisirs de l'esprit.

Mais Marcellus mourut l'an 732. Agrippa avait quarante et un ans; il semblait le seul successeur digne de l'empire. Mécène, qui était prudent, vint trouver Auguste et lui dit : « Il faut rappeler Agrippa, il faut en faire ton successeur en le mariant à Julie. Tu l'as fait si grand,

qu'il ne te reste plus qu'à le tuer ou qu'à en faire ton gendre. » Vous reconnaissez là un des symptômes du pouvoir absolu. Dans toutes les circonstances difficiles, Auguste n'a qu'un seul homme à mettre en avant. Il semble qu'autour du souverain, dans ce qu'on a appelé plus tard la cour, on ne puisse admettre d'homme nouveau, et qu'il faille toujours se servir des mêmes comparses, qu'on fait reparaître sous toutes les formes ; c'est ainsi que sur des théâtres mal montés en personnel on voit reparaître les mêmes figurants sous des costumes différents. Il y avait déjà autour d'Auguste une telle disette d'hommes, qu'il fallait aller rechercher ceux qu'on avait chassés la veille.

Mécène ne fut pas écouté d'abord, car Auguste avait un levain d'envie contre Agrippa. Les despotes craignent les hommes qui ont fait de grandes choses pour leur service. Mais

quoique Auguste fût un habile politique, il n'avait pas la main assez ferme pour tenir ce peuple de Rome qui s'agitait et murmurait le nom de liberté. Les élections approchaient. On allait nommer les personnages consulaires. Jusqu'alors Auguste était sûr des élections; il se présentait dans les comices, prenait les citoyens par la main et leur recommandait ses candidats. Ses candidats étaient tous nommés. Mais cette fois il fut mal reçu; il y eut des agitations de fâcheux augure, la ville avait un mauvais aspect. Cela fit plus d'effet que tous les discours de Mécène. Auguste envoya à Lesbos le navire le plus rapide.

Agrippa n'avait pas fait de calcul en se retirant; il avait assez de désintéressement et les idées assez courtes pour ne pas jouer avec Octave un jeu où il serait toujours resté dupe. Il s'était mis de côté, il attendait. On vint le

chercher. La pauvre Marcella fut répudiée; les femmes ne restaient pas longtemps en possession de leurs maris dans la famille d'Auguste, où la politique violait les droits les plus sacrés; Agrippa épousa la trop fameuse Julie.

Immédiatement, Agrippa reprend sa vie active. Il est le factotum de l'empire; les Gaules s'agitent, il part, et trouve le temps, chemin faisant, de bâtir un aqueduc à Nîmes, de construire des thermes et d'aller dompter les Cantabres en Espagne. A peine revenu à Rome, on apprend qu'il y a de l'agitation en Orient : Agrippa part pour la Judée. Mais voilà le Pont qui remue; un certain Scribonius, descendant de Mithridate, veut s'insurger : Agrippa va réprimer la révolte, se fait remettre quelques étendards romains, trophées du vieux Mithridate, et revient à Rome. Il y a une fête à cette occasion. Auguste veut qu'Agrippa

triomphe, et remarquez ce fait, messieurs : le prudent Agrippa, quoique gendre d'Auguste, quoique successeur désigné à l'empire, refuse le triomphe. Trois fois de suite dans sa carrière il refuse ainsi un honneur qui lui est déféré par le sentiment public encore bien plus que par Auguste. Il connaissait son maître et redoutait ce qui pouvait lui causer de l'ombrage. Auguste seul avait le droit de tríompher.

Cette vie de chevalier errant de l'empire était faite pour user l'homme le plus vigoureusement constitué. Dans ce temps-là, les voyages n'étaient pas une chose simple. Courir aux extrémités de la Gaule, de là en Asie, en Illyrie, en Espagne, revenir sans cesse à Rome pour dompter les conspirations et se trouver au milieu des intrigues de palais, c'était pour un homme, si bien trempé qu'il fût, une vie de rudes épreuves. Il fallait voyager à grandes

journées, par de mauvais chemins; si l'on allait par mer, braver sur des galères manœuvrées par des rameurs les vents contraires et les flots soulevés. La vie d'Agrippa fut abrégée par cette dépense surhumaine d'activité. A peine de retour de son expédition contre le Pont, il apprend que les Pannoniens s'agitent sur les bords du Danube. Il repart, calme la révolte par sa seule présence, mais au retour, soit que son tempérament fût épuisé, soit que déjà la main de l'impératrice Livie vînt aider la destinée, il tombe malade en Campanie. Auguste l'apprend, part au-devant de lui, mais Agrippa meurt avant son arrivée.

Auguste eut une grande douleur de cette mort, dit l'histoire; il rapporta le corps d'Agrippa à Rome au milieu d'une pompe triomphale, le déposa dans la sépulture de la famille impériale, dans ce vaste Mausolée du Champ

de Mars où quatorze caveaux avaient été préparés, et prononça lui-même l'éloge funèbre de Marcus Agrippa. Pour que son émotion fût moins vive, comme il était d'usage dans ces sortes de cérémonies que le cadavre fût à côté de l'orateur, il avait fait dresser un voile entre le cadavre et lui, de façon que le peuple eût le triste spectacle qui était dérobé à l'orateur.

Telle est la vie résumée d'Agrippa. Son buste peut nous aider à comprendre son caractère, car c'est l'un des plus beaux bustes romains que l'on puisse citer. Voici comment nous pouvons être certains de son identité et de sa ressemblance.

Agrippa a été représenté sur des médailles frappées de son vivant, sous son troisième consulat ; elles sont de cuivre, et le montrent avec la couronne rostrale. En avant du bandeau est figurée une proue avec un éperon de navire.

Plus tard, on frappa également des monnaies d'argent à son effigie. Nous croyons que ce fut après sa mort, parce qu'Auguste seul avait le droit de frapper des monnaies d'argent et que, bien certainement, il n'accorda cet honneur à Agrippa qu'après sa mort, quand rien n'excitait plus sa jalousie.

Il y a donc une magnifique monnaie d'argent à l'effigie d'Agrippa. Elle montre les couronnes murale et rostrale combinées. La couronne murale est surmontée de tours, mais elle est terminée par un éperon de galère qui s'avance sur le front et forme le centre de la couronne. Ces monnaies sont incontestables, elles présentent un type très-particulier ; par conséquent, s'il y a des bustes qui reproduisent ce type, ce seront des bustes d'Agrippa. Or, on voit au musée de Florence et dans celui du Louvre deux bustes fort inégaux, mais se res-

semblant tous les deux : l'un assez mal conservé, c'est celui de Florence ; l'autre admirable par la pureté et le caractère, c'est celui du Louvre. On l'aperçoit en entrant par la porte du pavillon Denon, il est tout à fait dans le fond de la galerie, sur une colonne, et il regarde le visiteur qui entre. Ce buste est d'un art et d'une expression magnifiques. C'est un des plus dignes d'attention parmi ceux des empereurs.

Le caractère particulier de cette sculpture est une grande largeur et une fermeté militaire ; elle a quelque chose de mâle, elle respire le calme de l'homme toujours prêt. De grands plans bien espacés, bien conçus, semblent indiquer la grandeur d'âme appliquée soit au commandement, soit aux luttes de la vie. On remarquera aussi le nez, d'une beauté et d'une pureté typiques, la bouche qui est grave, réfléchie, éloquente même. Les anciens citent

un discours d'Agrippa où il exhortait les riches à exposer aux yeux du public leurs tableaux, leurs statues, leurs objets d'art, au lieu de les emprisonner dans leurs palais et de les dérober à l'admiration et à l'étude. Cette bouche exprime la gravité, les conseils qui mûrissent et l'éloquence qui s'impose. Ce qu'il y a de remarquable aussi, c'est le développement des os maxillaires. On dirait des meules prêtes à broyer tout ce qui leur sera présenté. Enfin l'œil et surtout le sourcil offrent ce caractère que les Latins désignaient par le mot *torvitas*, et que les poëtes appliquaient au taureau traînant la charrue ou errant dans les pâturages. Agrippa a ces sourcils, cette immense arcade qui s'avance sur l'œil en le recouvrant, et cet air farouche qui n'exclut ni le calme ni la bonté. Les contemporains avaient été frappés de ce trait saillant, puisqu'ils appliquaient éga-

lement le mot de *torvitas* à la physionomie d'Agrippa. C'est quelque chose d'étrange que cet énorme sourcil. L'aspect n'est point cruel, non, et l'on ne peut méconnaître ce signe de patience, de concentration tranquille, d'aptitude immense au travail, de résignation un peu morne qui caractérise le bœuf laboureur et qui caractérisait Agrippa.

Il y a aussi à Venise, dans le palais Grimani, une admirable statue, chef-d'œuvre de l'art grec, qui représente Agrippa. Elle a été faite en Orient ou à Athènes, quand Agrippa y séjourna ; les Vénitiens ont dû la rapporter de Grèce au temps de leur domination. Cette statue est parfaitement conforme aux bustes et aux médailles. Agrippa y paraît en héros divinisé ; il serre dans sa main l'épée courte, le *parazonium* des Latins, symbole du commandement militaire ; de l'autre main, il tient renversé sur

l'autel de Neptune un dauphin, souvenir des victoires navales, attribut du dieu des mers. C'est une statue admirable, et je ne crains pas de dire qu'elle est plus belle que celle d'Auguste.

Voilà, messieurs, le portrait vivant qui complète le portrait historique. Tel fut Agrippa. Ce qui domine dans l'ensemble des aptitudes comme dans les traits du visage, c'est une sorte de fermeté tranquille et implacable, non pas contre les autres, mais contre lui-même, c'est un dévouement aveugle, non pas à une cause, mais à un autre homme, c'est une abnégation qui n'est que le voile d'une ambition profonde, car elle cherche dans un rôle subalterne la voie la plus rapide et les satisfactions les plus éclatantes. Agrippa n'est pas un homme complet. Il n'a pas les principes politiques qui font la grandeur morale de l'homme; grand général, le

seul général d'Auguste, bon administrateur, improvisé peut-être, mais improvisé sous l'inspiration d'Auguste, en un mot homme de second ordre, il lui manque ce qui fait les hommes vraiment supérieurs. Lettré et fidèle aux leçons de la Grèce, il avait écrit des mémoires, « Mémoires de ma vie, » qui ont été évidemment un modèle pour Auguste lorsqu'il a dicté le fameux testament qui nous a été conservé sur différents fragments, notamment sur le temple d'Ancyre en Asie Mineure. Il avait écrit aussi un traité de géographie dont Pline prétend avoir tiré quelque parti. C'était une explication des cartes de géographie qu'on avait fait peindre sur le portique d'Octavie. Toutes les parties de la terre connues y étaient représentées, et la fameuse galerie des cartes qui est au Vatican n'est peut-être qu'un souvenir de ce portique.

Pour résumer cette figure d'Agrippa et pour la mettre dans son cadre, on peut dire qu'elle est l'explication extérieure d'Auguste, de même que Livie est son explication intérieure et domestique. Si Livie est le secret de cette politique habile, perfide, déguisée, qui transforme Octave en Auguste, si elle lui dicte cette modération feinte, cette habitude incroyable d'hypocrisie, cet art de conduire les hommes et de les tromper, cette absence de scrupules qui se masque des motifs les plus spécieux, Agrippa est l'action, l'énergie, l'activité hardie, l'élan décisif, la persévérance inexorable, la force morale dans les moments critiques, le génie dans les hasards des batailles. C'est Agrippa qui entraîne Auguste et le fait partir d'Apollonie pour venir réclamer l'héritage de César, c'est lui qu'on appelle dans les moments critiques; lui seul peut combattre Sextus Pom-

pée, lui seul triompher d'Antoine. En un mot, il est l'instrument le plus formidable contre les ennemis d'Octave et contre la liberté. Il a sauvé le triumvir, il a fait et consolidé l'empereur. Le vide que laisse Agrippa montre, aussi bien que l'histoire de sa vie, quelle a été l'importance de son rôle. Quand il est mort, c'est là une preuve décisive, l'empire n'a plus de général. On envoie successivement aux frontières, pour les éprouver, des jeunes princes de vingt ans; on envoie Tibère qui, dit-on, était un assez habile homme de guerre, contre les petites peuplades. Mais quand il y a un engagement terrible, Varus conduit dans un piége grossier trois des plus belles légions romaines, et le règne d'Auguste s'achève sous le coup d'un affront qui ne sera vengé que longtemps après par Germanicus. La mort d'Agrippa est également le signal des crimes

qui vont faire disparaître la famille impériale. Ni Livie ni Tibère n'auraient osé conspirer et agir tant qu'Agrippa vivait : ils redoutaient son œil farouche et vigilant.

De sorte qu'Agrippa est le véritable fondateur de l'empire, et soyez convaincus que sans lui il n'y aurait jamais eu ni un Octave victorieux, ni un Auguste impuni, ni empire romain, ni destruction de la république; du moins ces maux auraient été reculés jusqu'à une époque qu'on ne peut indiquer.

Voyez aussi, messieurs, la triste conséquence de cette puissance confisquée par une seule main, qui fait dépendre le sort d'un peuple et même du monde entier d'un maître dont la santé fragile et la raison précaire règlent leur bonheur ou leur malheur. Qu'Agrippa eût vécu aussi longtemps qu'il pouvait espérer de vivre, les Romains auraient toujours senti, à la tête

des affaires, un homme relativement honnête, qui savait bien conduire sa vie, qui aurait protégé Auguste contre des entraînements funestes, qui aurait défendu ses cinq enfants contre les poisons ou la haine de Livie, qui aurait fait monter sur le trône des princes de sa race, inspirés par son exemple; dans tous les cas, ces princes n'auraient pas été pires que Tibère, que Caligula, que Néron. Il a suffi que cet homme mourût à cinquante et un ans pour que ses fils, moissonnés avant l'heure, cédassent la place à Tibère et à une série d'empereurs qui devaient être le fléau de l'humanité. Leçon mémorable qu'on ne saurait trop signaler aux nations disposées à abandonner leurs droits pour dépendre du caprice ou de la santé d'un seul homme !

Agrippa n'a-t-il pas sa part de responsabilité dans un état politique si périlleux et si inique? Parce qu'il meurt à cinquante et un

ans, au plus haut point de sa gloire, de sa fortune civile et militaire, va-t-il rester à jamais un objet d'envie sans compensation ? Aura-t-il pu se faire le bras droit du tyran, le destructeur de la liberté et des institutions de Rome au profit d'Auguste, sans rester coupable devant la postérité et sans subir de punition de son vivant ? Agrippa a été puni, messieurs, n'en doutez pas, et sous les splendeurs de ce parvenu il n'est pas difficile de montrer son châtiment. Vous vous défieriez de moi, qui plaide de toutes mes forces la cause de la justice et de la moralité dans l'histoire ; vous ne vous défierez point d'un écrivain latin que ne troublent ni les idées préconçues, ni la recherche des principes ; c'est un naturaliste, c'est Pline. Parlant des enfants qui sont venus au monde les pieds en avant, et auxquels on donnait le surnom d'*Agrippa*, il remarque que tous ceux qui naissent

de la sorte naissent sous un mauvais présage et doivent être plus tard très-malheureux. Il ajoute : « On prétend qu'Agrippa, gendre d'Auguste, était une exception, mais non, » et, pour justifier sa théorie sur les fâcheux présages, il montre que trois sortes de malheurs ont atteint Agrippa.

Le premier fléau, c'est Julie, qui l'a déshonoré. Elle a traîné le nom de son époux dans la boue, devant tout le peuple, et Agrippa a dû supporter tant de honte parce que c'était la fille d'Auguste, parce qu'il n'osait se plaindre à son père, parce qu'il craignait surtout d'être contraint de répudier la femme qui lui assurait le trône. Par conséquent ce caractère, un des plus beaux du temps, a un côté fort triste, puisqu'il a consenti, pendant toute la fin de sa vie, à accepter un déshonneur public afin de satisfaire son ambition et d'arriver à l'empire.

En second lieu, dit Pline, il a été malheureux dans ses enfants. En effet, Lucius et Caïus César ont été tous deux empoisonnés; Agrippa Posthumus a été déporté par son aïeul et mis à mort le jour de l'avénement de Tibère. L'une de ses filles, Julie, continua les déportements de sa mère, et, comme elle, fut chassée de Rome; son autre fille, Agrippine, honnête femme, excita l'ombrage de Tibère, qui la relégua dans une île déserte où elle mourut de faim comme sa sœur.

Enfin, le troisième malheur pour Agrippa c'est d'avoir supporté toute sa vie la cruelle servitude d'Auguste, *durum servitium Augusti.* Faites bien attention à ces mots, messieurs, car Pline écrivait naïvement; il ne se plaignait pas de la servitude par un sentiment de regret personnel ou d'aversion contre l'empire; il se bornait à faire une réflexion sur le rôle

d'Agrippa auprès de l'empereur. Mais ces trois mots, *durum servitium Augusti*, sont toute une révélation pour l'histoire. Ainsi Agrippa a dû, toute sa vie, obéir au plus astucieux et au plus défiant des maîtres, soit qu'il l'envoyât à tout propos aux extrémités de l'empire, soit qu'il l'exilât ou lui imposât les travaux de l'édilité, soit qu'il lui offrît un triomphe qu'il était prudent de refuser, soit qu'il le sacrifiât à Marcellus, soit qu'il le forçât de répudier successivement ses deux femmes pour subir Julie. Il a vécu dans la plus dure servitude, il a été un instrument et un esclave, et peut-être avait-il, par-dessus tout cela, cette crainte personnelle qu'un grand cœur peut lui-même éprouver, quand il sait que son ami peut facilement devenir son bourreau. N'avait-il pas, en effet, des exemples de la manière dont Octave traitait ses protecteurs? Le stoïque Octave n'avait-

il pas laissé tuer Cicéron, son ami, et fait égorger Toranius, son tuteur?

Cette réflexion de Pline a donc une grande portée, parce que toute la vie d'Agrippa en est la justification : il a été l'esclave d'Auguste, voilà son châtiment. Aussi, messieurs, s'il est vrai que dans l'autre vie on ait encore un regard pour les choses d'ici-bas, si l'âme d'Agrippa a pu voir ce qu'est devenu l'empire romain, si elle a eu, je ne dis pas seulement quelque souci de sa patrie, mais quelque amour de sa propre gloire, combien cette âme a dû éprouver de remords ! Que de maux, le voulant ou ne le voulant pas, Agrippa a causés ! Que d'efforts il a faits pour assurer l'infortune perpétuelle des ses concitoyens ! Quelle voie il a ouverte à une série de monstres qui ont déshonoré l'humanité ! Il a été la meule qui broie la liberté, tandis que, s'il avait servi

ou sauvé la république, ses exploits et son activité lui eussent conquis dix fois plus de gloire, et une gloire pure. Il aurait placé son nom après ceux des Scipion, des Marcellus, des Caton; il aurait été grand capitaine, preneur de villes, constructeur de temples et d'aqueducs, protecteur des arts et des lettres, illustre et libre parmi ses égaux. Il aurait pu jouer un des plus beaux rôles qu'il fût donné à un citoyen de remplir s'il avait secouru Sextus Pompée et non poussé Octave, s'il avait mis son génie militaire et sa force d'âme au service du sénat et de la république. Au contraire, dans ce monde supérieur d'où les âmes regardent notre bas monde, il a pu voir, dès le lendemain de sa mort, qu'il n'avait conquis que l'obscurité. Il a été un homme de second rang, un subalterne. Je vous ai parlé de lui pendant une heure, messieurs : quel est l'historien qui

en a fait autant? Agrippa a disparu, en quelque sorte; il a été absorbé par Auguste; son activité s'est perdue, son nom s'est effacé, sa personnalité s'est évanouie dans cet océan amer et sans bornes qu'on appelle le despotisme. Juste châtiment! car s'il avait fait un peu de bien, éphémère comme lui, il a fondé un mal profond, durable, sans remède, qui est l'empire romain.

VI.

MÉCÈNE ET LES POETES.

Parmi les fondateurs du nouvel empire, il faut compter un personnage qui a été le conseiller, le négociateur d'Octave, comme Agrippa a été son homme d'action et son général; tous deux ont été les bras, de même que Livie a été la tête de cette redoutable association. C'est de Mécène que je vous entretiendrai aujourd'hui, et j'essayerai de vous en faire un portrait à demi sévère, car il est difficile de se montrer tout à fait rigoureux devant une figure aussi aimable, aussi populaire aux yeux de la posté-

rité, et qui a tant été chantée par les poëtes que son nom est devenu le nom générique de tous les protecteurs des lettres.

Mécène n'était pas Romain de naissance. Il ne l'était que par adoption. C'était un Étrusque originaire d'Arretium. Sa famille paternelle s'appelait du nom étrusque de *Cfelne* qui a été traduit en latin par *Cilnius*, prénom de Mécène. La famille des Cfelne avait exercé le pouvoir dans la lucumonie d'Arretium. Elle en avait été chassée par un soulèvement, et y avait été rétablie par les Romains. Du côté maternel, Mécène descendait d'une autre famille qui s'appelait soit *Mecné*, soit *Mesné*, d'où l'on avait fait le mot latin *Mæcenas*. Suivant l'usage étrusque, son nom le plus important était celui de sa mère. C'est ce qu'on remarque dans les tombeaux étrusques, où les morts sont désignés par le nom de leur mère, peut-être parce

que, dans un pays aussi corrompu que l'était l'Étrurie, il n'y avait de filiation certaine que du côté maternel. Le nom de la femme étant préféré, le nom du père ne servait que de prénom.

Mécène était plus âgé qu'Auguste; nous ignorons en quelle année il était né. Auguste avait cinquante-cinq ans quand Mécène mourut, et nous savons qu'il était alors un vieillard très-avancé en âge, voisin de la décrépitude. Comment les événements les rapprochèrent-ils, nous l'ignorons. Mécène, à Rome, n'était qu'un petit personnage. C'était un simple chevalier, qui ne devait probablement quelque importance qu'à sa grande fortune : mais, quelle qu'elle fût, il avait besoin de la grossir. C'était un esprit fin, perspicace, et quand nous le rencontrons pour la première fois dans l'histoire, il a déjà su s'attacher à la fortune d'Oc-

tave, non pas comme homme de guerre, quoiqu'il se soit bien comporté à la bataille d'Actium, mais comme conseiller; il n'avait en effet que peu de goût pour l'action, c'était surtout un homme d'affaires, adroit et conciliant. Chaque fois qu'il y avait quelqu'un à tromper, une négociation à engager, c'était lui qu'Octave envoyait en mission. Une de ces négociations fut de marier Octave avec une descendante de Pompée. Une alliance allait se conclure entre Antoine et Sextus Pompée ; si elle se réalisait c'était la ruine certaine d'Octave. On envoya Mécène demander la main de Scribonia, qui était petite-nièce du grand Pompée. Il réussit, et l'alliance de Sextus et d'Antoine fut rompue.

Une affaire plus difficile fut de réconcilier Antoine avec Octave, lorsque celui-ci n'était pas encore prêt à soutenir la lutte. On dépêcha à Brindes l'habile Mécène qui partit entouré

de toutes ses séductions, c'est-à-dire de sa cour de poëtes, déjà formée. Parmi ces poëtes il y avait Horace, Virgile, Domitius Marsus, nom beaucoup plus obscur, mais cependant un des amis de Mécène. On arriva à Brindes comme à un rendez-vous de plaisir. Antoine, qui était privé depuis longtemps de ces plaisirs délicats, fut charmé. Mécène réussit encore, et on renvoya en Orient le triumvir réconcilié avec Octave, c'est-à-dire caressé, trompé, jusqu'au jour où l'on serait assez fort pour l'écraser.

Une autre transaction délicate se présenta lorsque la guerre éclata avec Sextus Pompée, et lorsque Octave dut demander du secours à Antoine. Ce fut encore Mécène qu'on envoya; il fallut partir de nouveau pour Brindes, s'embarquer, traverser la mer et aller trouver Antoine pour en obtenir des légions et surtout des

galères. Il réussit comme dans toutes ses missions. Enfin, après la victoire d'Actium, nous le retrouvons à Rome avec de pleins pouvoirs. Lui, simple chevalier romain, sans titre déféré par les lois, sans élection du peuple, il se trouve le maître de Rome et de l'Italie ! Il avait déjà appris, du reste, le moyen d'apprivoiser la multitude, car chaque fois qu'il y avait une sédition à Rome pendant le triumvirat, et qu'Octave avait besoin d'adresser au peuple de bonnes paroles, il envoyait l'habile, le doux, l'enjoué Mécène, qui ne se fâchait de rien, qui écoutait avec grâce les cris de la populace, et lui offrait en retour des dons et toutes ses fleurs d'éloquence. De sorte que lorsqu'il revint à Rome, sans avoir d'autre mandat que la volonté du triumvir victorieux, il resta le maître de l'Occident pendant le séjour d'Octave en Orient; il faut dire que Livie était

derrière lui et le soutenait de son énergie et de ses conseils, qui ressemblaient singulièrement à des ordres. Il eut cependant une difficulté sérieuse avec les vétérans de César. On leur avait fait de grandes promesses, ils en réclamaient l'exécution, et ne se payaient pas de paroles. Mécène épuisait en vain sa rhétorique et sa souplesse. C'est alors qu'il fallut envoyer Agrippa, l'homme de guerre, dont la main plus rude savait manier des soldats.

Ce fut à peu près la fin de la carrière publique de Mécène. Il alla rejoindre un instant Octave pendant qu'Agrippa prit sa place à Rome, il le suivit jusqu'en Égypte, et je suis persuadé que c'était lui qui prémunissait Octave contre les séductions de Cléopâtre, qui avait espéré exciter sa passion comme elle avait captivé l'attention de César et l'amour d'Antoine.

L'empire étant fait, il ne restait plus d'ob-

stacles, plus d'ennemis, il n'y avait plus qu'à jouir de la sécurité et du pouvoir conquis. Et si quelqu'un était disposé à ces jouissances, c'était Cilnius Mæcenas.

Il n'avait pas d'ambition, il était parfaitement désintéressé en fait d'honneurs. Quant aux richesses, il en avait d'immenses. Comment acquises? L'histoire ne le dit pas : je ne pense pas qu'Arretium fût la source de revenus si magnifiques. Cette fortune provenait sans doute des présents d'Octave, du butin fait à la guerre, des dépouilles des proscrits ; il ne faut pas regarder de tróp près aux fortunes issues des guerres civiles et des coups d'État. Ce que nous savons, c'est que Mécène n'avait pas d'ambition personnelle, qu'il refusa d'être sénateur, resta simple chevalier, relativement libre, toujours dévoué à Octave dont il était l'ami et le conseiller, ne sollicitant plus sa

munificence que pour les autres. Il aimait la paix, et il employa le crédit qu'il avait conquis auprès du maître d'une manière bienfaisante, prenant la défense des proscrits, protégeant les gens de lettres et les poëtes ; en un mot c'était un excellent homme, qui n'employait plus la ruse, une fois les difficultés de la guerre civile écartées, que pour faire aimer celui qui n'avait guère été digne d'amour jusque-là.

Il usait aussi de son influence pour modérer les colères de l'empereur, et il en donna une preuve bien connue un jour qu'Auguste jugeait en matière criminelle ; entraîné par les souvenirs de sa jeunesse, par sa férocité native, il condamnait imperturbablement à mort tous ceux qui passaient devant son tribunal. C'est alors que Mécène, séparé par la foule des assistants, lui jeta ses tablettes, sur lesquelles il avait écrit : « Lève-toi, enfin, bourreau. » Au-

guste en effet se leva, renvoya les causes au lendemain, et le lendemain il avait refoulé son tempérament sanguinaire. C'est Mécène qui plaida la cause d'Agrippa oublié en Orient dans une fastueuse résidence, et qui dit à Auguste : « Tu as fait Agrippa si grand, qu'il faut le tuer ou le choisir pour gendre. » Comme il lui démontra les avantages qu'il trouverait à le prendre pour successeur, Agrippa ne fut pas tué, car c'est ainsi que se décidaient les destinées des hommes les plus considérables, dans les premiers conseils de l'empire.

Au fond, Mécène était un épicurien, un excellent vivant qui aimait la bonne chère, la table, les plaisirs de tous genres qu'affichent surtout les époques de corruption. Il était d'une dépravation élégante et délicate, et, d'après les auteurs qui ont fait son éloge, il ne haïssait ni le scandale de bon goût ni la débauche brillante

et de noble apparence. C'était donc un de ces hommes qui sont merveilleusement faits pour préparer, pour faire aimer et accepter le pouvoir absolu.

Vous savez qu'il y a deux influences dont il faut tenir un compte sérieux dans les sociétés avancées : l'influence des débauchés qui sont heureusement les moins nombreux, et celle des bons vivants qui sont malheureusement le grand nombre.

Dans les époques d'ébranlement, quand la lie des sociétés remonte à la surface, vous voyez surgir un certain nombre d'hommes qui ont passé leur jeunesse à ne compter pour rien les lois civiles et les prescriptions plus délicates de la conscience ou de l'honneur, qui ne voient qu'un but, la satisfaction de leurs passions. Ces gens-là sont prêts à tout tenter le jour où ils peuvent mettre les pieds sur les lois et la

justice. Ils ont appris de bonne heure à mépriser l'opinion, les honnêtes gens, les serments, la liberté, la patrie, et à ne reconnaître pour divinité que la force. Ceux-là sont les ambitieux de haute volée, car la débauche est une terrible école d'ambition, d'audace et de servilité.

Les autres, beaucoup plus nombreux, qui sont des gens assez honnêtes, efféminés plutôt que délicats, accommodants plutôt que convaincus, sans énergie sinon pour le plaisir, égoïstes et préoccupés uniquement de leur bien-être, amoureux de la table, des théâtres, des promenades bien tracées, des rues bien pacifiées, blessés par une feuille de rose dans leur lit, en un mot ce sont les sybarites, troupe croissante aux époques de décadence, qui veut le calme à tout prix et qui ne devient implacable que si ses jouissances sont menacées.

Que la liberté, que la dignité du pays soient en péril, peu leur importe; ils ne demandent qu'une chose, c'est la tranquille possession d'eux-mêmes et de leurs aimables vices. Ces gens-là aiment le despotisme avec fureur, parce qu'ils ne veulent pas qu'on trouble leur état de liesse et d'allégresse. Mécène était à leur tête. Il voulait la paix, une paix profonde, plus de missions, plus de voyages en Orient, où l'on était si rudement cahoté dans les litières ou secoué par les flots; non, un seul voyage, aller des Esquilies à Tibur, de Tibur aux Esquilies. Voilà ce qui nous prouve, messieurs, que Dion, dont nous parlions il y a huit jours à propos d'Agrippa, et qui a été si mal inspiré dans ses discours de rhétorique, a été plus judicieux en faisant de Mécène le défenseur du pouvoir absolu. C'est qu'en effet il est le type de cette classe très-nombreuse qui a besoin, je

ne dirai pas de la servitude, mais de cette tranquillité sous un joug commun, qu'on peut rêver, hélas ! dans les temps modernes comme dans les temps anciens. Mécène était donc un des apôtres-nés du pouvoir dictatorial d'Auguste. Dion a fait preuve d'esprit en le choisissant comme champion du despotisme.

Vous comprenez donc, messieurs, pourquoi Mécène, quoique épicurien et égoïste, resta l'ami d'Auguste, profondément dévoué et à la fondation de l'empire et à l'intérêt personnel du souverain. Il sentait très-bien, et Auguste le sentait non moins que lui, que cet exemple qu'il donnait de la vie facile, de la recherche de la volupté dans une mesure qui ne choquai pas trop les regards de Rome, n'était pas sans une action lente, un peu délétère, qui détournait les citoyens du goût des affaires, qui consolait la jeunesse de n'être rien, qui

endormait les vieillards et les empêchait de regretter le passé en se laissant bercer par la douceur du présent. Mécène était le grand pontife de cette religion du bien-être qui maintenait le peuple amolli dans une honnête obéissance. En même temps il avait le goût des lettres; il excellait à caresser les poëtes, race si sensible aux caresses, et à transformer en flatteurs des gens qui auraient pu être des adversaires. Mécène était sans rival dans l'art de charmer des esprits ombrageux et cet orgueil si facile à satisfaire ou à désarmer, qu'on appelle l'orgueil des hommes de lettres. Les services qu'il rendait à Auguste étaient donc des services de chaque jour, qui lui coûtaient d'autant moins qu'il suivait son penchant, qu'il satisfaisait tous ses goûts, qu'il vivait bien; bien vivre, c'est le mot d'Horace, c'est le mot de toute la cour de Mécène. Auguste lui en était reconnaissant, à

sa manière, et leur intimité alla toujours croissant, car chaque fois qu'Auguste avait un peu de tristesse, qu'il se sentait malade (il avait des infirmités nombreuses dont la nomenclature se trouve dans la biographie de Suétone), il se faisait transporter soit dans la maison de ville, soit dans la maison de campagne de Mécène, qui lui servait de garde-malade. La maison de Mécène, c'était la maison de repos, de convalescence d'Auguste, c'était là que la santé lui revenait, grâce à la gaieté, à l'esprit de son hôte, aux distractions qu'il savait lui ménager.

Il y avait bien, messieurs, pour Mécène quelques petites compensations. On n'a pas impunément l'honneur d'être l'ami d'Auguste, il faut acheter tant de gloire. Agrippa en a souffert jusqu'à voir sa vie abrégée par l'excès des fatigues ; nous devinons par un mot terrible échappé à Pline ce qu'était la servitude privée,

secrète, mais la servitude implacable d'Auguste, *durum servitium Augusti.*

Quant à Mécène, il n'y avait point de prise sur lui. Mécène était l'homme le plus liant du monde, il ne résistait jamais, mais on faisait plus souvent ce qu'il persuadait de faire. Les compensations étaient d'un autre genre, Mécène avait une femme beaucoup plus jeune que lui, qui s'appelait Térentia. Il est impossible de nier que Térentia était la maîtresse d'Auguste : ce fut une des récompenses des services de Mécène. Mécène, il est vrai, était un philosophe, et ce n'est pas là probablement ce qui troubla sa bonne humeur ; c'était un lien de plus entre les deux amis, voilà tout. Mais Térentia, qui était une femme très-jolie, d'un caractère difficile et capable d'exercer un très-grand empire sur son mari, probablement à cause de son mauvais caractère, avait un frère qui s'ap-

pelait Muréna et qui s'avisa de conspirer contre Auguste. Auguste le sut, et il imposa le silence à Mécène sur sa découverte. On voulait sans doute laisser s'engager dans cette conspiration surveillée tout ce qu'il y avait encore d'hommes énergiques qui protestaient contre la servitude universelle. Mécène ne se tut pas, il avertit Térentia du danger que courait son frère, celle-ci avertit Muréna, et les conjurés se mirent à l'abri.

Dès ce jour tout fut fini. Auguste n'était pas tendre, et une de ses qualités était d'être implacable ; il ne pardonna jamais à Mécène. Il n'y eut point entre eux de rupture violente, cela n'était point facile, puisque Mécène n'était rien dans l'État. Il n'y eut point non plus de relations brisées. Auguste était de plus en plus malade, la maison de Mécène lui était de plus en plus nécessaire ; mais il y eut un refroidissement

que l'histoire a constaté, et la défiance ne sortit plus du cœur d'Auguste.

C'est là une compensation, me direz-vous, aux douceurs que Mécène avait tirées du commerce d'Octave. Je ne crois pas que ce fût là encore pour Mécène un grand châtiment. Il était consolé à l'avance par la façon de vivre qu'il avait adoptée. Sa vie se partageait entre sa résidence d'été et sa résidence d'hiver ; il allait de l'une à l'autre, variant ses plaisirs avec les saisons, et entraînant avec lui le cortége de ses amis.

Nous savons à peu près, sans pouvoir exactement le préciser, l'endroit où était la maison de Mécène, à Rome. Ce n'était pas seulement une maison, c'était un terrain considérable, avec des jardins vantés pour leur fraîcheur, leur beauté et leur vue. Ces jardins de Mécène étaient restés célèbres à Rome, et Néron s'en

empara quand il voulut s'étendre par-dessus la vallée qui sépare le mont Esquilin du mont Palatin. Il faut chercher cet emplacement au delà de Sainte-Marie-Majeure, entre cette église et les bains de Titus, en se dirigeant vers Saint-Jean de Latran. C'est là qu'étaient l'habitation de Mécène et ses jardins, pour l'embellissement desquels l'art grec avait mis ses magnificences au service du goût romain.

Quant à la maison de campagne de Tibur, vous la connaissez. Elle existe encore, du moins en partie ; il est impossible d'en méconnaître l'emplacement. Elle est située au-dessus des petites Cascatelles ; elle était, il y a peu d'années, transformée en usine, et l'on voit encore la cour carrée de la maison de Mécène, avec des arcades auxquelles sont adossées des demi-colonnes doriques, à peu près comme dans le théâtre de Marcellus.

J'ai déjà dit que la vie de Mécène n'était pas toujours exemplaire. Il ne faut pas oublier, messieurs, qu'il était Étrusque, et les Étrusques avaient, même dans leur bon temps, une réputation établie d'aimer le plaisir et la débauche. Les Latins se moquent sans cesse de leur gros ventre, de leur bon estomac et de leur embonpoint, conséquence d'une vie toute matérielle.

Mécène était resté Étrusque; de sorte qu'il avait deux existences, l'une pour l'intelligence et l'autre pour la satisfaction des besoins du corps. Les bains, les soins de sa personne l'occupaient beaucoup ; il avait importé à Rome l'usage de certaines piscines d'eau chaude, où l'on pouvait nager en toute saison. Il avait aussi un goût singulier de la toilette, non pas d'une toilette très-relevée et très-élégante, mais d'une toilette quelque peu débraillée. On le

rencontrait dans les rues avec sa ceinture défaite, sa tunique flottante, ayant sur la tête un petit manteau qui ne laissait passer que les deux oreilles et qui protégeait son crâne chauve contre le vent, suivi de deux eunuques, exactement comme une femme de l'Orient se rendant au bazar.

Il était très-vaniteux de sa personne, il avait de jolis doigts assez courts, et les chargeait de bagues et de pierres précieuses. C'était la mode des Étrusques, vous le voyez par les tombeaux du musée Campana. Auguste l'appelle, dans une lettre, « mon émeraude d'Étrurie, » faisant allusion par là à son goût pour les pierreries, goût plus digne d'une femme que d'un homme. Il traînait à sa suite une troupe de vauriens, de parasites, de pantomimes, gens qui ne plaisaient pas à Auguste, mais qu'il tolérait à Mécène. On nomme même

un de ces pantomimes, Bathylle, qui lui avait inspiré une affection dont il serait inutile de définir ici la nature.

Ainsi donc Mécène offrait un mélange de grandeur et de petitesse, de qualités aimables et de défauts presque grotesques, de goûts élevés et de penchants honteux ; il alliait à une grande munificence pour les lettres une complaisance misérable pour des flatteurs de bas étage, pour des parasites et des histrions. On pourrait lui comparer le surintendant Fouquet dans ce qu'il a de noble et de généreux, à condition de compléter la comparaison par l'image de Turcaret avec ses vices et ses ridicules.

Je suis fâché de trouver une ombre au tableau et de ne pouvoir vous montrer Mécène mourant comme il avait vécu. Il semble que cette heureuse figure, qui avait accepté avec délices l'empire d'Auguste, dont rien n'avait assombri

la sérénité épanouie, aurait dû quitter le monde toujours souriante et radieuse.

Il n'en est rien; Mécène, lui aussi, a subi son châtiment et payé son tribut à la grande loi humaine de la pénalité. Instrument d'Auguste, il est récompensé par le déshonneur porté dans son foyer et par le refroidissement du maître. Esclave de Térentia, il est le jouet de cette femme coquette et acariâtre. Asservi au plaisir, il passe les trois dernières années de sa vie dans un état d'insomnie qui est un supplice. Rome était égayée tous les huit jours par les querelles de ces deux époux, qui se manifestaient de la façon la plus violente. On voyait Mécène aller, à tout propos, devant le tribunal, afin de répudier sa femme. Mais il ne l'avait pas plutôt fait qu'il s'en repentait. Huit jours après il trouvait Térentia plus belle que jamais et la reprenait pour la répudier encore.

On avait fini par dire à Rome « qu'il s'était marié mille fois. »

Ce n'était rien que le ridicule pour un philosophe de la secte d'Épicure. Mais le système nerveux du débauché émérite était excité par ces scènes domestiques; l'estomac était fatigué et, les suites des excès aidant, Mécène contracta une maladie cruelle, implacable, incurable : l'insomnie. On lui avait conseillé, comme remède, de boire beaucoup, et il s'en acquittait bien, mais ce moyen ne réussit pas longtemps. Il avait inventé un autre artifice plus délicat, c'était de réunir à quelque distance de la chambre où il reposait un orchestre dont les sons arrivaient à son oreille adoucis et à l'état de murmure. Tout fut inutile, et cependant il parvint ainsi à vivre pendant trois ans sans dormir. Il aimait la vie qui lui avait été si douce; Sénèque nous dit qu'il avait grand'peur de

la mort, malgré sa philosophie et les promesses que lui faisait Horace de le suivre dans le tombeau. Il avait toujours devant les yeux le spectre de la mort, qui contribuait encore plus que les cris de Térentia à rendre ses insomnies douloureuses. « Que je sois infirme, s'écriait-il, « aveugle, cul-de-jatte, manchot, pourvu que « je vive! » Caton, lui, s'était écrié : « Mourons, « ne pouvant vivre libre! »

Il mourut bien, à ce qu'il paraît : on appelait bien mourir, sous l'empire, faire l'empereur son légataire universel. Auguste fut l'héritier de Mécène.

Quel a été le rôle de Mécène dans les arts? Je ne vois pas qu'il ait exercé une action marquée sur les artistes. Mécène avait surtout la direction des lettres. En fait de beaux-arts, il a goûté surtout ce qui pouvait augmenter son bien-être intérieur ; il a songé aussi, par

bonheur, à faire reproduire ses traits. Il y a, en effet, deux pierres des deux plus célèbres graveurs du temps d'Auguste, Solon et Dioscoride, qui nous ont conservé l'image de Mécène.

La pierre de Solon représente un homme dans la force de l'âge ; il est gras, c'est bien le *pinguis Etruscus* dont se moque Horace quand il parle, non pas de Mécène, mais des Étrusques en général. Il est chauve, quelques mèches de cheveux lui forment une couronne autour de la tête, mais le crâne est nu, et l'on s'explique pourquoi, lorsqu'il paraissait en public, il se couvrait la tête d'un petit manteau qui ne laissait passer que les oreilles. Les muscles du cou sont très-accusés; ce ne sont pas les muscles du taureau, c'est plûtôt un gonflement qui trahit l'engorgement des veines, effet des excès. Le profil a de la pureté et du caractère, et

donne bien l'idée de la race étrusque telle que nous la connaissons par les sculptures et les peintures des tombeaux. Il y a quelque chose dans le nez qui rappelle le nez du Polichinelle latin, mais le menton est large avec de beaux plis qui lui donnent de la majesté. La bouche, dont les lèvres sont bien dessinées, la bouche est bonne, elle a de l'abandon, de la facilité, elle exprime les sentiments affectueux ; c'est la bouche d'un excellent homme, et l'on voit que s'il a prêté les mains à la tyrannie, c'a été pour vivre tranquille lui-même et non pour faire souffrir les autres.

La pierre de Dioscoride est toute différente. Elle représente la vieillesse arrivée à la décrépitude, et je me demande si Dioscoride, en représentant Mécène tout à fait vieux, n'a pas cédé à la volonté de son illustre patron qui, préoccupé de ses insomnies, a voulu consacrer

l'image de ce que devient un homme, si grand et si heureux qu'il soit, quand la maladie l'épuise depuis trois années.

On dirait que c'est par l'ordre de Mécène que Dioscoride a exécuté ce portrait, tant il l'a fait vieux et desséché. La lèvre est pendante; la tête reste toujours fine et intelligente, parce qu'évidemment l'intelligence n'avait point faibli: l'irritation des veilles ne pouvait que l'aiguiser. Mais il est curieux de voir cette sécheresse, cette décomposition, cette saillie de toutes les parties musculaires des traits. Il ne reste plus en quelque sorte que la peau sur les os. C'est un contraste étrange avec cette tête pleine, grave, replète du portrait de Solon.

On a encore un buste de Mécène qui est à Rome, mais il n'est pas assez bien conservé pour mériter une étude, surtout à côté des chefs-d'œuvre de Solon et de Dioscoride.

Voilà, messieurs, une esquisse rapidement tracée, mais assez exacte de Mécène. Vous voyez que ce n'est pas un Périclès, ni même un Alexandre. Et cependant son nom a fait fortune, il est resté le type des protecteurs des poëtes; la postérité s'est fait un Mécène idéal qui sera aussi durable que l'humanité.

C'est qu'en effet il avait choisi le beau lot; c'est qu'en protégeant les poëtes il s'était assuré leurs louanges, et passait avec leurs vers aux siècles les plus reculés. Le renom qu'ils lui ont donné est consacré ; même aux meilleurs temps de notre littérature, son nom a été aussi populaire qu'au siècle d'Auguste, et tous les amis des lettres ont toujours eu devant les yeux un modèle, un idéal, un type : c'est Mécène.

Dans cette conduite de Mécène, il y avait d'abord ses goûts personnels. Il aimait les lettres comme tous les Romains riches et bien

élevés, il les aimait et les cultivait; il paraît qu'il avait écrit en prose aussi bien qu'en vers, mais on rapporte aussi qu'il était négligent en même temps que très-affecté dans sa forme. Qu'il fût négligent, cela paraît conforme à son caractère général : un bon vivant ne saurait s'imposer cette tension d'esprit qui donne la précision et la pureté du style. Mais qu'il fût affecté, cela n'était guère permis à un esprit délicat qui vivait dans le commerce d'écrivains d'une forme aussi pure, d'un goût aussi élevé. Son tempérament l'emportait donc sur tous les exemples : la prétention qu'il affichait dans sa toilette, cet amour des pierreries qui le possédait, certaine côtés puérils de cette nature originale, sont une explication de ce penchant pour l'affectation.

L'amour des choses de l'esprit et l'amitié pour les gens de lettres s'allient très-bien avec le

goût des festins, et les joyeuses conversations qui prolongent le plaisir de la table. De bonne heure, Mécène dut rechercher les plus distingués et les plus aimables parmi les beaux esprits de son temps.

C'est ainsi qu'il fut mis en relation avec Virgile, recommandé par Asinius Pollion, puis avec Horace et avec Properce. Properce était un jeune Romain, très bien doué, d'un caractère charmant, et qui paraissait né pour les actions héroïques. Mécène le logea chez lui et le perdit. Cette belle intelligence qui promettait à Rome un grand poëte et des œuvres d'un ordre élevé s'effaça au milieu des voluptés de la maison de Mécène, s'usa à chanter les louanges d'Auguste ou les charmes d'une maîtresse, et Properce mourut à trente ans, formant pour dernier vœu d'expirer entre les bras de Cynthie. Le poëte payait cher la protection de Mécène.

Quant à Virgile, nous devons en parler avec plus de détails, parce que Mécène a exercé une influence considérable, non pas sur sa vie, mais sur ses poëmes et sur ses idées. Par là je suis amené à parler plus particulièrement de la valeur politique et du rôle de Mécène vis-à-vis des gens de lettres.

Il est vraisemblable qu'en même temps qu'il cédait à son goût personnel, Mécène obéissait à un mot d'ordre, que sa conduite était le résultat d'une entente avec Auguste. Auguste devait redouter cet esprit latin, caustique, un peu amer, qui avait gardé la saveur âcre d'Ennius, du vieux Caton, de Pacuvius. Auguste n'ignorait pas qu'il fallait craindre par-dessus tout les hommes qui, par leurs vers récités, soit publiquement, soit à l'oreille, pouvaient réchauffer les sentiments républicains, réveiller la fierté mal éteinte des cœurs romains et com-

promettre la fondation de l'empire. Mécène eut donc la mission d'attirer chez lui tous les poëtes, et de diriger doucement leur inspiration de commande dans des voies favorables à la conservation de l'ordre établi.

Virgile est certainement un des exemples les plus remarquables de l'influence que peut exercer un homme doux, fin, souple avec persévérance, cynique avec mesure et corrompu avec tact sur une nature beaucoup plus élevée, beaucoup plus poétique, mais par là même plus naïve.

Ce qui a sauvé Virgile, c'est-à-dire sa dignité personnelle, c'est qu'il a vécu loin de Rome. Quoiqu'on lui eût fait rendre son domaine de Mantoue, il avait toujours pour voisin le terrible vétéran, d'autant plus irrité. Il vendit son bien, partit avec sa famille, et mit toute l'Italie entre lui et son persécuteur ; il

s'en alla jusqu'à Tarente. Cette expatriation eut du moins ce résultat favorable, qu'elle éloigna Virgile de Rome. Il y vint sans doute pour voir Mécène et lui lire ses vers, mais Rome ne fut jamais son séjour. Son séjour fut Tarente et la Campanie, de façon qu'il vécut pour ainsi dire solitaire, qu'il ne fut jamais plongé dans le courant de servilité et de dégradation morale qui inaugurait le siècle d'Auguste, qu'il garda tout ce qu'il avait de bon, d'honnête, d'élevé dans les sentiments. Malheureusement, son esprit n'a pas gardé la même indépendance : Mécène l'avait encore trop souvent auprès de lui, ou savait l'atteindre par ses lettres et ses conseils. Le poëte n'a pu résister à une langue dorée, aux arguments spécieux, à des prières séduisantes, à un appel perfide à son patriotisme. L'inspiration générale de ses œuvres vient de Mécène.

Il y a plus d'indépendance dans ses *Bucoliques,* quoiqu'il y ait divinisé Octave par excès de reconnaissance, quoiqu'il ait chanté la grossesse de sa femme Scribonia, et promis un héros, qui fut une fille, la trop fameuse Julie. Mais ses *Géorgiques* furent en quelque sorte dictées par Mécène. Auguste sentait la nécessité de ramener les esprits vers l'amour des champs. Il y avait de grandes propriétés en déchéance, d'immenses espaces qui n'étaient plus cultivés. C'était aussi une façon de faire oublier les affaires publiques, la tribune muette, les élections confisquées, les magistratures altérées, et d'assurer la soumission au maître. Afin que la théorie conduisît à la pratique, on recourut aux descriptions des poëtes.

Virgile était naturellement porté à célébrer l'agriculture, à mettre en hexamètres les préceptes les plus arides des livres carthaginois

et des livres de Caton. Les *Géorgiques* sont dédiées à Mécène, et justement, car ce sont ses enfants. Virgile a été la forme, l'expression, l'instrument mélodieux ; la pensée, c'est Mécène, c'est-à-dire Auguste.

Il en fut de même pour l'*Énéide*. Examinez l'*Énéide* avec attention, et vous reconnaîtrez que la pensée fondamentale du poëme, c'est de populariser les traditions de la famille impériale, c'est de raconter l'histoire des prétendus auteurs de la famille des Jules, et de créer le prestige historique et divin autour de ce royal berceau. Toute l'histoire d'Énée, d'Anchise, d'Ascagne, sera exposée avec complaisance, parce que ce sont les aïeux de Jules César et d'Auguste ; et Virgile se met l'imagination à la torture, il fait des tours de force d'invention, au service d'un très-médiocre sujet.

Si Virgile avait été laissé à lui-même, aux

libres inspirations de son beau génie, dans cette charmante campagne de Naples et de Tarente, il aurait conçu d'autres œuvres, d'une forme aussi pure et aussi parfaite, mais d'une inspiration fière, personnelle, grandiose peut-être. Car son génie a été affaibli par un sujet de commande : il voulait en mourant brûler l'*Énéide*, dont il connaissait bien les beautés, mais qui pesait un peu sur sa conscience; du moins est-il permis de le supposer. C'est vous dire quelle a été l'influence de Mécène sur une âme candide et honnête qui se trouvait d'autant plus liée que le souvenir des bienfaits était plus vif. Virgile a été trahi par le seul sentiment qui pouvait le rattacher à la politique de Mécène et d'Auguste, par la reconnaissance.

Le manuscrit de Saint-Denis, qui est maintenant au Vatican, contient un portrait de Vir-

gile. Il porte le costume grec; les cheveux, assez courts, tombent sur le front comme sur le front d'un diacre; la figure est rasée, le nez assez mal dessiné; l'expression générale est douce et tranquille.

Ce manuscrit est de l'époque byzantine, et le personnage qu'on donne pour Virgile a un caractère sensiblement byzantin. On a dû, faute de meilleur modèle, accepter ce type, d'après lequel l'art moderne essaye de reconstituer l'image de Virgile. Dans l'antiquité même, Caligula, par folie, avait fait détruire les images de Virgile. Après lui, on rechercha cependant les traits du poëte et on lui dressa des statues, car nous savons que dans le sanctuaire (*lararium*) de la maison des empereurs il y avait un buste de Virgile, et c'était à bon droit, car le grand poëte avait fait accepter l'empire plus que personne; il avait singulièrement con-

tribué à le consacrer en l'entourant de la double auréole de la poésie et du sentiment national.

Horace, au contraire, est un fils d'affranchi qui n'a pas assez oublié son origine, surtout dans sa conduite publique, et qui n'a pas les scrupules et les délicatesses du cygne de Mantoue. Horace, qui a pour principe de ne s'étonner de rien, est plus facilement conquis par Mécène ; il devient aussitôt son commensal et son obligé ; car Mécène lui donne tout simplement, de la main à la main, une terre assez considérable dans la Sabine. Horace, doté par Mécène, ne se rallie pas seulement à l'empire, il le chante, il vante Auguste, il concourt à parer et à rendre charmante la servitude publique. Il loue la concorde, la paix, la soumission, et cet ordre admirable établi par le despotisme, qui permet les longs festins, les loisirs infinis, les chants d'amour, les plaisirs cham-

pêtres, et qui dispense surtout des devoirs de citoyen. Horace, qui a des vers très-nobles et parfois des accents dignes d'un meilleur temps, a aussi des heures de cynisme où il étale au grand jour et comme par défi des actions honteuses, que l'on doit taire, ne fût-ce que par pudeur, et qu'il affectait d'avoir commises.

Ainsi, qu'il se soit enfui en jetant son bouclier à la bataille de Philippes, je ne le crois pas. Brutus l'avait choisi pour tribun des soldats, grade qui équivaut à celui de colonel, et Brutus se connaissait en hommes. Non, il a été défait avec ses compagnons d'armes, mais il s'est bien battu. S'il s'est vanté d'une lâcheté dont un cœur romain aurait dû gémir, c'était pour faire sourire Mécène et mieux flatter Auguste, le vainqueur de Philippes.

Je trouve également une preuve de bassesse dans les insultes qu'il n'a pas épargnées à l'un

des plus beaux caractères de l'époque, Antistius Labéo. Labéo était un républicain que ni les ruses ni les menaces d'Auguste n'avaient pu faire plier, et qui ne consentait point à courber la tête sous le joug. Horace l'a poursuivi de ses railleries et même de ses calomnies, si bien que Tacite n'a pu s'empêcher d'avoir pour cette complaisance indigne envers Auguste un mot de flétrissure.

C'est encore lui qui chanta la victoire d'Actium, comme si le seul devoir en face de pareils triomphes n'était pas le silence.

Ce qui est admirable dans Horace, c'est l'intelligence, la culture de l'esprit, la finesse de l'expression, une perfection de formes qu'on a rarement égalée, une langue exquise traduisant un goût exquis, une vivacité de style savante, des détails admirables, un art que je comparerai à l'art le plus délicieux des orfévres flo-

rentins. C'est un poëte merveilleux, c'est même un grand esprit, mais son âme, malgré des éclairs, malgré les souvenirs de la philosophie grecque, redevenait, devant Auguste et Mécène, sinon servile, du moins digne d'un affranchi.

Horace est le grand prêtre de cette fausse liberté qu'on appelle l'insouciance et le loisir. Il chantait et il aimait les festins, le vin, les belles maîtresses, les plaisirs de la ville et ceux de la campagne, qui ressemblaient fort à ceux de la ville dans la maison de Mécène à Tivoli. Il était paresseux avec délices et narguait tout souci. Auguste voulut se l'attacher comme secrétaire; Horace refusa, non par crainte d'être sous la main de l'empereur, mais parce qu'il avait horreur de tout lien régulier et voulait garder ses heures pour écrire, pour bien vivre, pour jouir de ses amis.

Il resta cependant le familier d'Auguste.

Nous connaissons même une lettre qui est assez curieuse, parce qu'elle montre comment s'y prenaient Mécène et l'empereur pour tenir en haleine tous ces beaux esprits disciplinés.

Dans une lettre qui est à la fois une caresse et une menace, Auguste se plaint à Horace de n'être pas assez souvent loué par lui dans ses vers : « Savez-vous que je ne suis pas content de vous ? Est-ce que vous croyez que vous serez déshonoré devant la postérité parce que vous aurez avoué que vous êtes mon ami ? » Ainsi, la préoccupation d'Auguste, c'était de faire effacer la trace de ses crimes par les louanges des poëtes. Quand par hasard ils avaient composé trop de vers sans y glisser les vertus ou la gloire de l'empereur, Auguste leur écrivait doucement, mais, sous la forme tendre et amicale de ses paroles, on sent comme une pointe d'acier.

Le portrait que nous avons d'Horace sur plusieurs médaillons contorniates est conforme à l'image qu'il nous a laissée lui-même. Il dit qu'il avait le nez petit, le front joli, les cheveux noirs, un air agréable, un sourire toujours prêt pour ceux qui l'abordaient. Sur ses médailles, en effet, on voit que le front est droit, le profil assez régulier, le nez fin (*vir emunctæ naris*), les traits délicats et spirituels, mais sans élévation ; aujourd'hui encore on rencontre à Rome des types italiens qui n'attirent que légèrement l'attention et qui ont la plus grande affinité avec ce type d'Horace. Il avoue que de bonne heure son ventre grossit, que ses yeux devinrent malades ; ils étaient bordés de rouge, un peu éraillés, et le poëte emploie sans fausse honte le mot de chassieux (*lippus*). Nous savons d'ailleurs qu'il avait la taille courte et qu'Auguste, dont la jovialité elle-même avait quelque

chose de cruel, l'appelait « mon petit tonneau (*sextariole*). » Ce surnom était un double trait, dirigé à la fois contre la rotondité et contre la capacité de cet ancêtre de Falstaff, qui a trop célébré le bon vin pour n'en pas avoir abusé quelquefois.

Par ces deux génies, qui ont illustré Auguste et son siècle, on peut juger quelle action autrement puissante Mécène a dû exercer sur des intelligences de second ordre. Properce, énervé par la volupté dans la maison de Mécène, mourait à trente ans et n'avait plus d'autre ambition que d'expirer dans les bras de Cynthie. Ovide, beaucoup plus jeune, mais gâté dès son enfance par de tels exemples, entremêla à ses préceptes sur l'art d'aimer et à ses fades langueurs les plus basses adulations envers Auguste et même envers Tibère. Tibulle aussi ne voudra chanter que l'amour, et il semble que

la littérature du siècle d'Auguste, plus elle est représentée par des talents inférieurs, plus elle est systématiquement amollie, corrompue, tournée vers la volupté, empreinte de flatterie et de servilité. Là se reconnaissent l'influence de Mécène et la politique machiavélique d'Auguste qui se cachait derrière lui.

Que d'autres admirent cet élégant corrupteur, cet aimable dispensateur de bienfaits, qui n'a rendu la vie plus douce à de pauvres poëtes que pour détourner leurs inspirations, compromettre leur génie, le faire servir aux desseins d'une politique égoïste, et l'engager, à son insu, par de perfides et charmantes amorces, dans les piéges du despotisme ! Semblables à ces oiseaux familiers qui attirent les oiseaux libres dans la cage et leur font chérir la captivité, les protégés de Mécène n'ont que trop bien réussi à convaincre leurs concitoyens, à leur

faire accepter l'oubli de leurs devoirs, l'abaissement de leur conscience, l'abdication de leur volonté devant la volonté d'un seul. Grâce à ces enchanteurs, la postérité a partagé les illusions politiques des Romains de l'empire ; elle a fait de Mécène le type de tous les protecteurs de lettres, de même qu'elle a fait d'Auguste un idéal de clémence et de paternel pouvoir. Pour moi, je ne puis m'empêcher de mêler à l'indulgent mépris que mérite un tel homme, un ressentiment plus profond, lorsque je songe aux nobles œuvres qu'il nous a volées. Que n'eût point fait un génie tel que celui de Virgile, s'il eût été libre, solitaire, à l'abri des périls de la reconnaissance, échauffé par sa seule inspiration ? Il n'eût point écrit les *Géorgiques*, mais il eût rivalisé avec Hésiode et vaincu Théocrite. Il n'eût célébré ni le pieux et larmoyant Énée, ni le petit Iule, ni la froide

Lavinie ; mais il eût chanté les splendeurs de Rome républicaine, raconté cette guerre punique, que Silius a peinte si faiblement et qui était une guerre de géants, créé à la suite d'Homère une épopée plus belle que l'*Énéide,* mais surtout il n'eût point subordonné ses compositions aux intérêts et aux prétentions de la famille impériale. Sans Mécène, Horace serait resté digne de l'amitié de Brutus, et, au lieu de murmurer sans cesse les noms de Lesbie et de Lalagé, il aurait loué les Scipions, les Gracques, les deux Catons, dans des vers semblables à son ode sur le Juste.

Properce, à son tour, au lieu de s'éteindre honteusement dans les délices du palais de Mécène, aurait tenu les promesses de sa première jeunesse, qui était mâle, pleine d'une ardeur fière, et laissait pressentir quelque chose d'héroïque. Plus heureux Cicéron ! Plus heureux

les proscrits qu'Octave avait fait égorger ! Ils n'ont perdu que la vie !

Ne pas respecter le génie, le corrompre, en faire l'instrument d'une ambition égoïste, le complice d'un système politique, tourner contre la liberté de la patrie ce feu divin que la patrie avait produit pour se relever de ses épreuves et glorifier sa liberté, c'est plus que de l'adresse, c'est un crime. L'humanité a le droit de demander un compte sévère à ceux qui ont étouffé ainsi dans leur germe des beautés perdues pour jamais.

VII.

LA LITTÉRATURE DE L'EMPIRE.

Parler de Mécène, de ses amis et de son influence immédiate, c'est faire le procès de la littérature latine au siècle d'Auguste. Je n'ai pas craint, messieurs, de vous énumérer mes principaux griefs contre cette littérature, au point de vue moral et politique. Je n'ai rien ajouté sur le danger qu'elle présente comme nourriture perpétuelle des jeunes générations. Il est nécessaire de revenir sur ce sujet afin de vous montrer le remède à côté du mal.

Le remède, je n'ai point la prétention de

l'avoir inventé : il y a longtemps qu'il a été proposé. C'est la prééminence que le grec devrait obtenir sur le latin dans l'enseignement et en particulier sur la littérature latine du siècle d'Auguste, qui est la littérature classique par excellence.

La supériorité du grec sur le latin n'a pas besoin d'être démontrée : elle a été avouée par les Latins eux-mêmes. Tous les écrivains latins sont pleins de ce qu'ils doivent aux Grecs et du sentiment de leur infériorité vis-à-vis de ceux qu'ils proclament leurs maîtres, comme pour avoir le droit de les piller sans cesse. Ce fait, de nos jours même, les juges les plus éclairés l'ont reconnu. M. Sainte-Beuve, dans une pièce de vers célèbre adressée à M. Patin en 1837, défendait la cause des Grecs et la faisait triompher de celle des Latins. Aujourd'hui M. Mommsen, à son tour, établit d'une façon très-vive la

prééminence des Grecs, et l'an dernier, au Collége de France, le courageux professeur de littérature latine, M. Havet, faisait une leçon spirituelle, persuasive, où, tout en admirant la beauté du latin, il proclamait la supériorité de la littérature grecque. C'est donc un lieu commun, une vérité acceptée par les parties les plus intéressées, par ceux qui ont jadis écrit le latin et par ceux qui l'enseignent aujourd'hui. Ce que je propose, c'est de tirer la conséquence de ces principes, c'est de les appliquer, c'est de faire passer dans nos mœurs ce qui est dans nos idées et d'appliquer ce qui est resté à l'état de théorie. Il convient donc de vous faire sentir les côtés réalisables, pratiques, et je pourrais ajouter les côtés nécessaires d'une réforme de ce genre dans l'enseignement.

Il y a, messieurs, trois points de vue. D'abord celui de la *langue* prise en elle-même, puis celui

de la *littérature,* c'est-à-dire des productions de l'esprit avec les formes sous lesquelles elles se manifestent, et enfin le point de vue *moral et politique,* qui est, à nos yeux, le plus important.

Je commence par la langue.

Je ne demande pas que l'on fasse de ces grandes réformes qui agitent et troublent la jeunesse, qui bouleversent les études, qui peuvent amener dans l'enseignement sous toutes ses formes, aussi bien dans l'enseignement libre que dans l'enseignement de l'État, des perturbations profondes.

Non ! ce que je demande se borne à ceci : changer deux mots, deux mots seulement dans les programmes d'éducation. Partout où il y a le mot *latin,* on l'effacera pour mettre à sa place le mot *grec ;* partout où il y a le mot *grec,* on l'effacera pour mettre à sa place le mot *latin.*

Ainsi l'enfant commence ses études dans une maison de l'État ou dans une institution privée; il a huit ans; que veut-on aujourd'hui lui apprendre? le latin. Au lieu du latin, enseignez-lui le grec. Puis, quand il arrive à un âge un peu plus avancé, à onze ans ou à douze ans, que lui fait-on étudier, en outre? le grec. Ce sera le moment, au contraire, d'introduire le latin. Superposez l'étude du latin à celle du grec, au lieu de superposer le grec au latin. Cela se peut faire sans changement brusque. A mesure que les générations qu'il s'agit d'instruire entreront au lycée, puis atteindront leur douzième année, on leur appliquera le nouveau programme. Ainsi, je demande simplement la substitution du grec au latin. Voici pourquoi. C'est qu'il est beaucoup plus logique de passer huit ou dix ans sur le grec et quatre ou cinq ans sur le latin, que dix ans sur le latin et cinq

ans sur le grec, le grec étant infiniment plus riche, sinon plus difficile que le latin.

Quand vous faites apprendre les langues vivantes à vos enfants, si vous commencez par une langue plus complexe et plus difficile, par une langue mère, n'est-il pas vrai que les langues qui en dérivent sont apprises ensuite par eux en se jouant ? N'est-il pas vrai que l'enfant qui sait l'allemand, par exemple, peut apprendre l'anglais en quelques mois, parce que l'anglais est plus simple, parce que sa syntaxe est moins compliquée, parce que ses racines ont beaucoup d'affinité avec l'allemand ? De sorte que les déductions se font machinalement dans le cerveau de l'enfant, qui se trouve presque savoir l'anglais par cela seul qu'il connaît l'allemand.

De même, si à l'âge où les enfants n'ont que la perception la plus vive des sons et des mots,

vous leur faites apprendre d'abord la langue grecque, plus abondante et plus complexe, et que vous arriviez ensuite au latin, qui n'est qu'une langue sœur, subordonnée par bien des côtés à la langue grecque, ils l'apprendront plus vite.

Je pense que ma proposition doit vous paraître rationnelle; quant à moi, je suis convaincu que la transition du grec au latin serait aussi facile, aussi féconde en résultats rapides que celle de l'allemand à l'anglais, ou même que celle du latin à l'italien. Quiconque sait le latin apprend l'italien en six mois. Remarquez, messieurs, que je n'écarte pas le latin ; tout au contraire, je désire que la jeunesse le sache bien, mais je crois qu'elle l'apprendra beaucoup mieux avec cette préparation forte et cette nourriture robuste qu'implique l'étude préalable du grec.

Il faut, en effet, que nous possédions la langue latine pour plus d'une raison. D'abord c'est notre langue maternelle : la langue française est fille de la langue latine, et il ne faut pas que nous perdions de vue l'origine de notre langage, ses sources, ses explications. Ensuite c'est la langue du droit, de l'administration, de la médecine, de toutes les appellations raisonnées de la science et de l'art. Mais, je le répète, non-seulement le latin n'est pas sacrifié, mais il trouve un auxiliaire puissant dans une connaissance préalable de la langue grecque ; et le grec, plus on l'enseignera de bonne heure aux enfants, plus leur mémoire sera souple, plus ils l'apprendront vite. Vous le voyez par l'exemple des enfants qui, dès l'âge de cinq ans, parlent l'allemand aussi bien que le français. Le grec n'est pas plus difficile que l'allemand ; par conséquent les enfants pourraient

le lire et l'écrire, sinon le parler, comme ils lisent et écrivent l'allemand.

Il y a une autre raison, c'est que le latin est toujours une langue morte, tandis que le grec n'en est plus une. Le grec renaît ; il est demeuré une langue vivante ; il se recompose, s'enrichit, et, avant la fin du siècle, il sera digne peut-être d'être classé parmi les langues littéraires.

Depuis quarante ans, les Grecs affranchis ont régénéré leur langue, qui n'était, pendant de longs siècles de servitude, qu'une langue appauvrie, mêlée de mots turcs et albanais, pittoresque et harmonieuse, il est vrai, mais réduite à l'état d'idiome populaire. A Athènes et dans les principaux centres de l'Orient il y a eu, depuis le commencement du siècle, des philologues zélés qui ont retrouvé, recomposé, reconstitué leur langue moderne, en

la purifiant par un retour vers les formes antiques, en la mettant en rapport avec l'esprit moderne, avec les inventions de notre industrie, avec tous les détails de notre civilisation. Il s'imprime aujourd'hui plus de cent cinquante journaux et revues, publications hebdomadaires et quotidiennes, rédigés en grec courant, qui est beaucoup plus voisin du grec antique que de la langue populaire. Le développement de la littérature hellénique s'accroît tous les jours; l'influence commerciale que conquièrent chaque jour les Grecs répand leur langue de plus en plus en Orient; elle est parlée dans toutes les îles de l'Archipel, dans la Thrace, en Macédoine, sur les côtes de l'Asie Mineure, à Alexandrie comme à Bucharest, à Vienne comme à Trieste, à Constantinople surtout, future capitale de la Grèce, et dans les grands centres du commerce, à Marseille, à Londres, à Saint-Pé-

tersbourg, où les colonies grecques sont nombreuses, riches, influentes. Partout on parle la langue grecque, qui tend de plus en plus à devenir une langue littéraire et dont la connaissance, le jour où la Grèce sera de nouveau florissante, peut devenir une ressource pour tous ceux qui auront dans le Levant des intérêts commerciaux et politiques. Une des conditions, il est vrai, serait de délaisser l'inepte prononciation, qui porte à tort le nom d'Érasme, et qui assimile la prononciation du grec à celle du français en détruisant la physionomie, l'accent, l'harmonie d'une langue éminemment musicale.

Dès lors, quand nous faisons apprendre à nos enfants le grec ancien, nous nous trouvons leur faire apprendre une langue vivante, une langue qui sera parlée et écrite un jour dans tout l'Orient, et à laquelle il ne manquera plus qu'un

Dante ou un Descartes pour être constituée, littéraire et célèbre.

Je passe, messieurs, puisque vos applaudissements m'assurent que vous partagez déjà mes idées et que vous ne doutez plus de l'excellence de l'étude philologique du grec, je passe à la seconde partie de ma thèse ; elle est aussi facile à démontrer. Quelle serait l'influence de la littérature grecque, apprise de bonne heure et véritablement pénétrée, sur notre éducation littéraire? Quelle serait son action sur l'esprit national et sur nos créations dans l'ordre de l'intelligence?

Il ne faut point être ingrats ; il ne faut ni renier le passé, ni lui jeter un blâme rétrospectif qui serait presque de l'impiété. Il est certain que la littérature française est fille de la littérature latine, qu'elle s'en est profondément imbue et qu'elle a été presque constamment inspirée par elle.

Sans parler du moyen âge et des subtilités un peu confuses de la scolastique, la Renaissance, qui cependant devait tant aux Grecs chassés de Constantinople, est redevenue et est restée latine. La mémoire de nos poëtes de la Renaissance française est toute latine ; les idées et les images latines ont pénétré jusque dans les fibres les plus délicates de leur cerveau. L'effort tenté par Ronsard et son école pour se reprendre au grec a été inutile ; l'exagération apportée dans cette tentative, le pédantisme, l'étude des mots substituée à celle des idées ont paralysé la fameuse pléiade. Notre Renaissance est donc autant latine que gauloise par l'ensemble de son inspiration.

De même, il suffit de rappeler combien la littérature du siècle de Louis XIV se rattache à la littérature du siècle d'Auguste. On y remarque des esprits avides de plus pures clartés,

comme Racine, qui lisent quelque roman grec, encore en se cachant de leurs maîtres, ou qui consultent quelque tragédie d'Euripide. On y trouve des esprits délicats et prédestinés à l'atticisme, comme Fénelon, mais ce sont des exceptions, et le siècle de Louis XIV a été aussi près de la littérature latine qu'il a été loin de la littérature grecque.

Les réminiscences, les emprunts y sont de tous les instants, et vous savez combien les poëtes du XVIII[e] siècle ont copié également Properce, Tibulle, Ovide, tous les fades docteurs dans l'art d'aimer. Mais précisément parce que cette influence a été manifeste, durable sur tant de grands et beaux esprits, les sources ont été absolument épuisées. Nous avons tiré de la littérature latine tout ce que nous pouvions en tirer, comme imitation directe et comme inspiration indirecte. Cela est si vrai, qu'au com-

mencement de ce siècle on était arrivé, après des commotions militaires, des bouleversements civils qui avaient enflammé et régénéré les esprits, à une véritable fatigue, à une sorte de dégoût devant les imitations de l'antiquité latine. C'est pour cela que vous avez vu des natures ardentes, des hommes d'un talent incontestable se détourner d'un sol épuisé pour aller demander des modèles aux littératures étrangères, prendre pour maîtres Gœthe ou Shakespeare, et propager en France ce qu'on appelait alors le romantisme.

Or, ce besoin de nous rajeunir, dont nous n'avons pas eu toujours conscience et dont le romantisme est la manifestation, ce besoin aurait trouvé sa satisfaction la plus pure, la plus abondante dans l'antiquité grecque, si nous avions fait ce qu'ont fait les Latins, si nous avions été nous y retremper.

Les auteurs grecs offrent, en effet, aux intelligences des sources incomparables dans tous les ordres d'idées. Les Romains l'avaient bien compris. A peine les enfants des nobles familles avaient-ils atteint l'adolescence, à peine avaient-ils déposé la robe prétexte et la bulle d'or, ils partaient pour la Grèce, afin d'y achever leur éducation ; ce n'étaient pas seulement les fils des sénateurs ou des chevaliers, c'étaient même des fils d'affranchis, comme Horace. Pourquoi allaient-ils en Grèce, dans cette Grèce qui n'avait plus que des sophistes, des rhéteurs et des philosophes dégénérés? C'est que là encore il y avait un souffle supérieur et une abondance de modèles dont ils ne pouvaient avoir même l'idée sur le sol latin.

Eh ! messieurs, n'en est-il pas de même pour nous ? Je suis convaincu que nous, fils des Latins, si nous avions le courage de nous imposer

dès l'enfance cette assimilation de la langue et de la littérature grecques, qui ne peut plus s'accomplir dans un âge plus avancé, nous en tirerions un grand profit. Lorsqu'on touche au seuil de la vie libre, des luttes et des plaisirs du monde, on n'a plus le temps de s'astreindre à ces études patientes et vigoureuses qui nous font pénétrer au cœur d'une littérature. Il faut un âge plus tendre, une mémoire que la moindre image frappe et ravit, qui possède encore cette fraîcheur, cette sensibilité naïve où tout ce qui est beau laisse une trace, il faut ce premier éveil de l'esprit, qui s'accomplit avec l'éveil des sens et dont chacun de nous a perdu le souvenir, mais dont il retrouverait une vague conscience s'il redescendait au fond de son propre cœur et des rêves indécis de ses jeunes années.

Ouvrez donc à ces intelligences les clairs ho-

rizons, le jour si pur et si libre de l'intelligence grecque, et vous ouvrirez en même temps à l'inspiration moderne cette source que nous cherchons et que le romantisme a demandée en vain à des races différentes, qui n'avaient pas ces modèles magnifiques, ces types à jamais inimitables que la Grèce a créés et rendus immortels. C'est dès l'enfance, si vous voulez agir sur les âmes, que le contact du génie grec préparera des poëtes, de grands prosateurs, des orateurs, des moralistes, des philosophes, des penseurs politiques, des bienfaiteurs de l'humanité, en un mot des hommes supérieurs dans les ordres d'idées les plus élevés. C'est avant l'adolescence qu'il faut commencer à éveiller les imaginations, à peupler la mémoire, à ouvrir les cœurs par les clartés sereines de cette belle littérature grecque ; à un âge plus avancé, il est trop tard.

Je pnis comparer ce séjour prolongé que je voudrais obtenir pour la jeunesse au milieu des œuvres grecques, au séjour que plus d'un parmi nous a pu faire au milieu des ruines, des sites, des beautés pittoresques du sol grec. Le pays est certes bien déchu de sa splendeur passée, et cependant quel est celui qui l'a parcouru sans ressentir un charme qu'il ne pourra jamais oublier? Certes, quand on fait le voyage de Grèce un peu tard, au seuil de la maturité ou de la vieillesse, on éprouve de singulières joies, mais le raisonnement a plus de part dans ces joies que l'imagination, l'élan involontaire et l'impression irréfléchie.

Si, au contraire, c'est à vingt ans que vous allez à Athènes, en Thessalie, en Asie Mineure, dans le Péloponèse, dans les îles, dans tous ces pays bénis dont vous avez bégayé les noms dès l'enfance, alors se produit une sorte d'ini-

tiation et d'enivrement qui vous rend capable de sensations bien plus profondes. C'est à cet âge surtout que le seul nom du Pentélique ou de l'Hymette, la seule vue du Parnasse ou de l'Hélicon font battre le cœur et entrevoir un monde d'aspirations poétiques et de délicieuses sensations. C'est à cet âge qu'on ne peut parcourir la mer sans comparer ses flots à d'innombrables sourires, sans saluer avec une pieuse émotion chacune des Cyclades rangées autour de Délos comme autour d'une reine, sans voir Vénus et les Néréides se jouer derrière l'azur, sans attacher un souvenir ou un rêve à chaque vague caressée et poussée par la brise. C'est à cet âge qu'on laisse, sans en avoir conscience, s'écouler des journées entières sur les rochers de l'Acropole d'Athènes, écoutant le murmure du passé qui résonne mélodieusement à votre oreille avec le bourdon-

nement de l'abeille, le chant des cigales dans le bois d'oliviers et les échos lointains de la plaine, ébloui par l'éclat des marbres dorés au soleil de vingt siècles, ébloui surtout par la beauté et par la perfection qui rayonnent du milieu des ruines et qui animent le moindre fragment, respirant je ne sais quel souffle inconnu, plus mâle, plus fier, plus héroïque, qui s'appelle l'exemple du génie et l'amour de la liberté. Prenez des poëtes ou des hommes de premier ordre, comme il s'en produit tous les cent ans, prenez même de simples lettrés, qui n'auront d'autre mérite que leur sincérité, d'autre force que leur passion pour la littérature grecque, je les défie de n'être pas transfigurés pendant le séjour qu'ils feront au milieu des splendeurs passées et des charmes affaiblis de la Grèce. Eh bien ! ce voyage est à peine le symbole du voyage autrement facile,

autrement fécond que vous pouvez faire entreprendre à vos enfants à travers les auteurs grecs, en leur offrant cette clef magique qu'on appelle l'intelligence du texte, en leur rendant familiers ces livres trop peu feuilletés, où tout ce que la Grèce a vu, pensé, rêvé, raconté, conseillé, inventé, se retrouve en lettres d'or et de lumière. C'est là qu'il faut aller chercher l'inspiration, si vous souhaitez que la France ne cesse pas de produire des talents et parfois des génies.

Un exemple vous prouve que je n'avance rien de déraisonnable, rien qui ne soit justifié par des précédents.

Nous avons tenté dans l'art ce que je propose d'appliquer à la littérature. L'art s'est senti, au commencement du siècle, un peu las de l'imitation latine, des ruines de l'Italie et de Rome, et il a cherché, dans les ruines

de la Grèce et dans les marbres du Parthénon, un élan nouveau. Immédiatement s'est produit dans toutes ses branches, l'archéologie aidant, un mouvement sensible de renaissance. On a étudié les monuments de la Grèce, ses temples bâtis sur les promontoires et sur les rochers, avec leurs chapiteaux mutilés, leurs colonnes renversées, leur décoration à peine reconnaissable ; à force de respect et de patience, les architectes ont compris peu à peu les principes de l'antiquité ; ils ont essayé de pénétrer l'esprit de l'architecture grecque. Ils y ont puisé comme récompense une force nouvelle, un sentiment de mesure et de délicatesse qu'on n'avait pas eu avant eux. La sculpture française également, qui avait parcouru un cercle glorieux, mais qui avait été énervée par la mollesse voluptueuse du XVIII[e] siècle, a été se retremper au sein de la sculpture

grecque, ne se contentant plus des copies romaines qui remplissent les musées, mais s'attachant aux originaux trouvés dans le sol de la Grèce. Aussi, depuis cinquante ans, la sculpture française a-t-elle produit des œuvres qui la classent au premier rang parmi les écoles de l'Europe.

Les peintres eux-mêmes, qui n'ont pu deviner toute la pureté de la peinture antique, qui n'ont eu que des révélations imparfaites par des vestiges qui leur rappellent des mains secondaires et un goût déjà altéré, ont trouvé, cependant, dans les peintures décoratives de la petite ville de Pompéi, des modèles d'élégance et de proportion dont ils ont profité pour les costumes, le cadre pittoresque, les accessoires de leurs tableaux. Tout le monde sait ce que M. Ingres a tiré de l'étude de ces peintres sans nom d'un municipe campanien, ce qu'il a tiré

surtout des dessins tracés sur les vases grecs par de simples artisans.

Ce qui s'est fait dans l'art, on l'a aussi tenté dans une ou deux branches de la littérature, dans la philosophie, par exemple. M. Cousin, dont nous avons pleuré la mort deux jours après la mort de M. Ingres, M. Cousin a répandu parmi la jeunesse les œuvres de Platon, élégamment traduites, il a donné l'impulsion à de nombreux travaux du même genre, où l'on respire je ne sais quel souffle des belles traditions, l'amour de l'idéal, la recherche des pensées les plus nobles et des formes les plus délicates.

Ce qu'on a commencé pour l'art et pour la philosophie, qu'on le continue pour toutes les branches de la littérature! Que par l'intelligence des textes, on mette les esprits qui s'ouvrent pour la première fois aux belles choses en communication avec les modèles de la

Grèce ! On rendra accessible une source neuve, imprévue, bien plus féconde que les sources latines.

J'arrive au troisième point, le plus important peut-être, celui pour lequel je vous demande le plus d'indulgence, parce que la faiblesse de mes paroles sera nécessairement au-dessous de ma pensée. C'est le point de vue moral et politique.

Le côté moral, le voici. La littérature et surtout les poëtes du siècle d'Auguste offrent à mes yeux un certain danger s'ils sont pendant trop longtemps l'aliment de la jeunesse, aliment pour ainsi dire exclusif, puisqu'on les appelle classiques par excellence. Ce danger, c'est la faiblesse des sentiments et des images, leur apprêt, leur convention, car ils sont le plus souvent de convention, étant empruntés aux poëtes grecs et affaiblis par l'emprunt ou la traduction. Ce danger, c'est une tendance

générale vers l'abandon, la mollesse amoureuse, la volupté. Ce danger, c'est la philosophie insouciante et sceptique qu'ont professée les sujets d'Auguste et qui perce à travers leurs œuvres, ce sont les tableaux érotiques que les commensaux de Mécène ont multipliés à plaisir, et cette passion efféminée dont ni les *Bucoliques* ni les premiers livres de l'*Énéide* ne sont exempts. Il faut des accents plus fiers, des principes plus énergiques, des leçons plus mâles pour former des hommes, pour élever leur caractère, pour constituer leur dignité morale. Je ne m'étendrai ni sur la nonchalance dédaigneuse, ni sur les maximes anacréontiques du trop populaire Horace, je ne dirai même pas tout ce que mérite le triste Ovide, avec ses puériles métamorphoses, ses lamentations serviles et ses fadeurs langoureuses qui ont scandalisé Auguste lui-même; je ne ferai même que

nommer les Gentil-Bernard et les Parny du siècle, Catulle, Tibulle, Properce, qui sont peu lus, mais qui peignent si bien leur temps.

Tous les poëtes d'Auguste, si charmants par la forme, par la perfection la plus rare du style, par un art incomparable, donnent à leur pensée plus de grâce que de force : ils sont érudits plus souvent qu'inspirés; je les comparerai à ces orfévres florentins de la Renaissance qui appliquaient leurs meilleures ciselures à de petits objets. Même lorsque ces poëtes chantent sur un ton plus sublime, ils se démentent à la page qui suit et ne font jamais oublier qu'ils sont des imitateurs. Or ce n'est pas un jour de reflet qu'il faut à des âmes qui se développent et veulent devenir vigoureuses, c'est le jour direct, c'est le grand jour, le ciel libre et la lumière du soleil.

Malheureusement ces poëtes d'Auguste sont,

par la force des choses, les seuls que les jeunes gens puissent avoir entre les mains, parce que leur style est plus pur, plus travaillé et plus intelligible. Prenez en effet les débris des poëtes de la république; on ne peut les faire comprendre sans effort aux jeunes gens. Les fragments du vieil Ennius, de Pacuvius, qui ont le tort de n'être plus que des fragments, sont difficiles. Ils ont encore quelque chose de la rudesse du terroir, ils rappellent les anciens Latins et les Sabins; ils ont une âcreté sévère qui rebuterait de jeunes esprits. Ce n'est pas non plus Lucrèce qu'on leur recommandera. Une forme compliquée couvre de magnifiques pensées, pensées, du reste, qui sont elles-mêmes perdues sur un fond de matérialisme dangereux.

Plaute, non plus, malgré son talent, n'est pas un poëte qu'on puisse laisser ouvrir au hasard, et l'on n'essayerait pas de corriger ses

préceptes sur l'art de bafouer les pères par la prose rustique du grand Caton. Certes, les satiriques qui suivent le règne d'Auguste ont une incroyable vigueur, mais ils peignent si bien les vices qu'ils flagellent que la peinture fait oublier les coups de fouet. D'ailleurs l'indignation est une vertu négative qui comporte plus d'amertume que de force, qui console plus qu'elle ne retrempe dans les époques d'abaissement, et qui n'est pas sans danger pour les âmes enfantines, auxquelles sont nécessaires surtout, pour se développer, le calme, les inspirations douces et le spectacle du beau. Tacite lui-même, l'homme de bien, a quelque chose de l'amertume des satiriques, et il est forcé de décrire trop d'horreurs pour que ses œuvres ne restent pas la lecture des hommes faits.

Par conséquent, la nécessité d'éliminer, dans l'éducation de la jeunesse, la plupart des poëtes

romains, la pauvreté relative de la poésie républicaine, et surtout la forme admirable des écrivains du siècle d'Auguste, circonscrivent au règne de ce prince la littérature classique. Eh bien ! cette littérature est plus propre à amollir les cœurs qu'à façonner des âmes bien trempées.

Je sais, messieurs, qu'à côté de l'écueil il y a le salut. Le maître est là, vigilant, plein de précaution, qui conseille l'écolier, qui lui ouvre le livre à telle page, qui le ferme à telle autre, qui fait des extraits, qui est sans cesse en garde contre la moindre atteinte portée à l'honnêteté de ses pensées ou à la fierté de ses aspirations. Horace ne laissera pas échapper un axiome d'épicurien qu'il ne soit réfuté, une lâche flatterie, qu'elle ne soit flétrie par le professeur. L'Université surtout, qui a fourni à la société française tant de défenseurs dans l'ordre moral comme dans l'ordre politique, tant de spiritua-

listes et de libéraux, tant d'écrivains et d'orateurs, sait écarter ou combattre les faciles doctrines des courtisans d'Auguste, et faire retentir dans de jeunes cœurs les accents plus nobles de Virgile ou de Cicéron.

Mais que l'on soit au lycée, ou dans l'institution ecclésiastique, ou dans la maison paternelle, le professeur n'est présent qu'à des heures données, tandis que le livre est toujours là. Le jeune homme le feuillette, il a ses passages favoris, et ce ne sont pas toujours les passages qu'a éloquemment commentés le professeur. Faisons sincèrement notre confession, messieurs. Que lisions-nous plus volontiers dans Virgile, dans nos heures solitaires — quand nous le lisions? N'étaient-ce pas les amours de Didon, les perfidies de Vénus ou même les plaintes langoureuses du beau Corydon? Qu'avons-nous retenu d'Horace? Est-ce l'Art poétique ou le

Voyage à Brindes? Ne serait-ce pas plutôt les noms de Lesbie, de Lalagé, ceux des vins qu'il célèbre, Falerne et Cécube, l'éloge de la bonne chère et du plaisir? Voilà ce qui excitait notre attention, voilà ce qui flattait notre rieuse ou rêveuse jeunesse, voilà ce qui se gravait dans nos mémoires plus facilement que les choses belles, morales et d'une grande portée, qui se trouvent aussi dans Horace, mais qui y sont plutôt l'exception.

Le ton général de la poésie du siècle d'Auguste, c'est donc une certaine mollesse, un abandon épicurien qui ressort de l'ensemble de cette littérature. Je ne crois pas qu'il y ait là un aliment suffisant pour sept ou huit ans d'étude, et ce n'est pas là qu'on puisera cette trempe énergique, cette vigueur morale, qu'il faut s'efforcer de donner à la jeunesse de tous les temps, surtout aux époques où l'état poli-

tique de la société énerve naturellement les âmes, les dégoûte des affaires publiques et leur fait dédaigner les devoirs tout aussi bien que les droits du citoyen.

Quelle est, en effet, l'atmosphère que l'on respire, lorsqu'on vit par la pensée avec ces poëtes contemporains de Mécène et d'Auguste? C'est une atmosphère de bonne grâce, de souplesse, de flatterie, de renonciation personnelle, c'est la servilité aimable, parée des plus nobles déguisements. On sent partout la conscience muette devant le maître, l'effort pour détourner les citoyens des affaires et pour leur inspirer l'aversion de tout mâle souci. Celui-ci chante la tranquillité des champs et la douce indolence de la vie champêtre; celui-là célèbre le rire, les belles maîtresses et la volupté; un troisième vante cette sagesse digne des derviches ou des fakirs qui consiste à tout mépri-

ser et à s'abstenir de tout. Ils conseillent l'abdication de tout droit et font chérir la confiance aveugle dans la volonté d'un seul, l'effacement volontaire devant une irrésistible puissance. Ils louent le prince à l'envi, ils l'encensent, ils en font un Dieu, et tous amoindrissent leur génie par ces tristes habitudes de servilité. Tacite a bien caractérisé cette époque, lorsqu'il s'écrie : « Les génies ne manquaient pas, mais la flat- « terie les affaiblissait. » La postérité ne peut que répéter le mot de Tacite.

Est-ce donc là l'école de la jeunesse dans un État qui est libre ou qui veut l'être? Est-ce ainsi qu'on peut former des citoyens dans un pays bien réglé? Ces exemples sont-ils assez nobles, assez vigoureux? Cette mollesse qu'on respire sous la forme la plus persuasive ne laisse-t-elle pas une empreinte dangereuse sur les imaginations si sensibles de l'enfance? Oui certes! ces

souvenirs restent : la beauté de la forme rend les doctrines efféminées encore plus séduisantes. Et plus tard, lorsqu'ou quitte la maison paternelle, l'institution libre, ou le lycée, la forme poétique qu'on a dans l'oreille, si elle ne dirige pas nos pensées, a cependant sur elles plus d'action qu'on ne le suppose. Voici un jeune propriétaire : il rêve, non le travail, mais le repos des champs, avec Tityre et Mélibée, avec les amis d'Horace. Il se dit qu'il serait bien doux d'aller vivre dans sa terre, d'y narguer les ennuis, d'éloigner les devoirs compromettants ou les inutiles efforts de la vie publique, de n'être ni conseiller municipal, ni maire dans sa commune, de se contenter de bien gérer son domaine, d'y vivre à sa guise et surtout d'y bien vivre. Voici une nature plus vive, entraînée vers le plaisir, qui cite avec orgueil les préceptes épicuriens d'Horace et ses vers anacréon-

tiques, qui connaît Délie, Lesbie, Cynthie, et qui s'empresse de traduire ces noms surannés par les noms de beautés plus modernes et beaucoup plus populaires. Un troisième a de la fortune, qu'il ne consent pas à appeler une honnête aisance : il est porté vers ce qui brille ; il a le goût des honneurs ; il lui faut une carrière rapide ; il n'est pas éloigné de demander à la faveur ce qu'il trouve trop pénible de gagner par le travail ; il est homme à guetter les circonstances favorables, à se pousser par tous les moyens, à s'attacher à tous les patrons ; il est ambitieux, mais pour jouir ; ce qu'il aime dans le pouvoir, c'est le plaisir, la richesse, l'entourage, l'enivrement, le tourbillon insouciant et facile. Il se rappelle les vers d'Horace, de Properce, d'Ovide ; il rêve un Pollion ou un Mécène ; il soupire après les bienfaits d'Auguste. Quoi qu'il ose, il se croira justifié par de tels exem-

ples, et il raffermira sa conscience, les jours de scrupule, en se récitant de beaux vers.

Enfin, celui qui a des goûts modestes, humbles au besoin, qui redoute l'effort, les concours, les luttes généreuses, les écoles spéciales, les carrières libérales, qui ne demande qu'une toute petite fonction, suivie d'une autre, et d'une autre encore, ambition non déraisonnable, puisque la France développe si puissamment la centralisation et ses rouages administratifs qu'on peut entrevoir le jour où il y aura autant de fonctionnaires que de Français, celui-là répète toute sa vie, avec une reconnaissance qui varie d'objet et une satisfaction qui ne varie pas, le fameux vers de Virgile : « Un dieu nous a fait ces loisirs, »

Deus nobis hæc otia fecit.

J'ajouterai, messieurs, qu'il y a dans cet

abaissement des citoyens, sous Auguste, dans cette corruption du sentiment individuel, dans cette négation de la dette envers la patrie, dans ces flatteries à outrance, qui vont jusqu'à faire d'un homme l'égal des dieux et jusqu'à diviniser ses prétentions et ses erreurs, il y a dans l'ensemble de cette poésie un péril inévitable pour les littératures qui s'en inspirent. Après avoir loué les emprunts que la littérature française a faits aux Latins, il est impossible de dissimuler ce que cet esprit d'imitation a produit de mauvais. C'est chez les poëtes d'Auguste que les poëtes de la Renaissance ont appris à comparer aux dieux et aux déesses de l'Olympe, non-seulement les rois et les reines, mais les maîtresses des rois et les plus vulgaires courtisans. Certes, ce n'était pas une inspiration du vieux génie français, qui était frondeur, railleur, libéral, ami de l'indépen-

dance, et qui n'avait jamais appris à se mettre à genoux devant un maître. Les poëtes de la Renaissance ont pris ces façons serviles dans les livres latins, dans les souvenirs de leur jeunesse, et ils ont cru faire merveille en divinisant leurs contemporains, comme les poëtes de l'empire avaient divinisé les empereurs. N'avez-vous pas rougi aussi, messieurs, rougi pour des génies que nous admirons et vénérons, en lisant certaines pages à jamais regrettables de nos classiques français et en constatant à quel degré d'adulation sont descendus certains écrivains du règne de Louis XIV. Je me demande ce que devaient penser les étrangers, les Anglais et les Hollandais du XVIIe siècle, les protestants de la Suisse et de l'Allemagne, quand ils lisaient les flatteries, non point du plat Benserade, mais de Boileau, mais de Racine, mais de Corneille, mais des prédicateurs de l'Évangile et des

grands évêques eux-mêmes, transformés en courtisans. Ces beaux génies ne croyaient point s'abaisser. Pourquoi? Parce qu'ils étaient, dès l'enfance, imbus de ces formes serviles, parce qu'ils les avaient apprises cent fois dans les auteurs du siècle d'Auguste, parce que les formules s'étaient gravées toutes faites dans leur cerveau, parce que l'adulation littéraire se présentait aussi naturellement à leur esprit que les mots se présentent aux lèvres de celui qui parle sa langue maternelle, parce que la poésie latine avait été leur nourriture, leur modèle, leur idéal, leur rêve, et parce que cette nourriture avait passé dans leur sang.

Même au XVIII[e] siècle, vous voyez que les esprits les plus libres, ceux qui revendiquent le plus hautement les droits de l'humanité n'échappent pas à cette influence, que Voltaire lui-même a des flatteries indignes et des tours

d'adulation qui provoquent le dégoût du lecteur. Au fond, il croyait se moquer de ceux qu'il flattait, mais il n'aurait jamais consenti à s'exprimer de la sorte s'il n'avait eu l'autorité et l'exemple des poëtes d'Auguste.

Vous comprenez, messieurs, que cette contagion, si elle a séduit et corrompu des esprits d'un ordre supérieur, sera un danger aussi pour des esprits plus communs, qui n'écrivent pas mais qui flattent, qui ne pensent pas mais qui agissent, qui ne font pas de vers mais qui se soumettent, qui ne divinisent pas leurs maîtres mais qui sont prêts à tout.

Or, quel est le mal de notre époque? Nous devons nous dire nos vérités en face : le mal de notre époque, c'est la langueur des esprits, l'abandon de nous-mêmes, le goût du repos, l'insouciance, le sentiment individuel substitué au patriotisme, l'art de demander beaucoup à

la chose publique et de lui donner peu, la confiance dans l'État et l'abdication de nos droits et surtout de nos devoirs de citoyens. Nous croyons nous justifier en imputant le mal à ceux qui nous dirigent, et en accusant sans cesse les événements supérieurs à notre volonté. Quand un peuple est tombé à ce point, il ne doit chercher la cause de sa chute qu'en lui-même. Il est certain que le développement du commerce, les inventions multipliées de l'industrie, cinquante ans de paix et de prospérité, l'accroissement des richesses, les fortunes subites, les spéculations scandaleuses, le goût du luxe et du faux éclat, un bien-être qui n'a été égalé à aucune époque et qui a pénétré toutes les classes, même les plus pauvres, il est certain que tout a contribué à créer chez nous un besoin incessant de jouissances. Le jour où l'homme ne pense qu'à ses jouissances, il se détache de la

société, il se croit supérieur à tout devoir parce qu'il ne voit plus que des besoins.

C'est là un péril, et un péril grave, messieurs; il est temps de le conjurer, il est temps d'y chercher un remède. Pour nous guérir, nous sommes un peu vieux, mais pensons à nos enfants et efforçons-nous de leur donner une éducation plus forte, plus morale, plus politique que ne l'a été la nôtre. Nous sommes trop Latins avec nos maîtres, nous sommes trop épicuriens avec Horace, trop languissants avec Virgile, trop courtisans avec Auguste.

Il faut à nos fils, si nous voulons qu'ils soient meilleurs que nous, un aliment plus viril et plus généreux. Reléguons le latin au second plan; il aura toujours un rang, puisqu'il est nécessaire à l'intelligence de nos lois, de nos sciences, de notre langage même et des modèles qui ont inspiré notre littérature, mais il

n'aura que le second rang. La plus grande part, la plus longue, appartiendra à la littérature grecque. Là sont les sources pures, abondantes, irréprochables ; là se préparent les philosophes, les penseurs, les citoyens, les hommes d'État. Là, vous pouvez mettre entre les mains des enfants les œuvres les plus simples et les plus admirables. Il y a des auteurs sans doute que nous devrons écarter. Je ne conseillerai pas de leur faire lire Anacréon et Aristophane, ou du moins un choix serait nécessaire. Mais, en sacrifiant même ces deux poëtes, quel immense horizon devant nous ! C'est Homère, plein de leçons et d'héroïsme, Hésiode avec sa belle morale, Solon avec ses exhortations patriotiques ; puis Eschyle, Sophocle, Euripide, où l'âme apprend à penser avec grandeur et à s'exprimer dans un langage magnifique. Si nous voulons des prosateurs, c'est Hérodote, le conteur

merveilleux, dont les récits sont faits pour charmer l'imagination de l'enfant aussi bien que la raison du vieillard, c'est Thucydide, à la fois grand historien, grand politique, grand philosophe, c'est Xénophon, qui a sur les lèvres le parfum du miel de l'Hymette et qui en même temps retrace avec énergie les exploits immortels d'une poignée de Grecs, c'est Platon, qui transporte l'âme dans les sphères les plus élevées et dont la forme harmonieuse est un modèle de proportion et de beauté, c'est Aristote, qui a guidé le moyen âge, qui est parfois aride, mais qui donne aux esprits la netteté, la précision, et qui enseigne quels sont les droits du citoyen, les règles des États, les constitutions des sociétés, c'est Théophraste, le plus pur et le plus charmant des moralistes, c'est Lucien, le plus spirituel et le plus fin des critiques, c'est Démosthène, l'énergique patriote,

c'est Eschine, c'est Lysias, c'est toute l'école des orateurs attiques.

Calculez, messieurs, le résultat de l'enseignement de cette grande littérature. Supposez une génération qui, dès l'enfance, serait initiée à la connaissance de la langue grecque, qui aurait grandi en se pénétrant de toutes ces beautés : elle s'épanouirait, à son insu, à tout ce qui est beau, grand, généreux. Elle serait au-dessus des convictions systématiques, des théories préconçues qui appartiennent à l'âge mûr ou à l'esprit de parti ; la nourriture intellectuelle qu'on lui présenterait chaque jour éveillerait sans effort les nobles sentiments qui, Dieu merci ! ne sont pas morts aujourd'hui, mais qui sont affaiblis ou du moins silencieux. L'élévation du sentiment moral, que respirent tous les livres grecs, serait la santé et la force de notre jeunesse. Je ne parle pas de la phi-

losophie, que les Grecs ont inventée, analysée, développée à un tel point, que la philosophie moderne n'a pu que marcher sur leurs traces; mais la morale elle-même a trouvé dans les écrivains grecs des interprètes si admirables qu'ils n'ont pu être surpassés que par le christianisme; encore plus d'un docteur chrétien regardait-il Socrate et Platon comme des précurseurs de la morale évangélique.

Mais à la morale pratique j'ajoute une autre morale qui en est le couronnement, et que je serais tenté d'appeler la *morale politique*. Dans la littérature grecque, vous verrez constamment dominer un sentiment qui est le secret de toutes les nations qui grandissent : le patriotisme opposé au sentiment individuel. Aujourd'hui, hélas! notre maladie, c'est le sentiment individuel, non pas hostile, mais indifférent au sentiment patriotique.

L'individualisme n'existe pas dans la société grecque, le citoyen n'est rien auprès de la cité, l'homme est absorbé au profit de l'État, l'individu au profit de tous. On naît, on vit, on meurt pour la patrie. Les lois sont quelquefois dures et difficiles devant l'ennemi comme dans l'intérieur de la cité ; elles exigent le plus magnifique déploiement de tout ce que l'âme humaine contient de forces pour le bien et pour le sacrifice. Il y a là une admirable école que les maîtres de la Grèce présenteront sans cesse à notre jeunesse. En outre, quel air pur, salutaire, éthéré, elle respirerait au milieu de cette atmosphère vivifiante, où la pensée est reine, où le seul culte est celui du beau, où les plus grands exemples lui sont rendus attrayants, irrésistibles, faciles, tant le génie l'enlève par son souffle et la remplit d'une généreuse ardeur. C'est donc la littérature grecque qui est, par

excellence, digne de former des hommes, et surtout de former des hommes libres. Or, messieurs, vous vous rappelez la définition des Grecs : « Ceux-là seuls qui pensent et agissent « en hommes libres méritent le nom de ci- « toyens. »

FIN.

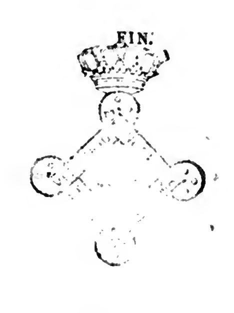


TABLE DES CHAPITRES.

POISSY. — TYP. ARBIEU, LEJAY ET Cie.

